



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

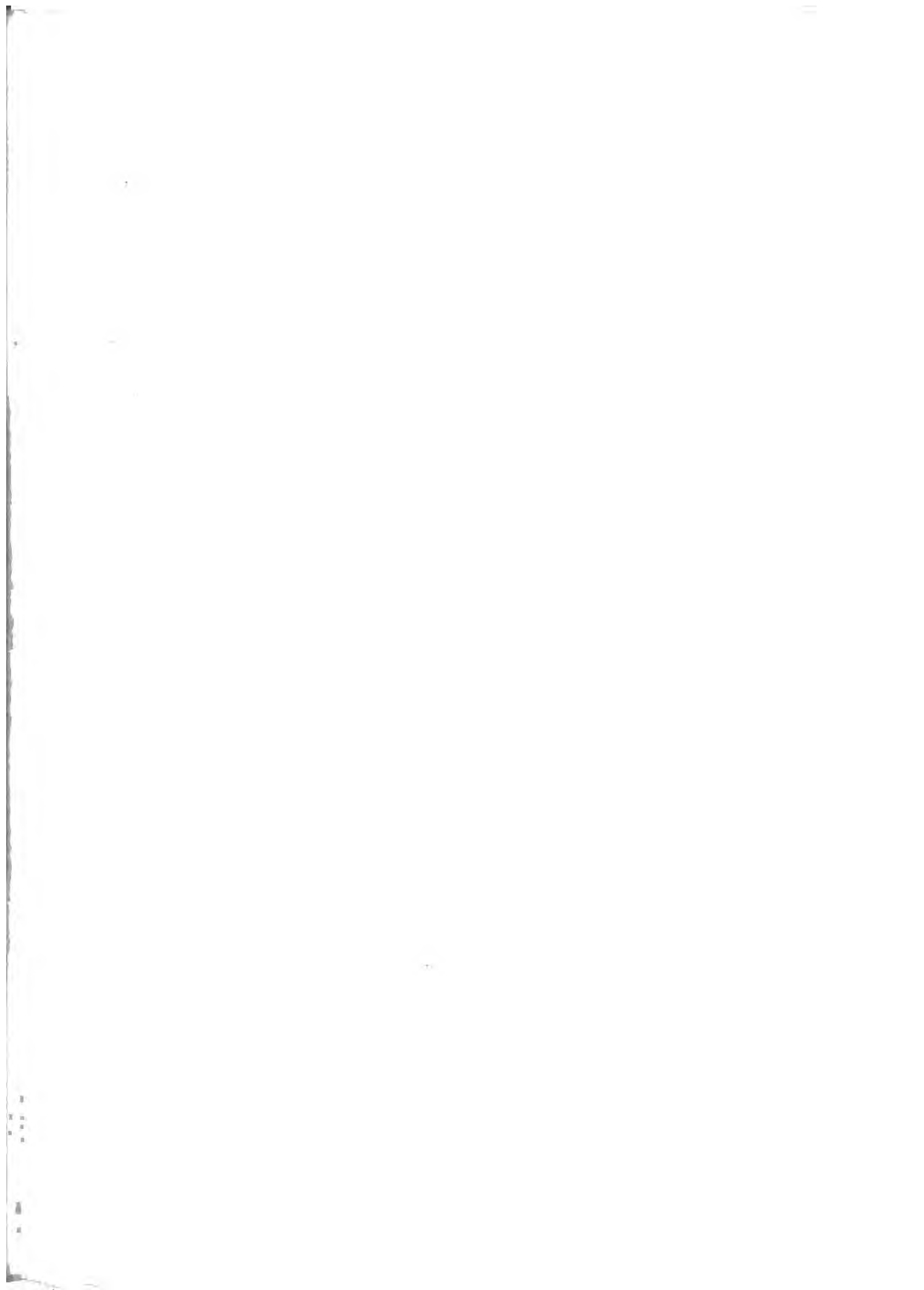
The image shows a decorative book cover with a central wreath. The wreath is made of a reddish-brown material, possibly fabric or paper, and is adorned with green leaves and small black dots. The text is printed in black ink. The author's name is at the top, followed by the title in a larger, elegant font. The entire design is framed by a simple, double-line border.

EUGÈNE
LABICHE

*Les Deux
Timides et
Autres Comédies*

3869 f. 152





Les Deux Timides
et autres Comédies

DU MÊME AUTEUR
DANS LA « COLLECTION NELSON »

LE VOYAGE DE M. PERRICHON ET AUTRES
COMÉDIES (Les Vivacités du Capitaine Tic, La Poudre
aux Yeux, Un Chapeau de Paille d'Italie). — 1 volume.

Les
Deux Timides

et autres Comédies

Par
Eugène Labiche
de l'Académie française



Nelson
Éditeurs
25, rue Denfert-Rochereau
Paris

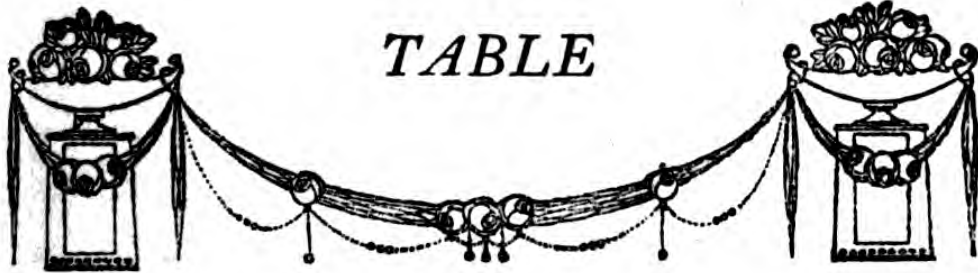
Calmann-Lévy
Éditeurs
3, rue Auber
Paris

1925



EUGÈNE LABICHE
1815-1888

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN



	<i>Pages</i>
<i>Les Deux Timides</i>	9
<i>Embrassons-nous, Folleville !</i>	73
<i>Mon Isménie !</i>	149
<i>Un Monsieur qui a brûlé une dame . . .</i>	225
<i>J'ai compromis ma femme</i>	289

LES DEUX TIMIDES

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASÉ,
le 16 mars 1860.

COLLABORATEUR : M. MARC-MICHEL

PERSONNAGES

THIBAUDIER.

JULES FRÉMISSIN.

ANATOLE GARADOUX.

CÉCILE, fille de Thibaudier.

ANNETTE, femme de chambre.

La scène est à Chatou, chez Thibaudier.

LES DEUX TIMIDES

Salon de campagne, ouvrant au fond sur un jardin par une grande porte. — Porte à gauche. — Portes dans les pans coupés. — Cheminée à droite. — Une pendule et des vases sans fleurs sur la cheminée. — Une table avec encrier, papier et plumes, à gauche. — A droite, un guéridon. — Un petit buffet après la porte de gauche. — Chaises, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

ANNETTE, puis CÉCILE.

ANNETTE, venant du fond une bouilloire à la main et entrant par la gauche, pan coupé.

Monsieur, c'est votre eau chaude... (Descendant en scène.) Il est drôle, le futur de mademoiselle, M. Anatole Garadoux... il passe tous les matins une heure et demie à sa toilette... ses ongles surtout lui prennent un temps ! Il les brosse, il les ratisse, il a un tas de petits instruments... Il travaille ça comme de la bijouterie, c'est curieux à voir ! Je ne sais pas si c'est par là qu'il a séduit M. Thibaudier, toujours est-il que le bonhomme s'est laissé prendre comme... Au fait, comme il se laisse prendre par tout le monde. C'est incroyable ! un homme de son âge... pas plus de défense qu'un enfant... une timidité...

il n'ose jamais dire non... Ah ! quelle différence avec sa fille ! Voilà une petite tête qui, avec son petit air tout doux, ne fait que ce qui lui plaît. (On entend chanter Cécile dans le jardin.) Ah ! je l'entends. Elle revient de sa promenade du matin avec une botte de fleurs dans son panier et son petit volume à la main.

CÉCILE, venant du jardin.

AIR de la *Clef des champs* (Deffès).

Le bon La Fontaine
 Nous peint le tableau
 D'un robuste chêne,
 D'un frêle roseau.
 La force inutile
 De l'un n'est qu'un nom ;
 Le roseau débile
 Résiste et tient bon.
 Par peur, par faiblesse,
 On voit des papas
 Qui tremblent sans cesse
 Au moindre embarras.
 Mais, dans les familles,
 L'on peut, en ce cas,
 Voir des jeunes filles
 Qui ne tremblent pas.
 Le bon La Fontaine,
 Etc.

Annette ! vite ! les vases de la cheminée.

ANNETTE.

Voilà, mademoiselle. (Elles disposent ensemble les fleurs dans les vases qu'Annette pose sur le guéridon.) Dites donc, mademoiselle... il se lève... Je viens de lui porter son eau chaude.

CÉCILE.

A qui ?

ANNETTE.

A M. Garadoux...

CÉCILE.

Eh bien, qu'est-ce que ça me fait ?

ANNETTE.

Avez-vous remarqué ses ongles ?

CÉCILE.

Non...

ANNETTE.

Comment, vous n'avez pas remarqué ses ongles?...
Ils sont longs comme ça ! Mais l'autre jour, en voulant ouvrir sa fenêtre, il en a cassé un !...

CÉCILE, ironiquement.

Voilà un grand malheur !

ANNETTE.

Je sais bien que ça repousse... mais il a paru vivement contrarié... car, depuis ce temps-là, il me sonne pour ouvrir la fenêtre.

CÉCILE.

Je t'ai déjà priée de ne pas me parler sans cesse de M. Garadoux... cela m'est désagréable, cela m'agace !

ANNETTE, étonnée.

Votre futur ?

CÉCILE.

Oh ! mon futur ! le mariage n'est pas encore fait.
Où est mon père ?

Elle porte un vase sur la cheminée.

ANNETTE.

M. Thibaudier ?... il est dans son cabinet depuis
une grande heure avec un particulier venu de Pa-
ris...

CÉCILE, venant vivement à elle.

De Paris ? un jeune homme... un jeune avocat ?
blond... l'air doux... les yeux bleus ?

ANNETTE.

Non... celui-là est brun... avec des moustaches et
une barbe comme du cirage.

CÉCILE, désappointée.

Ah !

ANNETTE.

Je crois que c'est un commis voyageur en vins...
Monsieur ne voulait pas le recevoir... mais il a
presque forcé la porte avec ses fioles.

CÉCILE.

Pourquoi papa ne le renvoie-t-il pas ?

ANNETTE.

Monsieur ?... il est bien trop timide pour cela !

Elle porte le deuxième vase sur la cheminée.

CÉCILE.

Ça, c'est bien vrai !

SCÈNE II

LES MÊMES, THIBAUDIER.

THIBAUDIER, venant du pan coupé de droite, à la cantonade en saluant.

Monsieur, c'est à moi de vous remercier... enchanté... (Montrant deux petites bouteilles d'échantillon.) Je n'en avais pas besoin... mais j'en ai pris quatre pièces.

CÉCILE.

Vous avez acheté du vin ?

ANNETTE.

Votre cave est pleine.

Elle remonte.

THIBAUDIER.

Je sais bien... Mais le moyen de refuser un monsieur bien mis... qui vient de faire quatre lieues... de Paris à Chatou... pour vous offrir sa marchandise... Car, enfin, il s'est dérangé, cet homme !

CÉCILE.

Mais c'est vous qu'il a dérangé.

ANNETTE, au fond.

Est-il bon, au moins, son vin ?

THIBAUDIER.

Veux-tu goûter ?

ANNETTE, prenant un verre sur le buffet.

Voyons ! (Elle boit et jette un cri.) Brrr !

THIBAUDIER.

C'est ce qu'il m'avait semblé... J'ai même osé lui dire... avec ménagement : « Votre vin me paraît un peu jeune ! » J'ai cru qu'il allait se fâcher... Alors, j'en ai pris quatre pièces...

ANNETTE, prenant les échantillons.

Voilà de quoi faire de la salade. (On sonne à gauche.) C'est M. Garadoux qui sonne pour me faire ouvrir sa fenêtre.

Elle entre à gauche, pan coupé.

SCÈNE III

THIBAUDIER, CÉCILE, puis ANNETTE.

THIBAUDIER.

Comment ! il n'est pas encore levé, M. Garadoux !

CÉCILE.

Non. Il ne paraît jamais avant dix heures...

THIBAUDIER.

Ça ne m'étonne pas... Tous les soirs, il s'empare de

mon journal... Dès qu'il arrive, il le monte dans sa chambre... et il le lit pour s'endormir.

CÉCILE.

Eh bien... et vous... ?

THIBAUDIER.

Moi ?... je le lis le lendemain...

CÉCILE.

Ah ! c'est un peu fort...

THIBAUDIER.

Je t'avoue que ça me prive ; et, si tu pouvais lui en toucher un mot... sans que cela ait l'air de venir de moi !

CÉCILE.

Soyez tranquille ! je lui parlerai !

THIBAUDIER.

Vrai ! tu oseras ?...

CÉCILE, résolument.

Tiens !

THIBAUDIER.

J'admire ton assurance... A dix-huit ans... moi c'est plus fort que moi... La présence d'un étranger dans ma maison... ça me trouble... ça m'anéantit...

ANNETTE.

Pauvre père !

THIBAUDIER.

Mais cela va bientôt finir, Dieu merci !

CÉCILE.

Comment ?

THIBAUDIER.

Oui, toutes ces demandes, ces présentations... j'en suis malade !... Que veux-tu ! j'ai passé ma vie dans un bureau... à l'administration des Archives... et des Archives secrètes, encore ! Nous ne recevions jamais personne... ça m'allait... Voilà pourquoi je n'aime pas à causer avec les gens que je ne connais pas.

CÉCILE.

Vous connaissez donc beaucoup M. Garadoux ?

THIBAUDIER.

Pas du tout, mais il m'a été recommandé par mon notaire, que je ne connais presque pas non plus. Il s'est présenté carrément... Nous avons causé pendant deux heures... sans que j'aie eu la peine de placer quatre mots... Il faisait les demandes et les réponses... cela m'a mis tout de suite à mon aise :

AIR du *Piège*.

« Bonjour, monsieur, comment vous portez-vous ?

Bien ! je le vois... Grand merci, moi de même.

Maître Godard vous a parlé pour nous...

Tant mieux ! Ma joie en est extrême.

Croyez, monsieur, que je serais flatté

D'être admis dans votre famille...

Hein ?... Pas un mot ?... Allons ! c'est arrêté :

Vous m'accordez la main de votre fille. »

CÉCILE.

Et vous lui... ?

THIBAUDIER.

Et il paraît que je lui ai accordé ta main... à ce qu'il m'a dit. Alors, il est venu s'installer ici depuis quinze jours... et, aujourd'hui même, nous devons aller à la mairie pour faire les publications.

CÉCILE.

Aujourd'hui ?

THIBAUDIER.

C'est lui qui a décidé ça... moi, je ne me mêle de rien !

CÉCILE.

Mais, papa...

THIBAUDIER.

Quoi ?

CÉCILE.

Est-ce qu'il vous plaît beaucoup, M. Garadoux ?

THIBAUDIER.

C'est un charmant garçon... qui a une facilité de parole...

CÉCILE.

Il est veuf ! je ne veux pas épouser un veuf.

THIBAUDIER.

Mais...

CÉCILE.

Mais si, par hasard... un autre prétendu se présentait ?

THIBAUDIER.

Comment ! un autre prétendu ?... encore des demandes ? des entrevues ? il faudrait recommencer ? Ah ! non, non !

Il va s'asseoir près de la table, à gauche.

CÉCILE.

Celui dont je parle n'est pas un étranger... vous savez bien... M. Jules Frémassin... un avocat...

THIBAUDIER.

Un avocat !... je ne pourrai jamais causer avec un avocat !

CÉCILE.

C'est le neveu de ma marraine...

THIBAUDIER.

Le neveu ! le neveu ! je ne l'ai jamais vu !

CÉCILE.

Je croyais que ma marraine vous avait écrit...

THIBAUDIER.

Il y a trois mois... avant Garadoux... ce n'était qu'un projet en l'air... et, puisque ce monsieur n'a pas paru, c'est qu'il n'a jamais pensé à toi !

CÉCILE.

Oh ! si, papa... j'en suis sûre.

THIBAUDIER.

Comment ! tu es sûre ? Voyons, parle-moi franchement... que s'est-il passé ?

Elle s'assied sur ses genoux.

CÉCILE.

Oh ! rien ! il ne m'a jamais parlé !

THIBAUDIER.

Eh bien ?

CÉCILE.

Mais, le jour de ce grand dîner que ma tante a donné pour sa fête... et où vous n'avez pas voulu venir...

THIBAUDIER.

Je n'aime pas les réunions... où il y a du monde.

CÉCILE.

J'étais à table, près de M. Frémissin... il rougissait... il ne faisait que des gaucheries.

THIBAUDIER.

Je connais ça... Lesquelles ?

CÉCILE.

D'abord, il a cassé son verre !

THIBAUDIER.

Ce n'est pas un symptôme... c'est une maladie.

CÉCILE.

Ensuite, quand je lui ai demandé à boire... il m'a passé la salière.

THIBAUDIER.

Il est peut-être sourd.

CÉCILE.

Oh ! non, papa, il n'est pas sourd... Il était troublé. Voilà tout.

THIBAUDIER.

Eh bien ?

CÉCILE.

Eh bien, pour qu'un jeune homme qui est avocat... qui parle en public... soit troublé à ce point... (Baissant les yeux.) il faut bien qu'il y ait une raison...

THIBAUDIER.

Et cette raison... c'est qu'il t'aime ?

CÉCILE, se levant.

Dame, papa !... si cela était ?

THIBAUDIER, se levant.

Si cela était, il serait venu... Il n'est pas venu... donc cela n'est pas ! et j'en suis bien aise, car, au point où sont les choses avec M. Garadoux...

ANNETTE, entrant par le fond.

Monsieur, c'est une lettre que le facteur apporte.

Elle sort.

CÉCILE, vivement.

L'écriture de ma marraine !

THIBAUDIER.

Voyons, ne te monte pas la tête. Encore quelque invitation... c'est insupportable ! (Lisant.) « Cher monsieur Thibaudier... permettez-moi de vous adresser M. Jules Frémassin, mon neveu, dont je vous ai parlé il y a quelques mois... Il aime notre chère Cécile... »

CÉCILE, avec joie.

J'en étais bien sûre !

THIBAUDIER.

Allons bon ! des complications ! (Reprenant sa lecture.) « Son rêve serait d'obtenir sa main... Je devais l'accompagner aujourd'hui pour traiter cette importante affaire, mais je suis retenue par une indisposition, il se présentera seul... »

CÉCILE.

Il va venir !

THIBAUDIER.

Je n'y suis pas !

CÉCILE.

Ah ! papa !

THIBAUDIER.

Mais, c'est impossible, j'ai donné ma parole à Garadoux... tu vas me lancer dans des difficultés...

CÉCILE.

Je vous soutiendrai, papa !

THIBAUDIER.

Mais qu'est-ce que tu veux que je devienne entre deux prétendus ?

CÉCILE.

Vous congédieriez M. Garadoux !

THIBAUDIER.

Moi ?... (Apercevant Garadoux qui sort de sa chambre.)
Chut ! le voici !

SCÈNE IV

LES MÊMES, GARADOUX, ANNETTE.

GARADOUX, entrant par la gauche, pan coupé.
Bonjour... cher beau-père...

THIBAUDIER, saluant.

Monsieur Garadoux...

GARADOUX, saluant Cécile.

Ma charmante future... vous êtes fraîche, aujourd'hui, comme un bouquet de cerises.

CÉCILE.

Je vous remercie... pour ma fraîcheur des autres jours !

Elle remonte à la table.

THIBAUDIER, à part.

Oh ! elle va trop loin ! (Haut.) Ce cher Garadoux !... Vous avez bien dormi ?

GARADOUX.

Parfaitement ! (A Cécile.) Je me suis levé un peu tard peut-être ?...

CÉCILE.

Je n'ai pas dit cela !

THIBAUDIER.

Le fait est que vous n'aimez pas la campagne, le matin... (Vivement.) Ce n'est pas un reproche !

GARADOUX.

Moi ? assister au réveil de la nature, je ne connais pas de plus magnifique tableau ! Les fleurs ouvrent leurs calices, le brin d'herbe redresse sa tête pour rendre hommage au soleil levant. (Il examine ses ongles.) Le papillon essuie ses ailes encore humides des baisers de la nuit...

Il tire un petit instrument de sa poche et lime ses ongles.

THIBAUDIER, à part, s'asseyant.

Le voilà parti !... C'est très commode !

CÉCILE, à part.

Il fait sa toilette !

GARADOUX, continuant à faire sa toilette.

L'abeille diligente commence ses visites à la rose pendant que la fauvette à tête noire...

CÉCILE, à part.

C'est impatientant ! (Brusquement, à Garadoux.) Quoi de nouveau dans le journal ?

GARADOUX.

Comment, le journal ?

CÉCILE.

Vous l'avez monté, hier soir... et mon père n'a pu le lire...

THIBAUDIER, à part, se levant.

Oh !... a-t-elle un aplomb !

GARADOUX.

Mille pardons, monsieur Thibaudier, c'est par inadvertance !

THIBAUDIER.

Oh ! il n'y a pas de mal !

GARADOUX, tirant le journal de sa poche.

Je ne l'ai pas même lu...

THIBAUDIER.

Vous ne l'avez pas lu ? Alors, gardez-le, monsieur Garadoux !

GARADOUX, insistant pour le rendre.

Non, je vous en prie !

THIBAUDIER, refusant.

Moi, je vous en supplie...

SCÈNE QUATRIÈME

25

GARADOUX, le remettant dans sa poche.

Allons, puisque vous le voulez !

Il va à la cheminée et arrange sa cravate devant la glace.

THIBAUDIER, à part.

J'aurais pourtant bien voulu voir le cours de la rente !

ANNETTE, entrant.

Monsieur...

THIBAUDIER.

Qu'est-ce ?

ANNETTE.

C'est la carte de visite d'un monsieur qui attend là... à la grille...

Elle remet la carte à Thibaudier.

CÉCILE, se rapprochant vivement de son père.

Un monsieur ?... (Après avoir jeté un coup d'œil.) C'est lui ! M. Jules !

THIBAUDIER, bas.

Saprelotte !... et devant l'autre !... Que faire ?

CÉCILE, bas.

Vous ne pouvez pas lui refuser votre porte. (Haut, à Annette.) Faites entrer !

Annette sort.

GARADOUX.

Une visite ?... Ah çà, beau-père, n'oubliez pas qu'à midi nous allons à la mairie pour les publications.

THIBAUDIER.

Certainement, mon cher Garadoux, certainement ! (Bas, à Cécile.) Au moins, emmène-le.

CÉCILE.

Voulez-vous m'accompagner, monsieur Garadoux ?

GARADOUX.

Volontiers, mademoiselle... où allons-nous ?

CÉCILE.

Arroser mes fleurs.

GARADOUX, froidement.

Ah !... c'est que le soleil est bien ardent.

CÉCILE.

Raison de plus ! mes corbeilles meurent de sécheresse... Allons ! venez !

GARADOUX.

Avec plaisir !

CÉCILE, à part.

S'il pouvait encore se casser un ongle !

AIR de l'Omelette à la Follembuche.

CÉCILE.

Venez, monsieur, arroser mes fleurs,
Comptez sur leur reconnaissance,
En doux parfums, en riches couleurs
Elles paieront votre assistance.

SCÈNE CINQUIÈME

27

GARADOUX.

Voyez mon obéissance !

THIBAUDIER, à part.

Que faire en cette occurrence ?

ENSEMBLE.

CÉCILE.

Venez, venez arroser mes fleurs,
En doux parfums, en riches couleurs
Elles paieront votre assistance.
Allons, venez arroser mes fleurs !

GARADOUX.

Allons, je vais arroser vos fleurs.
Mais pour les soins donnés à vos sœurs
De vous j'attends ma récompense.
Allons, allons arroser vos sœurs.

THIBAUDIER, à part.

Quel sort cruel ! deux adorateurs !
Voilà de quoi combler mes malheurs !
A qui donner la préférence
Entre ces deux adorateurs ?

Garadoux et Cécile sortent par le fond.

SCÈNE V

THIBAUDIER, ANNETTE.

THIBAUDIER, seul.

Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! quelle situa-
tion ! un prétendu accepté... installé !... et un

autre !... un avocat encore !... il doit avoir une langue !... il va m'entortiller avec sa langue !... je me connais, je suis capable de lui dire : « Oui... » comme à l'autre !... ça en fera deux !

ANNETTE, annonçant au fond.

M. Frémissin !

Elle sort par la droite.

THIBAUDIER, effrayé.

Lui !... que lui dire ?... (Se regardant et saisissant ce prétexte :) Ah ! je n'ai pas d'habit... je vais mettre un habit !

Il se sauve par la première porte de gauche au moment où Frémissin paraît au fond.

SCÈNE VI

FRÉMISSIN, seul. Il entre par le fond timidement, très décontenancé et salue tout bas.

Monsieur... madame... j'ai bien l'honneur... (Regardant autour de lui.) Tiens ! personne ! Ah ! tant mieux ! ce que je redoutais le plus, c'était de rencontrer quelqu'un... Je frissonne à l'idée de me trouver en présence de ce père... qui sait que j'aime sa fille... (Avec feu.) Ah ! oui, je l'aime !... Depuis ce dîner où j'ai cassé un verre... je viens tous les jours à Chatou pour faire ma demande... J'arrive par le convoi de midi, je n'ose pas entrer, et je repars par celui d'une heure. Si cela devait continuer, je prendrais un

abonnement au chemin de fer... mais aujourd'hui... j'ai eu du courage, j'ai franchi la grille ! sans ma tante ! qui n'a pu m'accompagner... et je vais être obligé... moi-même... tout seul, de... (Effrayé.) Mais est-ce que ça se peut ? est-ce qu'il est possible de dire à un père... qu'on ne connaît pas : « Monsieur, voulez-vous avoir l'obligeance de me donner votre fille pour l'emmener chez moi et... » (Se révoltant.) Non ! on ne peut pas dire ces choses-là ! et jamais je n'oserai... (Tout à coup.) Si je m'en allais !... personne ne m'a vu... je m'en vais ! je reviendrai demain... à midi.

Il remonte vers le fond et se rencontre vers la porte avec Cécile.

SCÈNE VII

CÉCILE, FRÉMISSIN.

FRÉMISSIN, s'arrêtant.

Trop tard !

CÉCILE, jouant la surprise.

Je ne me trompe pas... M. Jules Frémissin ?

FRÉMISSIN, troublé.

Oui, monsieur...

CÉCILE.

Hein ?

FRÉMISSIN, se reprenant.

Oui, mademoiselle...

CÉCILE.

A quel heureux hasard devons-nous l'honneur de votre visite ?

FRÉMISSIN.

C'est bien le hasard, en effet... je passais... je cherchais le notaire...

CÉCILE.

Ah !

FRÉMISSIN.

J'ai affaire au notaire de Chatou... j'ai vu une grille... j'ai sonné... mais je vois que je me suis trompé... (Saluant.) Mademoiselle, j'ai bien l'honneur...

CÉCILE.

Mais attendez donc !... mon père sera charmé de vous voir...

FRÉMISSIN.

Oh ! ne le dérangez pas ! je me retire...

CÉCILE.

Du tout ! vous me feriez gronder... Veuillez vous asseoir...

FRÉMISSIN, se heurtant à une chaise.

Avec plaisir... je ne suis pas fatigué.

Il ôte ses gants et les remet vivement.

CÉCILE, à part.

Pauvre garçon ! comme il est troublé !

SCÈNE SEPTIÈME

31

FRÉMISSIN, à part.

Qu'elle est jolie !

CÉCILE.

Vous me permettez de garnir mon sucrier ?

Elle va prendre sur le buffet un sucrier et une boîte à sucre.

FRÉMISSIN.

Comment donc ! si je vous gêne...

CÉCILE.

Mais pas du tout !... et même si je ne craignais d'être indiscreète...

FRÉMISSIN.

Parlez, mademoiselle !

CÉCILE.

AIR de Couder.

C'est agir sans cérémonie,
Mais vous voudrez bien m'excuser...

FRÉMISSIN.

De quoi s'agit-il, je vous prie ?

CÉCILE.

Eh bien, allons ! je vais oser !
Abusant de cette obligeance,
Puis-je, monsieur, vous supplier...

FRÉMISSIN.

De quoi ?

LES DEUX TIMIDES

CÉCILE

D'avoir la complaisance
De me tenir mon sucrier ?

FRÉMISSIN, parlé.

Avec bonheur ! avec transport !...

ENSEMBLE.

CÉCILE.

Pardon de la peine.

A part.

Mais comme cela,

Je suis bien certaine

Qu'il nous restera !

Cécile choisit les morceaux de sucre dans la boîte et les met
un à un dans le sucrier.

FRÉMISSIN.

Je vous rends sans peine

Ce service-là.

A part.

Ce charmant sans-gêne

M'enhardit déjà !

FRÉMISSIN, à part, tenant le sucrier.

Si son père nous surprenait dans cette position !...
Il faut pourtant que je lui dise quelque chose... j'ai
l'air d'un idiot ! (Surmontant sa timidité, haut.) Made-
moiselle Cécile !...

CÉCILE, avec un sourire encourageant.

Monsieur Jules ?

FRÉMISSIN, balbutiant.

Il est bien blanc votre sucre !...

CÉCILE.

Comme tous les sucres...

SCÈNE SEPTIÈME

33

FRÉMISSIN, avec tendresse.

Oh ! non, pas comme tous les sucres !

CÉCILE, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

FRÉMISSIN, à part.

J'ai été trop loin. (Haut.) Est-il de canne ou de betterave ?

CÉCILE.

Je ne sais pas... je n'en connais pas la différence.

FRÉMISSIN.

Oh ! elle est très grande... l'un est bien plus... tandis que l'autre... est récolté par les nègres...

CÉCILE, le regardant très étonnée.

Ah ! je vous remercie !

Elle reprend son sucrier, s'éloigne de lui et va au buffet.

FRÉMISSIN, à part.

C'est bien fait ! pourquoi vais-je me fourrer dans la question des sucres ?

CÉCILE, voyant entrer Thibaudier.

Voici mon père !

FRÉMISSIN.

Ah ! mon Dieu !

SCÈNE VIII

FRÉMISSIN, CÉCILE, THIBAUDIER.

Thibaudier entre par la gauche, très décontenancé. Il est en habit noir.

CÉCILE.

Papa, c'est M. Jules Frémissin...

Thibaudier et Frémissin se tiennent aux deux extrémités de la scène, très embarrassés et n'osant lever les yeux l'un sur l'autre.

THIBAUDIER, à part.

Allons, il le faut ! (Saluant Jules de loin.) Monsieur... je suis très heureux... certainement...

FRÉMISSIN, balbutiant.

C'est moi, monsieur, qui... certainement...

THIBAUDIER, à part.

Qu'il a l'air imposant !

FRÉMISSIN, à part.

J'aurais bien mieux fait de m'en aller !

CÉCILE

Vous avez sans doute à causer... je vous laisse.

THIBAUDIER et FRÉMISSIN, voulant la retenir.
Comment !

CÉCILE.

Il faut que je prépare mon dessert. (A Frémissin.)
Asseyez-vous... (A son père.) Vous aussi, papa... (Tous
deux s'asseyent. Bas, à Frémissin.) Courage ! (Bas, à son
père.) Courage !

Elle sort par la gauche.

SCÈNE IX

THIBAUDIER, FRÉMISSIN. Ils sont assis en face
l'un de l'autre, et sont très embarrassés.

THIBAUDIER, à part.

Nous voilà seuls... — Il a l'air d'avoir un aplomb
de tous les diables !

FRÉMISSIN, à part.

Jamais je n'ai été si mal à mon aise. (S'inclinant.)
Monsieur...

THIBAUDIER, s'inclinant.

Monsieur... (A part.) Il va me faire sa demande !...

FRÉMISSIN.

Vous avez sans doute reçu une lettre de ma
tante ?

THIBAUDIER.

Et comment se porte-t-elle, cette chère dame ?

FRÉMISSIN.

Parfaitement...

THIBAUDIER.

Allons, tant mieux ! tant mieux !

FRÉMISSIN.

Sauf ses rhumatismes, qui ne la quittent pas depuis huit jours.

THIBAUDIER.

Allons, tant mieux ! tant mieux !

FRÉMISSIN.

Mais j'espère que le beau temps... le soleil...

THIBAUDIER, vivement.

Mon baromètre monte !

FRÉMISSIN.

Le mien aussi... C'est drôle ! deux baromètres qui montent en même temps.

THIBAUDIER.

C'est fâcheux pour mes rosiers, ils vont griller.

FRÉMISSIN.

Vous êtes amateur ?

THIBAUDIER.

Passionné... je fais des semis !

FRÉMISSIN.

Moi aussi !

THIBAUDIER.

Allons, tant mieux ! tant mieux ! (A part.) Jusqu'à présent, ça marche très bien !

FRÉMISSIN, à part.

Il a l'air bonhomme... Si j'essayais... (Haut, très ému, se levant.) Dans sa lettre... ma tante daignait... vous annoncer ma visite...

THIBAUDIER, à part, se levant.

Nous y voilà... (Haut.) En effet !... en effet !... mais elle ne m'indiquait pas précisément... le but...

FRÉMISSIN.

Comment ! elle ne vous a pas dit... ?

THIBAUDIER.

Non ! elle ne m'en a pas soufflé mot...

FRÉMISSIN, à part.

Ah ! mon Dieu !... mais alors... c'est encore plus difficile. (Haut avec effort.) Monsieur... c'est en tremblant...

THIBAUDIER, éludant la question.

Quel soleil ! regardez donc ce soleil ! ça va tout brûler...

FRÉMISSIN.

Oui... moi, je couvre avec des paillassons... (Reprenant.) C'est en tremblant que je viens solliciter la faveur de...

THIBAUDIER, de même.

Voulez-vous vous rafraîchir ?

FRÉMISSIN.

Merci ! je ne bois jamais entre mes repas.

THIBAUDIER.

Moi non plus... Une fois, j'avais très chaud... j'ai voulu boire un verre de bière... ça m'a fait mal.

FRÉMISSIN.

Allons ! tant mieux ! tant mieux ! — Je viens solliciter la faveur...

THIBAUDIER, éludant toujours.

Ah ! vous cultivez des rosiers ?...

FRÉMISSIN.

J'ai exposé l'année dernière l'*Étendard de Marengo*.

THIBAUDIER.

Et moi le *Géant des batailles*... trois pouces de diamètre !

FRÉMISSIN.

Avez-vous le *Triomphe d'Avranches* ?

THIBAUDIER.

Non... mais j'ai les *Prémices de Pontoise*.

SCÈNE NEUVIÈME

39

FRÉMISSIN, reprenant.

Monsieur, c'est en tremblant...

THIBAUDIER, lui offrant une prise.

En usez-vous, monsieur ?

FRÉMISSIN.

Jamais entre mes repas... — C'est en tremblant que je viens solliciter... la faveur... d'obtenir...

THIBAUDIER.

Quoi ?

FRÉMISSIN, déconcerté.

Mais... quelques-unes de vos greffes !...

THIBAUDIER, vivement.

Comment donc ! jeune homme... avec plaisir...

FRÉMISSIN.

Mais, monsieur...

THIBAUDIER, vivement.

Je cours les envelopper moi-même dans de la mousse mouillée...

FRÉMISSIN, à part.

Il s'en va ?... (Haut.) Monsieur Thibaudier...

THIBAUDIER.

Enchanté, cher monsieur... enchanté !... (A part.)
Je l'échappe belle !... ouf !

Il sort vivement par le fond et tourne à droite.

SCÈNE X

FRÉMISSIN, CÉCILE.

FRÉMISSIN.

Il est parti !... et je n'ai pas trouvé un mot !...
Imbécile !... brute !... âne !... crétin !...

CÉCILE, entrant gaiement du fond.

Eh bien, monsieur Jules ?

FRÉMISSIN.

Elle !

CÉCILE.

Vous avez causé avec mon père ?

FRÉMISSIN.

Oui, mademoiselle...

CÉCILE.

Et... avez-vous été content de l'entrevue ?

FRÉMISSIN.

Enchanté !... Et la preuve c'est qu'il est allé me
chercher ce que je lui demandais...

CÉCILE, naïvement.

Il me cherche ?

FRÉMISSIN.

Non ! pas vous... des greffes de rosier !

CÉCILE, étonnée.

Des greffes !

FRÉMISSIN.

Oui, mademoiselle... pendant un quart d'heure... c'est à ne pas y croire ! nous n'avons parlé que du *Géant des batailles* et du *Triomphe d'Avranches*.

CÉCILE.

Mais pourquoi cela ?

FRÉMISSIN.

Ah ! parce que... parce que je suis possédé d'une infirmité déplorable : je suis timide !...

CÉCILE.

Vous aussi ?

FRÉMISSIN.

Mais timide jusqu'à l'idiotisme, jusqu'à l'imbécillité ! Ainsi, on me tuerait plutôt que de me faire dire tout haut ce que je me dis tout bas depuis trois mois... c'est-à-dire que je vous aime ! que je vous adore ! que vous êtes un ange !...

CÉCILE.

Mais il me semble que vous le dites très bien !

FRÉMISSIN, stupéfait de son audace.

Je l'ai dit !... Oh ! pardon ! ça ne compte pas, ça

m'a échappé !... Je ne vous le dirai plus... jamais... je vous le jure !...

CÉCILE, vivement.

Ne jurez pas... Je ne vous demande pas de serment !... Timide... un avocat ! ça doit bien vous gêner pour plaider.

FRÉMISSIN.

Aussi je ne plaide jamais !... ça m'est arrivé une fois... et ça ne m'arrivera plus.

CÉCILE.

Que s'est-il donc passé ?

FRÉMISSIN.

Ma tante m'avait procuré un client... car Dieu m'est témoin que je n'ai pas été le chercher. C'était un homme violent... il avait laissé tomber sa canne sur le dos de sa femme...

CÉCILE.

Et vous le défendiez ?

FRÉMISSIN.

Vous allez voir si je l'ai défendu !... Le grand jour arrive... tous mes camarades étaient à l'audience... J'avais préparé une plaidoirie brillante... Je la savais par cœur... Tout à coup, un grand silence se fait... et le président me dit en m'adressant un geste bienveillant : « Avocat, vous avez la parole ! » Je

me lève... Je veux parler... impossible ! rien, pas un mot ! pas un son ! Le tribunal me regardait, le président me répétait : « Vous avez la parole... » Je ne l'avais pas du tout ! Mon client me criait : « Allez donc ! allez donc ! » Enfin, je fais un effort ! quelque chose d'inarticulé sort de mon gosier : « Messieurs, je recommande le prévenu à... toute la sévérité du tribunal. » Et je retombe sur mon banc !

CÉCILE.

Et votre client ?

FRÉMISSIN.

Il a été condamné au maximum : six mois de prison !

CÉCILE.

C'est bien fait !

FRÉMISSIN.

C'était trop peu pour ce qu'il m'avait fait souffrir ! Aussi, je n'ai jamais voulu recevoir d'honoraires... Il est vrai qu'il a négligé de m'en offrir. — Et maintenant que vous me connaissez... voyez s'il m'est possible d'adresser moi-même à monsieur votre père... une demande...

CÉCILE.

Je ne puis pourtant pas lui demander ma main pour vous...

FRÉMISSIN, naïvement.

Non ! ça ne serait pas convenable ; alors, j'attendrai que ma tante soit guérie !

CÉCILE, vivement.

Attendre ! mais vous ne savez donc pas qu'il y a ici un autre prétendu ?

FRÉMISSIN, tressaillant.

Un autre ?

CÉCILE.

Installé... accueilli par mon père !

FRÉMISSIN.

Ah ! mon Dieu ! une lutte ! un rival !

CÉCILE.

Mais je ne l'aime pas, et, si l'on me force à l'épouser, je mourrai certainement de chagrin !

FRÉMISSIN.

Mourir, vous ? (Avec résolution.) Où est votre père ? qu'il vienne !

CÉCILE.

Vous parlerez ?

FRÉMISSIN.

Oui, je parlerai !

CÉCILE.

A la bonne heure !

FRÉMISSIN.

Envoyez-moi monsieur votre père !

CÉCILE.

Je vais le chercher !... Courage ! courage !

Elle sort par le fond et tourne à gauche.

SCÈNE XI

FRÉMISSIN, seul.

Oui, je parlerai !... c'est-à-dire non !... Je ne parlerai pas... j'ai un autre moyen... meilleur... je vais écrire : j'ai la plume très hardie ! (S'asseyant à la table.) C'est ça... une lettre ! (Il écrit rapidement tout en parlant.) Au moins une lettre ne rougit pas, ne tremble pas... On peut casser les vitres !... et je les casse ! (Il plie et met l'adresse.) « A monsieur Thibaudier. » (Mettant un timbre par habitude.) Un timbre... Voilà ce que c'est.

THIBAUDIER, au dehors.

Tenez-les au frais ! on va venir les prendre !

FRÉMISSIN, ému.

Lui ! déjà ! (Montrant sa lettre.) Je ne peux pas lui mettre ça dans la main... Ah ! sur la pendule.

Il met vivement sa lettre sur la pendule et s'en éloigne.

SCÈNE XII

FRÉMISSIN, THIBAUDIER.

THIBAUDIER, entrant par le fond et venant de la droite.

Cher monsieur, vos greffes sont prêtes...

FRÉMISSIN, troublé.

Merci. (A part.) Il n'a pas vu sa fille !

THIBAUDIER.

J'ai fait ajouter au paquet le *Comice de Seine-et-Marne*.

FRÉMISSIN.

Mille fois trop bon ! (Indiquant du geste.) Sur la pendule !... sur la pendule !

THIBAUDIER.

Plaît-il ?

FRÉMISSIN.

Une lettre ! Je reviendrai chercher la réponse.

Il sort vivement par le fond.

SCÈNE XIII

CÉCILE, THIBAUDIER.

THIBAUDIER, seul.

Sur la pendule ?... une lettre ?

Il la prend.

CÉCILE, entrant par la gauche, première porte.

Ah ! papa, je vous cherche partout. (Regardant, étonnée.) Eh bien, et M. Frémissin ?

THIBAUDIER.

Il sort à l'instant, mais il paraît qu'il vient de m'écrire... sur la pendule !

CÉCILE.

Comment ?

THIBAUDIER, regardant l'adresse.

C'est bien pour moi... Tiens ! il a mis un timbre !

CÉCILE, impatiente.

Voyons, papa, voyons vite !...

THIBAUDIER, lisant.

« Monsieur, j'aime mademoiselle votre fille !...
non, je ne l'aime pas !... »

CÉCILE.

Hein ?

THIBAUDIER, continuant.

« Je l'adore ! »

CÉCILE.

Ah !

THIBAUDIER.

Mais éloigne-toi donc, tu ne dois pas écouter ça !

CÉCILE.

Oh ! papa, je le savais !

THIBAUDIER.

Ah ! c'est différent. (Reprenant sa lecture.) « Je l'adore ! » (S'interrompant.) Tu le savais, mais comment l'as-tu appris ?

CÉCILE.

Il me l'a dit !...

THIBAUDIER.

Ah ! je disais aussi... (Se ravisant.) Mais c'est fort impertinent de sa part.

CÉCILE.

La suite ? la suite ?

THIBAUDIER.

Oui... (Lisant.) « Vous n'avez que deux choses à m'offrir... sa main ou une loge à Charenton ! »

CÉCILE.

Eh bien, papa ?

THIBAUDIER.

Eh bien, puisqu'il me laisse le choix, je lui offre la loge !

CÉCILE.

Oh ! petit père !

THIBAUDIER.

Ne cherche pas à m'attendrir !...

CÉCILE.

Vous qui m'aimez tant !

THIBAUDIER.

Non, mademoiselle ! je ne vous aime pas... tant que ça !

CÉCILE, le câlinant.

Oh ! je le sais bien !

AIR de *Broskovano* (Deffès).

Vous n'aimez pas votre Cécile,
Vous ne voulez pas son bonheur
Vous supplier est inutile,
Rien ne peut toucher votre cœur.
Mon malheur, j'en suis bien certaine,
Voilà votre vœu le plus doux,
Et je n'ai droit qu'à votre haine,
Pour tout l'amour que j'ai pour vous.

THIBAUDIER, à part.

Est-elle gentille ! (Il l'embrasse.) Mais qu'est-ce que tu veux que je dise à M. Garadoux ?

CÉCILE.

Oui... je comprends... votre timidité !

THIBAUDIER.

Comment ! ma timidité ? mais je ne suis pas timide !

CÉCILE.

Oh ça !

THIBAUDIER.

Un homme en vaut un autre.

CÉCILE.

Certainement.

THIBAUDIER.

Je n'ai pas peur de M. Garadoux ! et je saurai bien lui dire... sans me gêner, que... que... (A sa fille.) Qu'est-ce qu'il faudra lui dire ?

CÉCILE.

Oui... c'est là l'embarras... parler ! — (Vivement.)
Faites comme M. Frémassin !

THIBAUDIER.

Quoi ?

CÉCILE.

Ne parlez pas... écrivez !

THIBAUDIER, enchanté.

Écrire !... Parbleu !... tu as raison !... s'il ne s'agit
que d'écrire !...

CÉCILE, le faisant asseoir à la table.

Vite ! vite ! mettez-vous là !

THIBAUDIER, s'asseyant et prenant une plume.

Tu vas voir ! (Écrivant.) « Monsieur... » (S'arrêtant.)
C'est un peu sec... (Écrivant.) « Cher monsieur. » (A
sa fille.) Après ? Qu'est-que tu mettrais ?

CÉCILE, dictant.

« Votre recherche me flatte...

THIBAUDIER, écrivant.

« Et m'honore. » (Parlé.) Adoucissons !... adouciss-
sons !...

CÉCILE, dictant.

« Mais il m'est impossible de donner suite à vos
projets de mariage avec ma fille. »

THIBAUDIER, écrivant.

« Avec ma fille. » (Parlé.) Mais ça ne suffit pas, il faut trouver une raison !

CÉCILE.

J'en ai une !

THIBAUDIER.

Ah ! voyons !

CÉCILE, dictant.

« Croyez bien, cher monsieur, que je n'obéis en cette circonstance qu'à des considérations toutes particulières et toutes personnelles qui n'affaiblissent en rien les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être... »

THIBAUDIER.

Tu appelles ça une raison ?

CÉCILE.

C'est une raison diplomatique.

GARADOUX, dans la coulisse.

Portez ça dans ma chambre !

THIBAUDIER.

C'est lui !...

CÉCILE.

Je vous laisse...

THIBAUDIER.

Comment ! tu t'en vas ?

CÉCILE.

Sonnez Annette, et... chargez-la de remettre votre lettre.

THIBAUDIER.

C'est juste ! (A part.) Elle est pleine d'idées, ma fille.

CÉCILE, lui présentant son front.

Adieu, petit père... quand vous le voulez, vous êtes charmant !

Elle sort par la gauche.

SCÈNE XIV

THIBAUDIER, GARADOUX.

THIBAUDIER, seul.

L'enfant gâté ! (Il sonne.) Appelons Annette.

GARADOUX, paraît au fond.

Comment, beau-père, vous n'êtes pas encore prêt ?

THIBAUDIER, à part, se levant.

Ce n'est pas Annette. (Haut.) Prêt... pourquoi faire ?

GARADOUX.

Pour aller à la mairie... dépêchez-vous.

THIBAUDIER.

Oui. (A part.) Si cette bête d'Annette était venue ! (Haut.) Mon gendre... Non ! cher monsieur, en vous

attendant... j'ai écrit une lettre... une lettre importante.

GARADOUX, sans l'écouter.

Une grande nouvelle ! mais pas un mot de sa fille.

THIBAUDIER.

Quoi donc ?

GARADOUX.

La corbeille vient d'arriver.

THIBAUDIER.

Quelle corbeille ?

GARADOUX.

La corbeille de noce.

THIBAUDIER.

Comment ! vous avez acheté... ? (A part, avec désespoir.) Il a acheté la corbeille !

GARADOUX, tirant son petit instrument et se limant les ongles.

Vous verrez !... Je crois que ce n'est pas mal !... il y a surtout deux bracelets !... (A lui-même.) Je me suis encore cassé un ongle en arrosant. (A Thibaudier.) Style renaissance... bleu sur fond d'or.

THIBAUDIER, à part.

Bleu sur fond d'or ! (Haut, faisant un effort.) La lettre que je viens d'écrire...

GARADOUX.

J'ai aussi pensé à vous, papa Thibaudier !

THIBAUDIER.

A moi ?

GARADOUX, tirant de sa poche une tabatière d'or.

Un souvenir... une tabatière.

THIBAUDIER.

Comment ?

GARADOUX.

C'est du Louis XV... sans restauration.

THIBAUDIER, touché.

Comment, monsieur... non ! mon gendre... vous avez eu la bonté... ?

GARADOUX.

Ce cher papa Thibaudier !... Je vous aime, moi, allez !

THIBAUDIER.

Moi aussi ! (A part.) Un homme qui vous donne des tabatières !... C'est impossible !

GARADOUX.

Diable ! midi ! Dépêchons-nous, votre maire va nous attendre !

THIBAUDIER, ahuri.

Ma mère ? (Se ravisant.) Ah !... je n'ai qu'une cravate à mettre !

GARADOUX.

Et moi, un habit. (Regardant sa main, à part.) Diable d'ongle ! (A Thibaudier.) Je suis à vous dans cinq minutes.

Il entre dans sa chambre, pan coupé à gauche.

SCÈNE XV

THIBAUDIER, puis FRÉMISSIN.

THIBAUDIER, seul.

Il n'y avait vraiment pas moyen ! il a acheté la corbeille. Je vais déchirer ma lettre... Et l'autre ? Frémissin, qui va venir chercher ma réponse !... Quel embarras !... ça n'a pas de nom !... (Jetant les yeux sur la lettre qu'il tient.) Mais ma lettre non plus n'a pas de nom !... (Allant à la table.) Je vais y mettre celui de Frémissin... Ma fille ne peut pas en épouser deux... et, puisque l'autre a acheté la corbeille... (Il rit.) « A monsieur Jules Frémissin, avocat au barreau de Paris. » — Mettons un timbre. — (Se levant.) Et maintenant... sur la pendule !...

Il met sa lettre sur la pendule.

FRÉMISSIN, entrant du fond.

Pardon, monsieur, c'est moi !

THIBAUDIER.

Sur la pendule !... sur la pendule !...

Il sort par la gauche.

SCÈNE XVI

FRÉMISSIN, CÉCILE.

FRÉMISSIN, seul.

Sur la pendule ? (Il court prendre la lettre.) Est-ce qu'il n'a pas lu ? Ah ! si, c'est la réponse. Sur la pendule, notre boîte aux lettres. Je suis ému ! je n'ose pas l'ouvrir ! (Lisant.) « Cher monsieur, votre recherche me flatte et m'honore. » (Parlé.) Ah ! qu'il est bon ! (Lisant.) « Mais il m'est impossible de donner suite à vos projets de mariage... » (Tombant assis près du guéridon, sur une chaise.) Ah !... refusé !... j'en étais sûr !

CÉCILE, entrant du fond.

Monsieur Jules, vous avez vu...

FRÉMISSIN.

Votre père ? Oui, mademoiselle... voilà sa réponse !

Il lui donne la lettre.

CÉCILE, la regardant.

Hein ? ma lettre ?... mais elle n'est pas pour vous !

FRÉMISSIN, lui montrant l'adresse.

« A monsieur Jules Frémisin, avocat au barreau de Paris. »

CÉCILE.

Et c'est lui qui vous l'a remise ?

FRÉMISSIN.

Lui-même ! sur la pendule !

CÉCILE, indignée.

Oh ! c'est trop fort ! me manquer de parole ! me jouer comme une enfant !

FRÉMISSIN, de même.

Vous sacrifier !

CÉCILE, avec résolution.

Oh ! mais nous allons voir ! je ne suis pas timide, moi ! Monsieur Jules !

FRÉMISSIN, de même.

Mademoiselle ?

CÉCILE.

Envoyez-moi chercher une voiture.

FRÉMISSIN.

Une voiture ? pour qui ?

CÉCILE.

Vous le saurez... Allez !

FRÉMISSIN.

Tout de suite, mademoiselle. (A part.) Quelle énergie !

Il sort vivement par le fond.

SCÈNE XVII

CÉCILE, puis THIBAUDIER, puis ANNETTE.

CÉCILE.

Ah ! c'est comme ça que mon père se joue de ses promesses !

AIR de la *Clef des champs* (Deffès).

On verra, l'on verra
 Qui des deux cédera ;
 Mon cher petit père,
 J'ai du caractère !
 On verra, l'on verra
 Si j'aime qui m'aime,
 Et si malgré moi-même
 On me mariera !
 Je suis trop gentille
 Pour le régenter ;
 Ce n'est qu'à sa fille
 Qu'il sait résister ;
 Mais son cœur est tendre
 Pour sa pauvre enfant.
 Je saurai le prendre
 En le tourmentant.
 Je vais alarmer sa tendresse ;
 Il faut, il faut lui faire peur,
 Et conquérir par la frayeur
 Ce qu'il refuse par faiblesse !
 On verra, l'on verra,
 Etc.

Elle prend, sur une chaise au fond, son châle et son chapeau qu'elle met vivement.

THIBAUDIER, entrant de la gauche.

J'ai mis ma cravate. (Apercevant sa fille.) Cécile !
où vas-tu ?

CÉCILE, descendant en nouant les rubans de son chapeau.

Je pars... Je vous quitte !

THIBAUDIER.

Où vas-tu ?

CÉCILE.

Me jeter dans un couvent... humide et froid.

THIBAUDIER.

Brrr !... Un couvent humide et froid ? toi ?...

CÉCILE.

Puisque vous n'avez pas la force d'aimer votre
fille... de la délivrer d'un prétendu qu'elle déteste...

THIBAUDIER.

Mais c'est impossible ! il a acheté la corbeille !
une corbeille délicieuse et il vient de m'offrir, à moi,
une tabatière Louis XV.

CÉCILE.

Ainsi vous sacrifiez votre enfant à une tabatière !
Adieu, mon père !...

THIBAUDIER.

Mais non ! je ne te sacrifie pas ! Il est charmant,

ce jeune homme, et puis il est trop tard... il passe un habit pour aller à la mairie.

CÉCILE.

Dites-lui que vous ne pouvez l'accompagner... que vous êtes malade...

Elle quitte son chapeau et son châle.

THIBAUDIER.

Malade ! ce serait un moyen ! mais il vient de me quitter il y a cinq minutes !

CÉCILE.

Qu'est-ce que ça fait ? un éblouissement ! c'est très facile. (Appelant.) Annette, vite la robe de chambre de mon père !

THIBAUDIER, protestant.

Mais non ! mais je ne veux pas !

ANNETTE, apportant de la gauche une robe de chambre.

Voilà, monsieur... Qu'est-ce qu'il y a donc ?

CÉCILE.

Rien ! un éblouissement ! (A Annette.) Un verre d'eau sucrée ! (Donnant la robe de chambre à Thibaudier.) Mettez ça, je vais vous aider.

THIBAUDIER, endossant la robe de chambre.

Je veux bien mettre ma robe de chambre, mais je proteste contre une pareille comédie.

SCÈNE DIX-HUITIÈME

61

CÉCILE.

L'autre manche !

THIBAUDIER.

Et je te préviens que je ne dirai pas un mot... Je ne me mêle de rien.

CÉCILE.

C'est convenu. (Le faisant asseoir dans un fauteuil.) Asseyez-vous ! Annette ! un coussin, un tabouret ?

ANNETTE, apportant les objets demandés.

Voilà ! voilà !

CÉCILE.

Je l'entends !

Elle prend vivement le verre d'eau sucrée et le retourne près du fauteuil de son père.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, GARADOUX, en habit.

GARADOUX, entrant par le pan coupé de gauche.

Vous m'appellez, beau-père ? me voilà prêt... Par-tous-nous ? (Apercevant Thibaudier.) Ah ! mon Dieu !

CÉCILE.

Mon père vient d'être pris subitement...

GARADOUX.

De quoi ?

ANNETTE.

D'un éblouissement !

CÉCILE.

Il souffre beaucoup, il lui sera tout à fait impossible de sortir aujourd'hui. N'est-ce pas, petit père !

THIBAUDIER, à part, sans répondre.

Je proteste par mon silence.

GARADOUX.

Pauvre M. Thibaudier !... Il faudrait peut-être appliquer quelques sangsues.

ANNETTE.

Ah ! oui !

THIBAUDIER, vivement.

Ah ! non !

CÉCILE, vivement.

Cela va mieux ! (Donnant le verre d'eau sucrée à Thibaudier.) Buvez, mon père !

THIBAUDIER, à part.

Mais je n'ai pas soif.

Il boit.

GARADOUX, regardant sa main.

Il ne faut pas jouer avec sa santé. (Prenant son instrument et se limant les ongles.) La santé est comme la fortune... On ne l'apprécie réellement que lorsqu'on l'a perdue !

ANNETTE, bas, à Cécile, lui montrant Garadoux.

Mam'zelle, regardez-le donc travailler !... Il s'est remis à son établi.

THIBAUDIER, à part.

Est-ce que nous allons rester toute la journée comme ça ?... J'ai très chaud sous cette robe de chambre.

CÉCILE, à Garadoux.

L'indisposition de mon père peut durer quelques jours, monsieur, et, si vos affaires vous rappelaient à Paris...

GARADOUX.

Par exemple !... quitter M. Thibaudier quand il est souffrant ? Jamais !

THIBAUDIER, à part.

Excellent jeune homme !

GARADOUX.

Du reste, cette indisposition ne retardera pas notre mariage... Je puis aller seul à la mairie.

CÉCILE.

Comment ?

GARADOUX.

La présence de M. Thibaudier n'est pas nécessaire... une autorisation écrite suffit...

CÉCILE.

Oh ! mon père est tellement fatigué !

GARADOUX, prenant sur la table un buvard, du papier
et une plume.

Une simple signature.

Il donne tout cela à Thibaudier.

CÉCILE, bas, à son père.

Ne signez pas !

GARADOUX.

Veillez signer...

THIBAUDIER, très embarrassé.

Mais c'est que...

CÉCILE, à part.

Que faire ?

Elle prend vivement l'encrier et le cache derrière son dos.

THIBAUDIER.

Où est donc l'encrier ?

GARADOUX, après l'avoir cherché sur la table.

Mademoiselle a la bonté de vous le tenir...

THIBAUDIER.

Oh ! merci, ma fille, merci !

CÉCILE, à part, remettant l'encrier sur la table.

Tout est perdu !

SCÈNE XIX

LES MÊMES, FRÉMISSIN.

FRÉMISSIN, accourant par le fond.

La voiture est à la grille !

GARADOUX.

Quelle voiture ?

FRÉMISSIN.

Tiens ! monsieur Garadoux !

GARADOUX, à part.

Ah ! diable, quelle rencontre !

FRÉMISSIN.

Et ça va bien, depuis... ?

GARADOUX, vivement.

Parfaitement !

THIBAUDIER.

Vous vous connaissez ?

FRÉMISSIN.

Oui, j'ai eu l'honneur de défendre monsieur...
C'est mon premier client.

CÉCILE.

Ah bah ! (A son père.) Six mois de prison !

THIBAUDIER, se levant effrayé.

Hein ! (A Garadoux.) Vous avez été en prison ?

Il met le buvard et l'encrier sur le guéridon à droite.

GARADOUX.

Oh !... une querelle... un moment de vivacité !

CÉCILE.

Monsieur a laissé tomber sa canne sur sa première femme !

ANNETTE, descendant à gauche.

Ah ! l'horreur !

Elle range le fauteuil et le tabouret.

THIBAUDIER.

Comment ! monsieur...

GARADOUX.

Oh ! une canne, c'était une petite badine !

THIBAUDIER, embrassant sa fille.

Oh ! ma pauvre Cécile ! (A Garadoux.) Retirez-vous, monsieur, battre une femme !... Vous pouvez rapporter la corbeille ! Voici votre tabatière !

Il lui donne, par mégarde, sa tabatière en corne.

GARADOUX.

Pardon ! ce n'est pas celle-là !

SCÈNE VINGTIÈME

67

THIBAUDIER, avec dignité, lui rendant l'autre.
La voici ! Je ne prise pas de ce tabac-là !

GARADOUX.

Je suis heureux, monsieur, que ce petit incident vous ait rendu la santé. (Sortant, à Frémissin.) Imbécile !

SCÈNE XX

FRÉMISSIN, CÉCILE, THIBAUDIER.

THIBAUDIER, remontant.

Hein ! qu'est-ce qu'il a dit ?

CÉCILE, bas et vivement, à Frémissin.

Maintenant, faites votre demande... Mettez vos gants !

FRÉMISSIN.

Mais c'est que...

CÉCILE.

N'ayez donc pas peur... Il est plus timide que vous !

FRÉMISSIN, bravement.

Ah ! il est timide ?

Il met ses gants.

CÉCILE, bas, à Thibaudier.

Il va vous faire sa demande... Mettez vos gants !

THIBAUDIER.

Mais c'est que...

CÉCILE.

N'ayez donc pas peur... Il est plus timide que vous.

THIBAUDIER, bravement.

Ah ! il est timide ?

Il met ses gants.

FRÉMISSIN, résolument.

Monsieur !

THIBAUDIER, de même.

Monsieur !

FRÉMISSIN, d'un ton résolu.

Pour la deuxième fois, je vous demande la main de votre fille !

THIBAUDIER.

Monsieur, vous me la demandez sur un ton...

FRÉMISSIN.

Le ton qui me convient, monsieur !

THIBAUDIER, s'emportant.

Mais puisque je vous l'accorde, monsieur !

FRÉMISSIN.

Vous me l'accordez sur un ton...

THIBAUDIER.

Le ton qui me convient, monsieur !

FRÉMISSIN.

Monsieur !!!

THIBAUDIER.

Monsieur !!!

CÉCILE, intervenant, à part.

Eh bien, est-ce qu'ils vont se quereller, à présent?
(Haut.) Monsieur Jules, papa vous invite à dîner ;
voilà ce qu'il voulait vous dire.

THIBAUDIER.

Soit ! mais à condition que vous ne casserez pas
mes verres. (A part.) Tiens ! je vais lui faire goûter
mon nouveau vin.

ENSEMBLE.

AIR de Couder.

Ici point d'imprudence,
Point de témérité,
Implorons l'indulgence
Avec timidité.

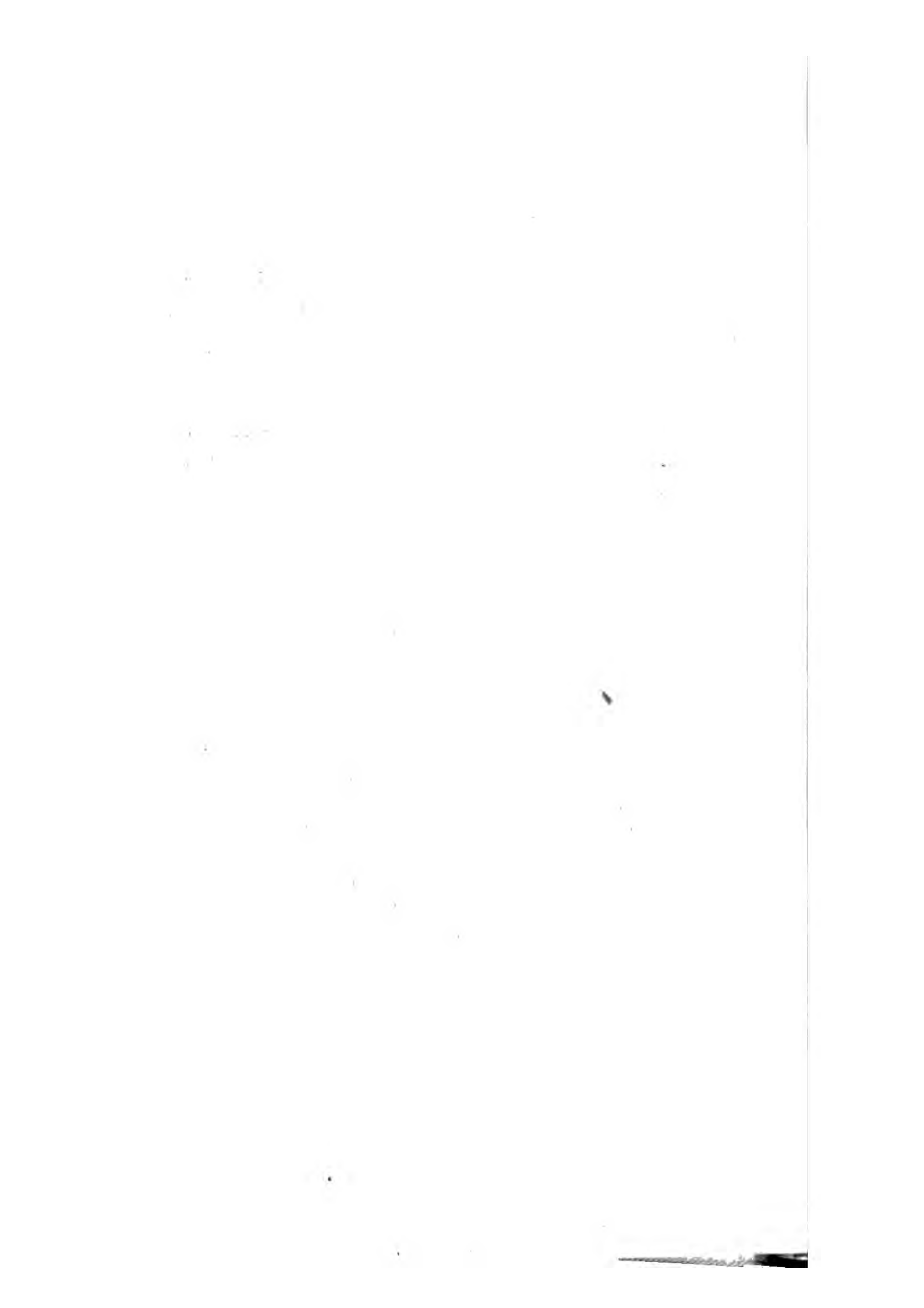
CÉCILE, au public.

AIR de *Broskovano* (Diffès).

Pour sauver ce léger ouvrage,
Messieurs, deux timides m'ont dit :
« Va, nous comptons sur ton courage »,
Mais mon courage est si petit !
Devant vous les plus intrépides
Tremblent s'il faut vous implorer...
Ce n'est plus deux... c'est trois timides,
Que vous avez à rassurer...
Daignez tous trois les rassurer !

REPRISE DU CHŒUR.

FIN



**EMBRASSONS-NOUS
FOLLEVILLE !**

COMÉDIE-VAUDEVILLE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la
Montansier, le 6 mars 1850.

PERSONNAGES

LE MARQUIS DE MANICAMP.

LE VICOMTE DE CHATENAY.

LE CHEVALIER DE FOLLEVILLE.

BERTHE, fille de Manicamp

Un Chambellan du prince de Conti.

Domestiques.

Collaborateur : LEFRANC.

EMBRASSONS-NOUS FOLLEVILLE !

Le théâtre représente un salon Louis XV. — A droite, premier plan, une porte ; au troisième plan, une croisée. — A gauche, deuxième plan, une porte. — Au fond, une cheminée ; de chaque côté de la cheminée, une porte ; celle de droite est celle qui conduit au dehors. Sur la cheminée deux vases de porcelaine ; sur une console, à gauche, autre vase en porcelaine avec des fleurs. Chaises, fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

FOLLEVILLE, seul, à la cantonade.

Prévenez M. le marquis de Manicamp que le chevalier de Folleville l'attend au salon. (Descendant la scène.) Allons, c'est décidé, il faut que j'en finisse aujourd'hui. Comprend-on ce Manicamp?... se prendre tout à coup d'une belle passion pour moi à propos de je ne sais quelle aventure de chasse et vouloir à toute force me faire épouser sa fille. Tous les matins, j'entre ici avec la ferme résolution de rompre... mais, dès que Manicamp m'aperçoit... il m'ouvre les bras, me caresse, m'embrasse en m'appelant son cher Folleville... son bon Folleville... le moyen de dire à un père aussi souriant : « Votre

74 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

filles n'est pas mon fait, cherchez un autre gendre... »
Alors j'hésite, je remets au lendemain, les jours se passent, et, si ça continue je me trouverai marié sans m'en apercevoir... Ce n'est pas que mademoiselle Berthe de Manicamp soit plus mal qu'une autre... Au contraire, elle est jolie, spirituelle, riche... oui, mais elle a un défaut, elle est petite... oh ! mais petite !... tandis que ma cousine Aloïse !... une cousine de cinq pieds quatre pouces !...

AIR de la *Colonne*.

Sa taille svelte, élancée et bien prise
A sur mon cœur des charmes tout-puissants ;
J'ai constaté d'ailleurs, avec surprise,
Qu'elle grandit encore tous les ans,
Elle grandit encore tous les ans.
Plus je la vois qui s'élève et progresse,
Plus mon amour va pour elle en croissant ;
A ce jeu-là, je ne sais pas vraiment
Où doit s'arrêter ma tendresse.

D'ailleurs, notre mariage est arrêté depuis longtemps entre les deux familles... Ma foi ! j'en suis fâché pour mademoiselle Berthe, mais je vais déclarer tout net à Manicamp...

SCÈNE II

FOLLEVILLE, MANICAMP.

MANICAMP, dans la coulisse.

Où est-il ? où est-il ? (Paraissant.) Ah ! vous voilà !
mon cher Folleville !... mon bon Folleville !

SCÈNE DEUXIÈME

75

FOLLEVILLE, à part.

Voilà que ça commence.

MANICAMP.

Embrassons-nous, Folleville !

FOLLEVILLE.

Avec plaisir, Manicamp.

Ils s'embrassent.

MANICAMP.

Ne m'appellez pas Manicamp... ça me désoblige...
appelez-moi beau-père...

FOLLEVILLE.

C'est que je suis venu pour causer avec vous...
sérieusement.

MANICAMP.

Parlez... je vous écoute... mon gendre...

FOLLEVILLE, à part, mécontent.

Son gendre ! (Haut.) Croyez, marquis, que c'est
après avoir mûrement réfléchi...

MANICAMP, avec attendrissement.

Ce bon Folleville !... ce cher Folleville ! Embras-
sons-nous, Folleville !

FOLLEVILLE, s'y prêtant froidement.

Avec plaisir, Manicamp. (Ils s'embrassent. — Repré-

76 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

nant.) Croyez, marquis, que c'est après avoir mûrement réfléchi...

MANICAMP.

A propos, les dentelles sont achetées !

FOLLEVILLE.

Quelles dentelles ?

MANICAMP.

Pour la corbeille.

FOLLEVILLE, à part.

Allons, bon ! (Haut.) Mais nous avons le temps.

MANICAMP.

Du tout... du tout... Hier, j'ai annoncé officiellement votre mariage au prince de Conti.

FOLLEVILLE.

Comment ?

MANICAMP.

Je ne pouvais m'en dispenser, c'est mon protecteur le plus fervent auprès du roi Louis XV.

FOLLEVILLE.

Mais rien ne pressait. Vous allez ! vous allez !

MANICAMP.

Dites donc, il a promis de signer au contrat... Un prince du sang, hein ! quel honneur !

FOLLEVILLE.

Sans doute... je suis extrêmement flatté, mais...

MANICAMP.

Ah ça ! vous ne m'avez pas encore remis l'état de vos biens.

FOLLEVILLE.

Pourquoi faire ?

MANICAMP.

Pour le contrat. J'ai rendez-vous aujourd'hui chez mon notaire.

FOLLEVILLE, à part.

Le contrat ? ah ça ! il m'enlace ! il me garrotte !...

MANICAMP, avec attendrissement.

Et dans quelques jours... ma fille sera... ah ! mon cher Folleville ! mon bon Folleville !... Embrasons-nous, Folleville !

FOLLEVILLE.

Avec plaisir, Manicamp. (Ils s'embrassent.) Sans reproches, c'est la troisième fois.

MANICAMP.

C'est possible ! mais je vous aime tant !

FOLLEVILLE.

Voyons, Manicamp, pas d'exaltation... Qu'est-ce que je vous ai fait pour être aimé comme ça ?

78 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

MANICAMP.

Voici comment ça m'est venu. Nous chassions le canard sauvage...

FOLLEVILLE.

Ah ! bah ! vous pensez encore à cette vieille histoire ?

MANICAMP.

Toute ma vie, Folleville, toute ma vie ! car sans vous... sans votre magnanimité...

FOLLEVILLE.

A quoi bon rappeler... ?

MANICAMP.

Si, si, je me suis conduit à votre égard comme un palefrenier... que voulez-vous ! Je suis vif, je m'échauffe, je m'emporte comme une soupe au lait... et je deviens d'une brutalité ! (Reprenant.) Nous chassions donc le canard...

FOLLEVILLE.

Assez, assez, je la connais...

MANICAMP.

Permettez... ce sera mon châtiment. (Reprenant.) Nous chassions le canard... aux environs de Versailles ; nous marchions à petits pas, dans les roseaux qui bordent l'étang de Saint-Cucufa. Tout à coup, vous me dites avec une grande sagacité :

« Marquis, pour approcher les canards, il faut prendre le vent. » Je vous réponds : « C'est juste, il vient de l'ouest, tournons à droite. — Il vient de l'est, répliquez-vous, tournons à gauche. — Par exemple ! si ce vent-là vient de l'est !... je vous dis qu'il vient de l'ouest. — Je vous dis qu'il vient de l'est ! » A ce moment, brrrou ! une bande de canards sort des roseaux... pan ! je tire !

FOLLEVILLE.

Moi aussi...

MANICAMP.

Il en tombe un... aussitôt vous criez : « Il est à moi ! je l'ai tué ! — C'est un peu fort !... vous avez tué ce canard-là, vous ? — Oui, j'ai tué ce canard-là, moi ! — Ça n'est pas vrai ! — Marquis ! — Chevalier !... » Alors, ma diable de tête se monte, se monte... vous me prenez le bras... je vous repousse : « Puisque tu l'as tué, apporte !... » et paf ! vous voilà dans l'étang !

FOLLEVILLE.

De tout mon long.

MANICAMP.

Au même instant, la chasse débouche, le roi en tête, Louis XV, la fine fleur de la courtoisie !... Que faire ? une pareille brutalité ! j'étais perdu, déshonoré !... enfin, on vous repêche, on vous questionne... Moi, j'enviais le sort des poules d'eau... pour plonger. « Rien de plus simple, répondez-vous

80 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

avec calme, je causais avec Manicamp, mon pied a glissé et je suis tombé... » A ces mots, Folleville ! ah ! je sentis une douce larme perler sous mes longs cils bruns. J'étais sauvé !

FOLLEVILLE.

Oui, mais le lendemain je me présentais chez vous avec deux témoins.

MANICAMP.

Un duel ! avec vous !... je n'eus que la force de vous dire : « Ah ! Folleville ! mon bon Folleville ! embrassons-nous, Folleville ! »

FOLLEVILLE, se méprenant et lui ouvrant les bras.
Avec plaisir, Mani... ah ! non !

MANICAMP.

Alors, je vous offris ce que j'avais de plus précieux, ma fille, un trésor, un ange, une perle !

FOLLEVILLE.

Certainement, mais...

MANICAMP.

AIR : Avec un fil pareil.

Si nous voyons un plongeur intrépide
De l'Océan bravant l'épouvantail,
Descendre au fond d'un élément perfide...
C'est pour cueillir la perle ou le corail ;

De même, hélas ! un jour, dans une mare
N'avez-vous pas plongé comme un goujon ;
Je vous devais, mon cher, la perle rare,
Moi qui vous ai procuré le plongeon ;
Ma fille doit être la perle rare
Qui dédommage à l'instant du plongeon.

(Parlé.) D'ailleurs, vous l'aimez.

FOLLEVILLE.

Permettez...

MANICAMP.

On ne peut pas ne pas aimer ma fille !

FOLLEVILLE, à part.

Allons, il n'y a pas à hésiter. (Haut.) Croyez, marquis, que c'est après avoir mûrement réfléchi...

Bruit de vaisselle cassée, à gauche.

SCÈNE III

FOLLEVILLE, MANICAMP, BERTHE.

BERTHE, dans la coulisse de gauche, avec colère.

Vous êtes une sottise ! une impertinente ! une maldroite !

MANICAMP.

Ma fille ! qu'y a-t-il donc ?

BERTHE, entrant par la gauche.

Oh ! je suis furieuse !... vous savez bien mon perroquet... mon beau perroquet bleu... ?

82 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

MANICAMP.

Oui.

BERTHE.

Eh bien, Marton a laissé sa cage ouverte et il s'est envolé !

MANICAMP.

Ah ! mon Dieu ! et qu'est-ce que tu as fait ?

BERTHE.

J'ai cassé un cabaret de porcelaine, vlan !

MANICAMP.

Ah ! et dans quel but ?

BERTHE.

Dame ! puisque mon perroquet s'est envolé.

Elle remonte et va à la fenêtre de droite.

MANICAMP.

C'est juste. (A Folleville.) Elle est charmante... c'est tout mon portrait... — Berthe...

BERTHE.

Mon père...

MANICAMP.

Voilà Folleville... tu ne veux donc pas saluer Folleville ?

BERTHE.

Ah ! pardon !... (Saluant Folleville.) Monsieur...

FOLLEVILLE, saluant.

Mademoiselle !... (A part.) Elle me paraît encore plus petite qu'hier.

MANICAMP.

Quand tu es entrée, le chevalier me peignait son amour sous des couleurs...

FOLLEVILLE.

Moi ?

MANICAMP.

Brûlantes ! oh ! mais brûlantes ! Continuez, chevalier...

BERTHE.

En vérité, monsieur est bien bon...

FOLLEVILLE, d'un air contraint.

Certainement, mademoiselle... quand il s'agit... d'une personne aussi jolie, aussi spirituelle, aussi...

MANICAMP, à part.

Tout ça, c'est froid ! c'est froid ! (Haut.) Ce pauvre chevalier... tu l'intimides... lui qui était si bouillant tout à l'heure... car tu ne sais pas... il me pressait, il me pressait !

BERTHE.

Pourquoi ?

MANICAMP.

Pour votre mariage. J'avais beau lui dire : « Mais, chevalier, il faut le temps, que diable ! le contrat, les publications, la corbeille... » Sais-tu ce qu'il me

84 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

répondait : « Mariez-nous ! mariez-nous ! mariez-nous ! »

FOLLEVILLE.

Mais permettez...

MANICAMP, à Folleville.

Impétueux chevalier ! (A Berthe.) Et, dans sa joie, il m'a chargé de t'offrir un gage... cet anneau des fiançailles.

FOLLEVILLE.

Moi ?

MANICAMP, bas, à Folleville.

Taisez-vous donc ! j'y ai pensé pour vous.

BERTHE.

Ah ! le beau diamant !

MANICAMP.

Voyons... (L'examinant.) Oh ! c'est magnifique... c'est trop beau, chevalier, vous la gêtez, allons, vous nous gêtez !...

FOLLEVILLE.

Mais non... je ne puis souffrir...

MANICAMP

Tenez, Folleville, embrassez ma fille.

FOLLEVILLE, effrayé.

Hein ?

MANICAMP.

Allons, du feu : morbleu ! du feu !

FOLLEVILLE.

Mais je ne sais pas si mademoiselle...

BERTHE.

Puisque papa le permet...

FOLLEVILLE

Certainement... mais...

BERTHE, avec impatience.

Mais dépêchez-vous donc ! est-ce que vous seriez lent ?

MANICAMP.

Lui ? c'est un salpêtre ! (Le poussant.) Allez donc !
(Folleville embrasse Berthe sur une joue et passe à droite.)
Et l'autre ?

FOLLEVILLE.

L'autre ?... ah !... oui !...

Folleville embrasse lentement l'autre joue.

BERTHE, à part.

Il me fait bouillir...

MANICAMP, à Folleville.

Eh bien, en êtes-vous mort ?

86 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

FOLLEVILLE, tristement.

Je suis au comble de la joie. (A part.) Impossible de ne pas l'épouser maintenant... je vais écrire à mon oncle pour rompre mon mariage avec ma cousine Aloïse. (Haut.) Marquis, où pourrais-je trouver ce qu'il faut pour écrire ?

MANICAMP.

Là, dans ce cabinet. Mais revenez vite, car je ne peux pas me passer de vous...

Folleville entre à droite, premier plan.

SCÈNE IV

MANICAMP, BERTHE.

MANICAMP.

Ah ça ! maintenant, à nous deux, mademoiselle... j'ai à vous gronder.

BERTHE.

Moi, mon père ?

MANICAMP.

Oui ; je n'ai pas voulu le faire devant Folleville, pour ne pas lui ôter ses illusions. Approchez, ma fille... hier, je vous ai permis d'aller au bal du surintendant en compagnie de votre tante, la duchesse de Pontmouchy.

BERTHE.

Oui, mon père.

MANICAMP.

A ce bal, qu'avez-vous fait ?

BERTHE, hésitant.

Dame !... j'ai dansé le menuet.

MANICAMP.

Et après ?...

BERTHE.

J'ai encore dansé le menuet.

MANICAMP.

Et pendant ce second menuet, qu'est-il advenu ?

BERTHE.

Mais, papa...

MANICAMP.

Qu'est-il advenu ?

BERTHE.

Écoutez donc... ce n'est pas ma faute : j'avais pour danseur un monsieur... si ridicule.

MANICAMP.

Le vicomte de Chatenay ridicule... un homme très bien en cour, le favori du prince de Conti... du mari de votre marraine... et vous avez osé... lui donner un soufflet !... ah ! Berthe !

BERTHE, câlinant.

D'abord, papa, ce n'est pas un soufflet... c'est une petite tape... sur la joue.

88 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

MANICAMP.

Une petite tape sur la joue... ah ! Berthe !

BERTHE, se montant.

Ma foi ! il l'avait bien mérité : quand on ne sait pas danser, quand on est gauche, quand on est maladroit, on ne se lance pas dans un menuet, on n'expose pas une jeune fille à devenir la risée des assistants... Tant pis ! tant pis ! tant pis !

MANICAMP.

Ta ta ta ! la voilà partie !... mais enfin que t'a fait le comte de Chatenay pour nécessiter cet emploi de la force brutale ?

BERTHE.

Ce qu'il m'a fait ? d'abord il m'a fait manquer trois fois ma figure ; au lieu de chasser, monsieur déchasse !...

MANICAMP.

Eh bien ?

BERTHE.

Nous recommençons et, au lieu de déchasser, monsieur chasse.

MANICAMP.

Eh bien ?

BERTHE.

Enfin, au moment où je lui faisais ma révérence... une révérence que j'avais travaillée... qu'est-ce que je trouve?... son dos ! Monsieur saluait... dans l'autre sens !... On riait, on se moquait de nous et,

ma foi, la colère... (Trépignant.) Tant pis ! tant pis !
tant pis !

MANICAMP, à part, avec satisfaction.

Je me reconnais là ; elle est charmante ! (Haut,
sérieusement.) Ma fille, vous êtes une sotte !

BERTHE.

Mais pourtant...

MANICAMP.

Croyez-vous qu'un soufflet puisse enseigner le
menuet à celui qui l'ignore ?

BERTHE.

Non, papa.

MANICAMP.

Croyez-vous qu'un cabaret de porcelaine cassé
soit un moyen de rappeler un perroquet qui s'en-
vole ?

BERTHE.

Non, papa.

MANICAMP.

Très bien. Maintenant, concluez !... concluez !

BERTHE.

C'est plus fort que moi... quand on me contrarie...
j'ai envie d'égratigner !

MANICAMP.

Mais que va-t-on dire de toi dans le monde ?...

90 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

une jeune personne qui boxe avec ses danseurs !...
On ne t'invitera plus.

BERTHE, avec coquetterie.

Oh ! que si !

MANICAMP.

Et le vicomte de Chatenay !... je suis passé ce matin chez lui pour lui faire mes excuses, je ne l'ai pas trouvé. Sais-tu qu'il serait en droit de me demander une réparation... ? nous pourrions croiser le fer.

BERTHE.

Oh ! mon Dieu !

MANICAMP.

Heureusement qu'on le dit homme d'esprit... il se contentera de se moquer de toi.

BERTHE.

Comment ! vous croyez... ?

MANICAMP.

Parbleu ! il va te cribler, te larder, te lapider, et ce sera bien fait !

BERTHE.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mais pourquoi ne sait-il pas danser le menuet ?

MANICAMP, prêchant.

Ma fille, que cette leçon vous serve...

SCÈNE QUATRIÈME

91

BERTHE.

Mais, mon père...

MANICAMP, continuant.

Qu'elle vous apprenne à commander à vos passions...

BERTHE.

Peut-être qu'en voyant le vicomte...

MANICAMP, continuant.

Que toujours une dignité calme...

BERTHE.

On pourrait le prier...

MANICAMP, continuant.

Une égalité parfaite...

BERTHE.

Le supplier...

MANICAMP, éclatant.

Mais écoutez-moi donc, sacrebleu ! je vous prêche la patience, la modération, mille tonnerres ! et vous ne m'écoutez pas, ventrebleu !

BERTHE.

C'est que vous prêchez... en jurant...

MANICAMP.

C'est juste, c'est plus fort que moi, c'est dans le

92 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

sang !... (Remontant.) Tiens ! je vais chez mon notaire... pour le contrat... ça me rafraîchira... Toi, tu tiendras compagnie à Folleville... ça l'émoustillera... c'est-à-dire... enfin... tu comprends que... Bonsoir, ma fille.

Manicamp sort par le fond, à gauche.

SCÈNE V

BERTHE, seule.

C'est vrai que je suis un peu vive... c'est égal, hier, j'ai été trop loin... quand je pense que, devant toute la cour... au beau milieu du salon, j'ai osé... et un bon encore ! je l'ai toujours dans l'oreille. Que va-t-on penser de moi ?... et le vicomte !... un homme que je suis exposée à rencontrer tous les jours... oh ! s'il se présentait devant moi... il me semble que je mourrais de honte !

SCÈNE VI

BERTHE, LE VICOMTE DE CHATENAY

CHATENAY, entrant par le fond, à droite.

Personne !... M. le marquis de Manicamp ?

BERTHE.

Ah ! mon Dieu ! c'est lui !

CHATENAY, apercevant Berthe.

Eh ! mais... je ne me trompe pas...

BERTHE, à part.

Ah ! je voudrais bien me sauver...

CHATENAY.

Ma jolie danseuse...

BERTHE, sans le regarder.

Oui, monsieur... c'est moi qui...

CHATENAY.

Enchanté, mademoiselle, de renouveler connaissance avec une personne... dont les rapports...

BERTHE.

C'est moi, monsieur, qui suis flattée... (Saluant.)
J'ai bien l'honneur de vous saluer.

CHATENAY.

Eh quoi ! vous me quittez... ?

BERTHE.

Je crois qu'on m'appelle...

CHATENAY.

J'ai beau prêter l'oreille...

BERTHE.

C'est que... mon père est sorti...

94 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

CHATENAY.

Ah ! tant mieux !

BERTHE.

Comment ?

CHATENAY.

Si vous le permettez... nous l'attendrons... en causant.

BERTHE.

Oui, monsieur. (A part.) Nous allons causer !

CHATENAY.

Vous paraissez aimer vivement la dance, mademoiselle ?

BERTHE.

Oui, monsieur.

CHATENAY.

Et vigoureusement le menuet ?

BERTHE, à part.

Nous y voilà.

CHATENAY.

Eh bien, vous avez raison, car vous y déployez une grâce, une souplesse, une vivacité... une vivacité surtout !

BERTHE, à part

Il veut parler de...

Elle fait le geste de donner un soufflet.

CHATENAY.

J'ai beaucoup voyagé... j'ai vu danser à peu près toutes les cours de l'Europe, et, sans flatterie, nulle

part je n'ai rencontré cette élégance facile, cette distinction sans raideur...

BERTHE.

Ah ! monsieur ! (A part.) Mais il n'est pas méchant du tout. (Haut, avec hésitation.) Et vous, monsieur, vous ne dansez donc pas ?

CHATENAY.

Moi ? quelquefois... hier par exemple...

BERTHE, à part

Aïe !

CHATENAY.

Mais j'ai si peu de succès...

BERTHE, à part

J'ai eu tort de lui demander ça.

CHATENAY.

Pour que je me lance, pour que je me décide à exposer en public ma gaucherie naturelle, il faut que je sois entraîné, fasciné...

BERTHE.

Ah ! monsieur ! (A part.) Dire que j'ai donné un soufflet à ce grand monsieur-là.

CHATENAY.

Alors, je perds la tête... j'oublie mon insuffisance... je vais... je vais... jusqu'à ce qu'un accident im-

96 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

prévu... Quelquefois je glisse sur le parquet... quelquefois je me cogne contre un meuble... ou contre... autre chose... ça me réveille, je rentre en moi-même... je suis honteux du désordre que j'ai causé... et je n'existe plus jusqu'au moment où il m'est permis de présenter à ma danseuse mes excuses et mes regrets.

BERTHE.

Des excuses ? mais c'est moi qui vous en dois... et je vous prie bien d'oublier un mouvement... d'impatience !

CHATENAY.

L'oublier ? jamais. Il y a dans ce qui m'est arrivé... par votre intermédiaire... je ne sais quoi d'imprévu, de piquant, d'original qui me séduit... qui m'enchanté... Croiriez-vous que, depuis hier... cette charmante petite... rencontre ne me sort pas de la tête... elle me trotte... elle me galope... enfin je n'y tenais plus... j'avais besoin de vous voir, de vous dire...

BERTHE.

Ah ! monsieur, n'accusez que ma vivacité...

CHATENAY.

Vous êtes vive ? oh ! j'adore ces caractères-là !... mais, moi aussi, je suis vif, emporté, bouillant...

BERTHE.

Ah bah !

CHATENAY.

Tenez, ce matin, au moment de sortir, j'ai brisé un vase de chine.

BERTHE.

Et moi un cabaret de porcelaine.

CHATENAY.

Vraiment ? ah ! c'est charmant ! ça fait tant de bien de briser, de casser...

BERTHE.

Oh ! oui...

CHATENAY.

Et puis après, le dos tourné, on n'y pense plus.

BERTHE.

C'est comme moi...

CHATENAY.

AIR :

Quand le jour luit, quand l'orage s'apaise,
On redevient doux comme un Benjamin.
Ça ne dit pas qu'on ait l'âme mauvaise.

BERTHE.

C'est comme moi, j'ai le cœur sur la main.

CHATENAY.

Ah ! j'aurais dû m'en douter, je l'avoue...

98 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

BERTHE.

Pourquoi cela ?

CHATENAY.

C'est qu'à ne pas mentir,
Hier au bal, j'avais bien cru sentir
Votre cœur tout près de ma joue.

BERTHE.

Monsieur... (A part.) C'est qu'il est aimable ! très
aimable !

CHATENAY.

Il me reste une prière à vous adresser...

BERTHE.

Laquelle ?

CHATENAY.

Seriez-vous assez bonne... pour m'apprendre...

BERTHE.

Quoi ?

CHATENAY.

Le menuet ?

BERTHE, à part.

Par exemple ! (Haut.) Mais, monsieur...

CHATENAY.

C'est que... comme j'ai l'intention de vous
inviter souvent... je craindrais de vous fatiguer...
le bras !... Voyons, un menuet, je vous en prie !

BERTHE.

Mais, monsieur, on ne danse pas comme ça dans le jour.

CHATENAY, remontant.

Voulez-vous que je revienne ce soir ?

BERTHE, le suivant.

Mais non, monsieur.

CHATENAY.

Alors, un petit menuet.

BERTHE.

Oh ! que vous êtes tourmentant... Allons, puisque vous le voulez absolument. (Elle se pose.) D'abord, si vous me regardez comme ça... je n'oserai jamais...

CHATENAY.

D'un autre côté, si je ne vous regarde pas, j'apprendrai difficilement...

BERTHE.

On peut voir sans regarder.

CHATENAY.

Ah !

BERTHE.

Nous autres demoiselles, nous voyons très bien, très bien... et nous ne regardons jamais.

100 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

CHATENAY, à part

Petite tartufe !

BERTHE.

Je commence.

BERTHE, dansant.

AIR du menuet d'Exaudet.

Gravement,

Noblement

On s'avance :

On fait trois pas de côté,

Deux battus, un jeté,

Sans rompre la cadence.

CHATENAY.

Ah ! vraiment !

C'est charmant !

Je me lance ;

Par votre exemple, entraîné,

Oui, j'aime en forcené,

La danse.

BERTHE.

Mettez-y donc plus de grâce !

CHATENAY.

Faut-il reprendre ma place !

BERTHE.

Non, chassez,

Rechassez...

En mesure !...

Chatenay salué en tournant le dos.

Saluez... mais pas par là !
Vers moi tournez donc la
Figure !

CHATENAY.

M'y voici !
C'est ainsi,
Je suppose ;
Pardon si je suis distrait,
Mon professeur en est
La cause.



CHATENAY, vivement.

Mademoiselle, je n'y tiens plus ! je ne sais pas si
c'est le menuet ou l'amour, mais je vous aime, je
vous adore et je demande à vous épouser...

BERTHE.

Comment, monsieur ?

CHATENAY.

Si vous me refusez, je me jette par la fenêtre.

Il court vivement à la fenêtre de droite et l'ouvre.

BERTHE.

Ah !

CHATENAY.

Prenez garde, je suis très vif !

BERTHE, effrayée

Arrêtez, monsieur, arrêtez !

102 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

CHATENAY, tenant la fenêtre.

M'aimez-vous ?

BERTHE.

Mais... (Sur un mouvement de Chatenay.) Oui, monsieur !... oui, monsieur !

CHATENAY.

Ce n'est pas assez... M'adorez-vous ?

BERTHE.

Dame !... (Nouveau mouvement de Chatenay.) Oui, monsieur ! mais fermez la fenêtre !

CHATENAY.

Consentez-vous à m'épouser ?

BERTHE.

Avec plaisir ! mais fermez la fenêtre.

CHATENAY.

Ah ! mademoiselle, tant de bontés ! pour moi, que vous connaissez à peine...

BERTHE.

Il le faut bien ! vous avez une manière si pressante... Ah ! mon Dieu ! et Folleville !

CHATENAY.

Qu'est-ce que c'est que ça, Folleville ?

BERTHE.

Un prétendu qui doit m'épouser dans quelques jours.

CHATENAY.

Vous l'aimez ?

BERTHE.

Mais pas du tout !

CHATENAY.

Eh bien, alors... ?

BERTHE.

C'est qu'il m'a donné une bague, une très jolie bague.

CHATENAY.

Vous la lui rendrez.

BERTHE.

C'est juste !... j'en achèterai une autre quand je serai mariée.

CHATENAY.

Vous en aurez dix ! vous en aurez vingt ! vous en aurez cent !

BERTHE.

Ah ça ! et mon père ?

CHATENAY.

Qu'est-ce que ça lui fait, moi ou Folleville ?

BERTHE.

Au fait.

104 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

CHATENAY.

Je suis riche, je suis noble, je vous aime... Il ne peut rien répondre à cela.

BERTHE.

Certainement.

CHATENAY.

Où est-il ?

BERTHE.

Chez le notaire pour le contrat.

CHATENAY.

J'y cours, je lui fais ma demande et...

BERTHE.

Mais, monsieur...

CHATENAY.

Je vais rouvrir la fenêtre !

BERTHE, vivement.

Partez ! partez !...

ENSEMBLE.

CHATENAY.

AIR du quadrille de Bayard (Pantalon).

Oui, dès aujourd'hui, je veux votre main
Et ne prétends pas attendre à demain ;
Je suis, j'en suis sûr, l'époux qu'il vous faut,
Vous me reverrez bientôt.

BERTHE

Quoi ! déjà vraiment vous voulez ma main
Et sans vouloir même attendre à demain ?
Vous êtes, je crois, l'époux qu'il me faut,
Mais aujourd'hui, c'est bientôt.

SCÈNE VII

BERTHE, puis FOLLEVILLE.

BERTHE, seule.

Ah ! je suis encore tout étourdie !... Eh bien, donnez donc des soufflets aux messieurs !... Il est très bien, le vicomte... et puis il a une manière d'arranger les choses... il est évident que, si je ne l'épouse pas, je serai malheureuse... oh ! mais très malheureuse !... d'abord nous nous aimons... C'est drôle, comme ça vient vite !... ça dépend aussi des personnes... avec Folleville ça n'est pas venu du tout... je vais lui rendre sa parole, sa bague et le prier de me laisser tranquille... (Elle remonte.) Justement le voici.

FOLLEVILLE, sortant du cabinet de droite une lettre
à la main.

Allons, le sort en est jeté ! Pauvre Aloïse ! il est écrit que je ne t'épouserai pas.

BERTHE, à part.

Du courage ! (Haut.) Monsieur le chevalier...

106 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

FOLLEVILLE.

Mademoiselle ?

BERTHE.

Vous m'aimez, je le sais, et je ne vous en veux pas pour ça... de mon côté, j'ai fait ce que j'ai pu... et certainement ce n'est pas ma faute si... mais enfin... que voulez-vous!... (A part.) C'est très difficile à dire ces choses-là.

FOLLEVILLE.

Expliquez-vous... je ne comprends pas...

BERTHE.

Enfin, monsieur, (Résolument.) j'en aime un autre...

FOLLEVILLE, avec joie.

Comment !

BERTHE, vivement.

Un jeune homme très bien, qui danse très mal et à qui j'ai donné des gages...

FOLLEVILLE.

Est-il possible ? ah ! mademoiselle !

BERTHE, de même.

Ainsi, reprenez votre parole, voici votre bague, je n'ai plus rien à vous, nous sommes quittes... (Avec impatience.) Mais reprenez donc votre bague !

FOLLEVILLE, à part.

Elle n'est pas à moi... (Haut.) En conscience je ne le puis.

BERTHE, se montant.

Comment, monsieur, vous persistez à m'épouser...
ah ! c'est trop fort !

FOLLEVILLE.

Permettez...

BERTHE, s'animant.

Après ce que je vous ai dit ? vous voulez faire
violence à mon cœur, à mes sentiments ?

FOLLEVILLE.

Mais non...

BERTHE.

AIR : *Tourmentez-vous bien* (PAUL HENRION).

Prenez garde à vous !
Je serai méchante !
En vain, mon époux
Patient et doux,
Chaque jour sera
Et se montrera
D'humeur indulgente,
Trahissant ses vœux,
Je prétends, je veux
Qu'il soit malheureux !

J'entends aussi, pour allumer sa rage,
Prendre à son nez et choisir sous ses yeux
Des amoureux !... oui, beaucoup d'amoureux !
Je ne sais pas ce que c'est, mais je gage
Qu'en m'informant auprès du voisinage
On me le dit, vraiment, à qui mieux mieux !

FOLLEVILLE, parlé.

Mais enfin, mademoiselle...

108 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

BERTHE, reprenant l'air.

Prenez garde à vous,
Etc.

FOLLEVILLE.

Mais je ne vous aime pas ! je ne vous aime pas !

BERTHE.

Comment ?... alors, reprenez donc votre bague !

FOLLEVILLE, la prenant, à part.

Au fait, je la rendrai à Manicamp. (A Berthe.) Ah ! mademoiselle ! vous me comblez de joie... car, moi aussi, j'en aime une autre...

BERTHE.

Ah bah !

FOLLEVILLE.

Et cette lettre, c'était pour rompre. (Il la déchire.)
Pauvre Aloïse !

BERTHE.

Ainsi vous ne m'en voulez pas ?...

FOLLEVILLE.

Au contraire... puisque je ne vous ai jamais aimée... je vous trouve trop petite.

BERTHE.

Par exemple !

FOLLEVILLE.

C'est votre père, c'est Manicamp... qui, à la chasse aux canards... mais, du moment que je ne

vous épouse plus... vous êtes la plus adorable des femmes ! (Il lui embrasse la main.) Tenez ! tenez ! tenez !

SCÈNE VIII

FOLLEVILLE, MANICAMP.

MANICAMP, paraissant au fond, à droite.

Bravo, mon gendre ! bravo !

BERTHE.

Oh !

Elle se sauve par la gauche.

MANICAMP.

Ah ! mon compliment, Folleville !... Je me disais toujours : « Quand il sera échauffé, il ira très bien... il s'agit de l'échauffer. »

FOLLEVILLE.

N'allez pas croire au moins...

MANICAMP.

Que vous embrassiez ma fille ?

FOLLEVILLE.

Si... mais qu'est-ce que ça prouve?... (A part.) Allons, il le faut. (Haut.) Marquis, j'ai à vous parler sérieusement.

110 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

MANICAMP.

A moi ? je vous écoute.

FOLLEVILLE.

Croyez que c'est après avoir mûrement réfléchi...

MANICAMP.

A quoi ?

FOLLEVILLE.

C'est bien malgré moi... mais... enfin je ne pourrai jamais épouser votre fille.

MANICAMP.

Comment ? ah ! voilà du nouveau ! et pourquoi, monsieur, pourquoi ?

FOLLEVILLE.

D'abord mademoiselle Berthe aime quelqu'un.

MANICAMP.

Ce n'est pas vrai.

FOLLEVILLE.

Et moi-même, de mon côté...

MANICAMP.

Ce n'est pas possible... vous aimez Berthe !

FOLLEVILLE, résolument.

Eh bien, non, là !

MANICAMP.

On ne peut pas ne pas aimer Berthe.

FOLLEVILLE.

Cependant...

MANICAMP.

Et, puisque vous aimez Berthe, vous épouserez Berthe !

FOLLEVILLE.

Voyons... écoutez-moi, marquis...

MANICAMP.

Je n'écoute rien ! Ne pas épouser ma fille, vous, mon meilleur ami ? je vous égorgerais plutôt !

FOLLEVILLE, à part.

Diable d'homme !

MANICAMP.

Je n'ai qu'une parole, moi, monsieur ! et c'est quand le mariage est prêt, quand le notaire va venir, quand le prince de Conti est prévenu...

FOLLEVILLE.

Le prince ! je n'y pensais plus.

MANICAMP.

Quand la chose a pris un caractère public, officiel...

FOLLEVILLE, à part.

Le fait est qu'il est un peu tard...

112 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

MANICAMP.

Enfin, c'est au moment où je vous trouve seul avec ma fille... l'embrassant !... que vous venez me dire...

AIR :

Voyons, monsieur, parlons raison,
Oubliez-vous que je suis père ?
Des filles de notre maison,
Quel usage entendez-vous faire ?
Sur leur front un baiser secret
Vaut d'un contrat les signatures
Et c'est un acte qui n'admet
Ni les renvois ni les ratures !

FOLLEVILLE, à lui-même.

Allons, puisqu'il le faut... il n'y a qu'une lettre à récrire... (A Manicamp.) et je vais de ce pas...

MANICAMP, le poursuivant les bras ouverts.

Ah ! Folleville ! mon cher Folleville !

FOLLEVILLE, reculant.

Adieu, adieu, Manicamp.

Il entre dans le cabinet à droite.

SCÈNE IX

MANICAMP, puis CHATENAY.

MANICAMP.

Ce bon Folleville !... je sens une larme perler sous mes longs cils bruns.

CHATENAY, entrant très vivement par le fond, à droite.
Il est essoufflé.

Enfin ! je vous trouve !

MANICAMP.

Le vicomte de Chatenay !... j'ai eu l'honneur de
me présenter chez vous.

CHATENAY.

Moi aussi... je suis venu ce matin.

MANICAMP.

Ah ! je suis désolé.

CHATENAY.

On m'a dit que vous étiez chez votre notaire, je
suis allé chez votre notaire... vous veniez de repartir,
je suis reparti, j'ai pensé que je vous trouverais ici,
je vous y trouve, tout est pour le mieux.

MANICAMP.

Asseyez-vous donc, je vous en prie ! que de peine
vous prenez... (Ils s'asseyent.) croyez que je regrette
sincèrement l'injure...

CHATENAY.

Quelle injure ?

MANICAMP.

Hier, au bal...

CHATENAY.

Ce n'est pas une injure... c'est une faveur !

MANICAMP.

Oh ! c'est trop de bonté... mais je l'ai arrangée de la belle façon, allez... je l'ai traitée de sottise...

CHATENAY.

Qui ça ?

MANICAMP.

Ma fille.

CHATENAY.

Elle ! oh ! mais un instant ! je ne souffrirai pas...

MANICAMP.

Comment ?

CHATENAY.

Votre fille est un ange, monsieur !

MANICAMP.

Je le sais bien... mais elle est trop vive, c'est un défaut.

CHATENAY.

Ce n'est pas un défaut... c'est une qualité !

MANICAMP.

Cependant...

CHATENAY.

J'ai reçu un soufflet ! après ?... si je les aime, si je ne m'en plains pas, ça ne regarde personne.

MANICAMP.

Convenez pourtant qu'elle a eu tort...

CHATENAY.

Je n'en conviens pas... quand on promet un menuet on ne livre pas une fricassée ! et j'ai livré une fricassée !

MANICAMP, à part.

Il a livré une fricassée !... (Haut.) Enfin, monsieur, que voulez-vous ?

CHATENAY.

Monsieur, j'aime votre fille !

MANICAMP.

Ça ne m'étonne pas. On ne peut pas ne pas aimer Berthe. Après ?

CHATENAY.

J'ai cinquante mille écus de rente, je suis vicomte. (Se levant.) et j'ai l'honneur de vous demander sa main !

MANICAMP, se levant aussi.

Monsieur... j'ai cinquante mille écus de rente, je suis marquis, je suis son père, et j'ai le regret de vous dire que c'est impossible.

CHATENAY.

Pourquoi ?

MANICAMP.

Je suis engagé avec Folleville.

CHATENAY.

Vous vous dégagerez.

MANICAMP.

N'y comptez pas.

CHATENAY, se contenant.

Marquis, je vous prie de remarquer que j'y mets des formes... j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

MANICAMP.

Et moi, j'ai l'honneur de vous la refuser.

CHATENAY, se montant peu à peu.

Ne me poussez pas à bout, je vous préviens que je suis très vif.

Il repousse son fauteuil.

MANICAMP.

Qu'est-ce que ça me fait ?... moi aussi, je suis vif.

Il repousse son fauteuil.

CHATENAY.

Voyons, ne nous emportons pas. Pourquoi ne voulez-vous pas être mon beau-père ?

MANICAMP.

Parce que... parce que vous ne me plaisez pas.

CHATENAY.

Mais si je plais à votre fille ?

MANICAMP.

Vous ? c'est faux.

CHATENAY.

Marquis, je vous prie de remarquer que vous êtes malhonnête.

MANICAMP.

Je suis comme je suis !

CHATENAY.

Ah !... Eh bien, alors, je l'épouserai malgré vous.

MANICAMP.

Vous ne l'épouserez pas.

CHATENAY.

Je l'épouserai !

MANICAMP.

Ah ça ! suis-je son père, oui, ou non ?

CHATENAY.

Parbleu ! pour la peine que ça vous a donné !

MANICAMP.

Vous êtes un faquin !

CHATENAY.

Et vous un Cassandre !

118 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

MANICAMP.

Un Cassandre ?... oh ! c'est trop fort ! m'insulter chez moi... Monsieur ! vous m'en rendrez raison.

CHATENAY.

Quand vous voudrez !

MANICAMP.

Tout de suite !

CHATENAY.

Me refuser sa fille ! (Dégainant.) En garde !

MANICAMP, dégainant aussi.

Un Cassandre ! en garde !

Ils croisent le fer.

CHATENAY, abaissant son épée.

Marquis, pour la dernière fois, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille.

MANICAMP.

Vicomte ! pour la dernière fois, allez vous coucher !

CHATENAY

AIR des quadrilles du *Cadeau du Diable* (pastourelle).

En garde... défendez-vous.

MANICAMP.

Redoutez tout mon courroux.

SCÈNE DIXIÈME

119

CHATENAY.

Et je serai son époux.

MANICAMP.

Oui, si je meurs sous tes coups.

SCÈNE X

LES MÊMES, BERTHE.

BERTHE.

Qu'y a-t-il donc ?... ce bruit !

MANICAMP.

Ma fille !... laissez-nous.

BERTHE.

Des épées ! (A Chatenay.) Que faites-vous ?

CHATENAY.

Vous le voyez... je fais ma demande.

Il remet son épée.

BERTHE, à Manicamp.

Et vous ?

MANICAMP.

Moi, je suis en train de le remercier.

Il remet son épée.

CHATENAY.

Oui, monsieur votre père me refuse.

120 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

Pourquoi ?
BERTHE, à son père.

Pourquoi ?
CHATENAY.

Puisque nous nous aimons !
BERTHE.

Puisque nous nous adorons !
CHATENAY.

Mais...
MANICAMP.

C'est de la tyrannie !...
BERTHE.

C'est de la barbarie !
CHATENAY.

MANICAMP, éclatant.
Voulez-vous me laisser tranquille ?

CHATENAY.
Vous n'avez pas le droit de faire notre malheur.

MANICAMP.
Monsieur !

BERTHE.
Et si nous voulons nous marier...

MANICAMP.
Ma fille !

SCÈNE DIXIÈME

121

CHATENAY.

Nous nous marierons !

MANICAMP.

Monsieur !

BERTHE.

Et tout de suite !

MANICAMP.

Ma fille !

CHATENAY.

A l'instant !

MANICAMP.

Monsieur ! ah ça ! vous tairez-vous ?

CHATENAY et BERTHE.

Non ! non ! non !

MANICAMP.

Me braver !... me menacer !... oh ! si je ne me retenais. (Il prend le vase de fleurs sur la console à droite et le jette à terre.) Tiens !...

CHATENAY.

Ah ! c'est comme ça !... Vous croyez nous faire peur ! (Il prend un vase sur la cheminée au fond et le brise.) Tiens !

BERTHE, courant prendre le second vase sur la cheminée.

Vous croyez nous faire la loi. (Elle le jette par terre en piétinant avec rage.) Tiens ! tiens !

TOUS.

Ah !

122 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

CHŒUR.

AIR de *Blaise et Babet*.

Ah ! c'est affreux, ah ! quel outrage !
Mon cœur bondit de colère et de rage !
Quel outrage ! (*bis*)
Je n'en puis subir (*bis*) davantage.

Pendant le chœur, Manicamp pousse dans un cabinet sa fille, qui résiste, et il l'enferme à double tour. Chatenay sort par le fond, à droite.

SCÈNE XI

MANICAMP, seul.

Ah ! j'étouffe... je suffoque... (A la porte du fond.) Insolent !... (A la porte du cabinet.) Petite pécore !... Et mes porcelaines ?... du vieux sèvres !... Oh ! oh ! s'il est possible... (Appelant.) Dominique !... après ça, c'est moi qui ai donné l'exemple... (Appelant.) Dominique !... (Ramassant un des débris.) C'est étonnant comme la porcelaine dure peu dans cette maison... On devrait la couler en bronze... comme les canons... (Appelant.) Dominique !...

Il sort par le fond, à gauche.

SCÈNE XII

CHATENAY, puis BERTHE, puis FOLLEVILLE.

CHATENAY, entrant vivement par le fond, à droite.

Eh bien, non... je ne m'en irai pas !... Tes laquais,

je les rosserai... et ta fille... je l'épouserai, ta fille !
à ton nez, à ta barbe. (Bruit de vaisselle cassée dans le
cabinet à gauche.) Hein!... c'est elle... je la reconnais!...

BERTHE, trépignant dans le cabinet.

Non ! non ! non ! je n'aurai pas d'autre mari !...
je le dirai, je le crierai... et je l'aurai !...

CHATENAY.

Pauvre petite ! (Lui ouvrant.) Venez, mademoiselle,
venez...

BERTHE, entrant vivement.

Ah ! je suis d'une colère !... M'enfermer ! me
mettre en cage !... comme une pensionnaire ! (Tout
à coup à Chatenay.) Ça ne vous fait donc rien, ça,
monsieur ?...

CHATENAY.

Moi ?...

BERTHE.

Dame !... vous êtes là... tranquille...

CHATENAY, se montant.

C'est vrai... je suis là tranquille... je ne dois pas
être tranquille... je dois être furieux !... Ah ! nous
allons voir !

BERTHE.

A la bonne heure !...

CHATENAY.

Mademoiselle, je suis furieux... et, si je ne me

124 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

retenais, je... je... (Cherchant une porcelaine pour la briser.)
Tiens... il n'y en a plus !...

BERTHE, indiquant le cabinet.

Par là, c'est la même chose...

CHATENAY.

Oui, j'ai entendu les éclats... de votre douleur.

BERTHE.

Oh ! d'abord... plutôt que d'épouser Folleville,
j'entrerais dans un couvent...

CHATENAY.

Moi aussi...

BERTHE.

Dans un couvent d'Ursulines !...

CHATENAY.

Moi aussi !... c'est-à-dire...

BERTHE.

Et s'il faut résister...

CHATENAY.

Nous résisterons...

BERTHE.

Jusqu'à la mort !...

CHATENAY.

Ce n'est pas assez...

BERTHE, changeant de ton.

Ah ! mon Dieu ! et si papa m'enferme encore !...

CHATENAY.

Ah ! diable !

MANICAMP, dans la coulisse.

Dominique ! Dominique !

BERTHE.

Ciel ! le voici... Que faire ?... d'abord je ne veux plus rentrer dans ma prison !... (Tout à coup.) Ah !

CHATENAY.

Quoi ?

BERTHE, prenant sous son bras la queue de sa robe.

Monsieur... enlevez-moi !...

CHATENAY.

Hein ?...

BERTHE.

Je vous en supplie... enlevez-moi !...

CHATENAY.

Au fait !... c'est un moyen... votre père sera bien forcé, après... (Remontant la scène.) Je reviens...

BERTHE.

Eh bien !... où allez-vous donc ?...

CHATENAY.

Tout préparer... L'escorte, le carrosse...

BERTHE.

Un carrosse... c'est trop long... Enlevez-moi à pied !

FOLLEVILLE, paraissant à la porte de droite, et à part.

Qu'entends-je ?... Un enlèvement !...

Il disparaît.

BERTHE.

Ah ça ! où irons-nous ?

CHATENAY.

Ah ! oui !... où irons-nous ?...

BERTHE, frappée d'une idée.

Ah !... chez ma marraine, la princesse de Conti... à deux pas d'ici... nous lui conterons nos peines... nous l'attendrirons, et, dans huit jours, nous serons mariés... (Avec impatience.) Mais enlevez-moi donc, monsieur !

CHATENAY.

Voilà ! (Avec la plus grande politesse.) Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur d'accepter mon bras ?

SCÈNE TREIZIÈME

127

BERTHE, faisant une révérence.

Avec plaisir, monsieur.

AIR du quadrille de *Jeanne d'Arc* (pastourelle).

ENSEMBLE.

CHATENAY et BERTHE.

Prudemment,
Doucement
Et bien vite
Que la fuite
A nos cœurs
Pleins d'ardeurs
Donne tous les bonheurs.

FOLLEVILLE, reparaisant sur la reprise, et à part.

Ah ! vraiment,
C'est charmant,
Voir sa belle
Infidèle
Galamment
S'échappant
Avec un amant.

Chatenay et Berthe sortent bras dessus bras dessous par le fond, à droite.

SCÈNE XIII

FOLLEVILLE, puis MANICAMP, puis
UN DOMESTIQUE.

FOLLEVILLE.

Eh bien ! ne vous gênez pas ! (Imitant Chatenay.)
Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur

128 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

d'accepter mon bras ? » (Faisant une révérence comme Berthe.) — « Avec plaisir, monsieur ! » Ils ont l'air d'aller danser un menuet... Eh bien, ça m'arrange, moi qui allais rompre avec ma cousine Aloïse... voici la lettre... et pour qui?... pour une prétendue de trois pieds neuf pouces qui court les champs ! Ah ! mais minute ! je ne romps plus... (Déchirant sa lettre.) Je déchire...

MANICAMP, entrant par le fond, à gauche.

Dominique !... (Apercevant Folleville.) Comment, Folleville, vous êtes encore là ?...

FOLLEVILLE, gaiement.

Mais oui !...

MANICAMP.

Quand je vous ai prié de courir chez le notaire, et de le ramener incontinent !...

FOLLEVILLE, de même.

Pourquoi faire ?

MANICAMP.

Pourquoi faire ?... pour le contrat... (A part.) Dieu ! que j'aurai un gendre stupide !

FOLLEVILLE, de même.

C'est inutile... le contrat ne se signera pas...

MANICAMP.

Comment ?...

FOLLEVILLE, riant.

Il y a un obstacle... Devinez...

MANICAMP.

Ah ! mon Dieu... le notaire est mort ?...

FOLLEVILLE, riant de plus en plus.

Non... pas ça... c'est encore plus drôle... Votre fille...

MANICAMP.

Eh bien ?

FOLLEVILLE, éclatant.

Elle est enlevée !

MANICAMP.

Hein ?

Il court à la porte du cabinet dans lequel il a enfermé sa fille.

FOLLEVILLE, sur le devant.

C'est à crever de rire.

MANICAMP.

Partie !... avec Chatenay sans doute... Vite... il faut courir...

Il remonte à la porte du fond à droite et se trouve arrêté par un domestique qui lui remet une lettre.

LE DOMESTIQUE.

De la part de monseigneur le prince de Conti.

MANICAMP.

Mon illustre protecteur !

130 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

LE DOMESTIQUE.

Monseigneur me charge de rassurer monsieur le marquis... Par son ordre, mademoiselle Berthe vient d'être ramenée à l'hôtel.

MANICAMP.

Ah !

FOLLEVILLE, au domestique qui le salue.

Que le diable t'emporte !...

Le domestique se retire.

MANICAMP.

Pauvre enfant... elle est revenue !...

FOLLEVILLE.

Oui, mais elle n'en a pas moins été enlevée.

MANICAMP.

Oh ! si peu.. cinq minutes...

FOLLEVILLE.

Ça suffit...

MANICAMP.

Voyons... il n'y a pas un moment à perdre... courez chez le notaire.

FOLLEVILLE.

Permettez... après ce qui vient de se passer...

SCÈNE QUATORZIÈME

131

MANICAMP, le poussant vers la porte.

Oh ! Folleville ! mon bon Folleville !

FOLLEVILLE, résistant.

Je ne sais pas si je dois...

MANICAMP, même jetu.

Mon carrosse est attelé... et puis, vous comprenez... le prince de Conti, la corbeille, la chasse aux canards...

FOLLEVILLE, presque à la porte et résistant.

Oui... mais un enlèvement !...

MANICAMP, perdant patience.

Mais allez donc, sacrebleu !

Il le pousse dehors, Folleville disparaît.

SCÈNE XIV

MANICAMP, puis UN DOMESTIQUE.

MANICAMP.

Voyons... lisons vite la lettre du prince de Conti... (Lisant.) « Mon cher Manicamp... » (Parlé.) Son cher Manicamp !... il a daigné écrire ça lui-même... de sa propre main !... quel prince !... (Lisant.) « Vous êtes un ours... un sauvage... un Turc à Maure... » (Parlé.) Il est gai, ce prince... (Lisant.) « J'ai entrepris de vous réconcilier avec cette mauvaise tête de Chatenay... » (Parlé.) Avec lui ?... jamais ! (Lisant.)

132 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

« Et j'exige que vous l'invitiez à dîner aujourd'hui même. » (Parlé.) Comment recevoir à ma table un homme qui m'appelle Cassandre... et qui m'enlève ma fille?... oh ! que nenni !... (Lisant.) *Post-scriptum.* — « Dans une heure, j'enverrai mon chambellan... » (Parlé.) Son chambellan ! (Lisant.) « Pour s'assurer qu'on a fait droit à mes prières. » (Parlé.) A ses prières !... à ses ordres !... car c'est un ordre... et pas moyen de refuser... un prince du sang !... (Appelant.) Dominique !... (Parlé.) Mais qu'est-ce que je vais lui faire manger, à cet animal-là ? (Appelant.) Dominique !... (Parlé.) Il me vient une idée. (Appelant.) Dominique !... Dominique !... non... Joseph !

UN DOMESTIQUE, entrant par le fond, à gauche.

Monsieur le marquis ?...

MANICAMP.

Mais que fait donc Dominique ?

LE DOMESTIQUE.

Il ne fait rien, monsieur.

MANICAMP.

Très bien... ne le dérange pas. Il me faut un dîner de deux couverts... tu diras au chef...

Il lui parle à l'oreille.

LE DOMESTIQUE, étonné.

Comment ?...

MANICAMP.

Je le veux... tu nous serviras ici... va. (Le domestique sort.) Où aïler pêcher ce Chatenay maintenant... et comment le décider... il va croire que je lui fais des avances... Justement, le voici...

SCÈNE XV

MANICAMP, CHATENAY.

CHATENAY, à part, sans voir Manicamp.

Comprend-on le prince de Conti !... exiger que je me fasse inviter à dîner par Manicamp !... quand, il y a un quart d'heure à peine, nous voulions nous couper la gorge... (Apercevant Manicamp.) Ah ! c'est lui !... (Saluant.) Marquis...

MANICAMP, lui rendant son salut.

Vicomte !... (A part.) Comment entamer la chose ?

CHATENAY, à part.

Je ne peux pas lui taper sur le ventre, et lui dire : « Allons nous mettre à table... » (Saluant Manicamp.) Marquis !...

MANICAMP, lui rendant son salut.

Vicomte !... (A part.) Voyons... il faut se décider... (Haut.) Monsieur, je n'ai aucun plaisir à vous voir...

134 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

CHATENAY.

Ni moi... (A part.) Ça commence bien.

MANICAMP.

Néanmoins, si vous voulez me faire... l'amitié de dîner avec moi...

CHATENAY.

Hein ?...

MANICAMP,

Rien ne me sera plus... désagréable...

CHATENAY, à part.

Je comprends... il m'invite... par ordre... (Haut.)
Mais comment donc, marquis... je ne tiens pas du tout à vous être agréable...

MANICAMP.

Ainsi vous acceptez ?

CHATENAY.

Avec répugnance...

MANICAMP.

C'est bien comme cela que je vous invite.

CHATENAY, s'inclinant.

Trop bon...

Deux domestiques apportent par le fond, à gauche, une table richement servie, les plats sont couverts.

SCÈNE QUINZIÈME

135

CHATENAY et MANICAMP.

ENSEMBLE.

AIR d'*Haydée*.

La table s'avance,
Ah ! quel doux moment !
Nous ferons, je pense,
Un dîner charmant.

MANICAMP.

Prenons place...

Il s'assied vivement le premier.

CHATENAY, souriant.

Prenons place...

MANICAMP.

Monsieur... mon projet n'est pas de vous donner
des ortolans...

CHATENAY.

Tant mieux... je ne les aime pas...

MANICAMP.

Ah ! si je l'avais su !... (Découvrant successivement les
plats.) Bœuf aux lentilles... mouton aux lentilles...
veau aux lentilles.

CHATENAY.

J'adore les lentilles !

MANICAMP, vivement.

Je vous préviens que, cette année, elles sont
d'une très mauvaise qualité.

136 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

CHATENAY.

Vous êtes trop aimable...

MANICAMP.

Mon projet n'est pas d'être aimable...

CHATENAY.

Vous n'aimez pas à changer vos habitudes...

MANICAMP, lui offrant avec une grande politesse une assiette garnie.

Vous êtes un impertinent...

CHATENAY, lui passant son assiette vide, avec la même politesse.

Et vous un butor...

MANICAMP, doucement.

Croquant !...

CHATENAY, de même.

Ganache !...

MANICAMP, piqué.

Vicomte !

CHATENAY, de même.

Marquis !...

MANICAMP, prenant une bouteille et avec douceur.
Aimez-vous le jurançon ?

CHATENAY.

Beaucoup.

MANICAMP.

En voici d'excellent... (Mettant la bouteille de côté.)
mais il n'est pas collé... (Prenant une autre bouteille.)
Ceci est du Nanterre, près Paris... je le donne à
mes cochers...

CHATENAY.

Servez-vous donc...

MANICAMP, se versant de l'eau.

Non, je ne bois de vin que lorsque je suis de
bonne humeur...

CHATENAY.

Diable !... une bouteille doit vous durer long-
temps...

MANICAMP, à part, avec colère.

Oh ! il me prend des envies de lui jeter la table
à la figure.

CHATENAY, regarde Manicamp et se met à rire.

Ha ha ha !

MANICAMP.

Est-ce de moi que vous riez, monsieur ?...

CHATENAY.

C'est une idée qui me passe en regardant votre
air refrogné... je pense à votre fille...

MANICAMP.

Je vous le défends...

138 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

CHATENAY.

Elle est si jolie !... si gracieuse... et vous si... Ha ha ha ! Voyez-vous, Manicamp... il est impossible que vous soyez le père de cette enfant-là...

MANICAMP.

Monsieur, vous êtes un paltoquet !...

CHATENAY.

C'est égal... ça ne change pas mon opinion.

MANICAMP, se levant furieux.

Apprenez que la marquise de Manicamp était une femme de goût !

CHATENAY.

Raison de plus...

MANICAMP, hors de lui.

Taisez-vous !... taisez-vous !

Il donne un coup de poing sur la table.

CHATENAY, se renversant sur sa chaise en riant.

Ha ha ha ! si vous pouviez vous voir !...

MANICAMP, se levant.

Monsieur !...

CHATENAY.

Vous êtes affreusement laid !...

MANICAMP, exaspéré.

Ah !... je n'y résiste plus !... tiens !

Il veut lui jeter son verre d'eau à la figure, et le chambellan du prince de Conti, qui est entré, reçoit tout en plein visage.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LE CHAMBELLAN DU PRINCE DE CONTI.

LE CHAMBELLAN, recevant le verre d'eau.

Ah ! sacrebleu !...

MANICAMP, à part.

Le chambellan du prince !... je suis déshonoré...

LE CHAMBELLAN, à Manicamp.

Ah ! marquis... une pareille injure envers un gentilhomme qui porte une épée !...

MANICAMP.

Mais ce n'était pas pour vous... c'était pour monsieur...

LE CHAMBELLAN.

Qu'importe ?

CHATENAY, à part.

Pauvre Manicamp !... (Haut, avec enjouement.) Quoi donc ?... qu'y a-t-il ? je ne comprends pas !...

LE CHAMBELLAN.

Ce verre d'eau...

140 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

CHATENAY, l'aidant à s'essuyer.

Un service d'ami... je m'en allais... je m'évanouis-
sais... et le marquis a eu la bonté... Merci, Mani-
camp.

MANICAMP, à part.

Que dit-il ?

LE CHAMBELLAN.

Cependant... permettez...

CHATENAY, sévèrement.

Ah ! monsieur le chambellan... celui qui doute-
rait de mes paroles me ferait une offense person-
nelle...

LE CHAMBELLAN.

C'est différent, monsieur le vicomte... je me suis
trompé... Je vais dire à monseigneur que ses in-
tentions ont été remplies.

Il sort par le fon droite ; Chatenay l'accompagne jusqu'à
la porte.

SCÈNE XVII

MANICAMP, CHATENAY.

MANICAMP, à part, avec émotion.

Tant de générosité... de noblesse !... au moment
où j'ai failli le... maculer... (S'attendrissant.) Ah ! je
sens une larme perler sous mes longs cils bruns !

CHATENAY, revenant.

Maintenant, à nous deux, marquis !...

MANICAMP.

Mon ami !...

CHATENAY.

Devant le chambellan, c'était bon... mais vous comprenez que l'affaire ne peut en rester là.

MANICAMP.

Comment ! un duel... avec vous... avec toi... quand c'est moi qui ai tous les torts?... Ah ! Chatenay, mon bon Chatenay !... Embrassons-nous, Chatenay !

CHATENAY, sans se prêter.

Pardon... mais...

MANICAMP.

Tu dînes avec moi... et pour de bon... nous boirons du jurançon... qui est collé depuis fort longtemps !... tu verras comme je suis gai... ah ! Chatenay ! mon bon Chatenay !... Embrassons-nous, Chatenay !

CHATENAY, se laissant faire.

C'est une patène que ce marquis-là !

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, BERTHE.

Elle porte un petit carton et une cage.

BERTHE, pleurant.

Ah ah ah ! adieu, papa !...

142 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

MANICAMP.

Ma fille... où vas-tu ?...

BERTHE, pleurant.

Au couvent.

MANICAMP.

Par exemple ! mais tu ne sais pas...

BERTHE, pleurant.

Je veux aller au couvent...

MANICAMP.

Mais écoute-moi donc...

BERTHE, pleurant plus fort et avec colère.

Non... je veux aller au couvent... ah ! ah !

MANICAMP.

Eh bien, oui, là... tu iras au couvent... quand tu auras épousé Chatenay...

BERTHE, joyeuse.

Comment ?... ah ! quel bonheur ! (Apercevant Chatenay.) Oh !

Elle lui fait une longue révérence cérémonieuse. — Chatenay la lui rend.

MANICAMP, les regardant.

Petite sournoise... embrassez-vous donc !...

SCÈNE DIX-NEUVIÈME

143

CHATENAY, embrassant Berthe.

Avec plaisir, Manicamp...

SCÈNE XIX

LES MÊMES, FOLLEVILLE.

FOLLEVILLE, entrant vivement.

Voici le notaire.

MANICAMP, à part.

Folleville !... sapristi... je l'avais oublié... (Haut, à Folleville.) Mon ami, j'ai une petite communication à vous faire...

FOLLEVILLE.

Une communication ?... qu'est-ce que c'est ?

MANICAMP.

Voilà... vous saurez que... Non... (A sa fille.) Berthe, donne le bras à ton futur...

Folleville se présente pour offrir son bras.

CHATENAY, qui l'a devancé.

Pardon !...

FOLLEVILLE, à Manicamp.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

144 EMBRASSONS-NOUS, FOLLEVILLE !

MANICAMP, passant à droite.

Vous savez si je vous aime, Folleville !... mon bon Folleville !... Parce que la chasse aux canards, voyez-vous... c'est magnifique ! mais d'un autre côté ce verre d'eau qui... enfin c'est magnifique aussi... alors, vous comprenez... les événements... les circonstances... produisent un amalgame... dont la contexture... forme un tissu... et plus tard... Eh ! mon Dieu ! la vie n'est pas autre chose !... On se lève le matin, en se disant : « Très bien ! c'est convenu ! » et le soir, prout !... (Avec émotion.) Ah ! Folleville ! mon bon Folleville !... Embrassons-nous, Folleville !... (Aux autres.) C'est arrangé... c'est parfaitement arrangé !

CHŒUR.

AIR de la *Treille de Sincérité*.

Qu'on enterre
Toute colère ;
Plus de débats, plus de courroux,
Embrassons-nous ! (*bis*)

MANICAMP, au public.

Suite de l'air

Messieurs, quand je vois l'indulgence
Se peindre ici sur vos profils,
Ah ! je sens une larme immense
Qui vient perler sous mes longs cils,
Elle perle sous mes longs cils.
Prêtez-vous, je vous en supplie,
A mes tendres épanchements ;
Quand la pièce sera finie,
Au contrôle je vous attends ;

Là, sans faute,
Au cou je vous saute,
Et je dis à chacun de vous :
Embrassons-nous ! (*bis*)

CHŒUR.

Qu'on enterre
Toute colère,
Etc.

Le rideau tombe.

FIN

Handwritten text, possibly a list or notes, located in the upper central portion of the page. The text is extremely faint and illegible.

A small handwritten mark or character, possibly a number or symbol, located in the lower left quadrant.

A small handwritten mark or character, possibly a number or symbol, located in the lower center of the page.

MON ISMÉNIE !

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du PALAIS-ROYAL,
le 17 décembre 1852.

COLLABORATEUR : MARC-MICHEL

PERSONNAGES

DE VANCOUVER.

DARDENBŒUF, prétendu d'Isménie.

GALATHÉE, sœur de Vancouver.

ISMÉNIE, fille de Vancouver (24 ans).

CHIQUETTE, bonne.

La scène est à Châteauroux, chez Vancouver.

MON ISMÉNIE !

Un salon. — Porte principale au fond. — Portes latérales. — Dans les deux pans coupés, deux autres portes, vitrées et garnies de rideaux blancs : celle de gauche conduit à la salle à manger, celle de droite sur une terrasse. — Chaises. — Fauteuils. — Une petite table à chaque premier plan contre la cloison. — Sur celle de gauche, un vase sans fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE

CHIQUETTE, puis VANCOUVER.

*CHIQUETTE, seule, brossant un habit.

On peut dire que voilà un drap moelleux... on voit bien que c'est un habit de prétendu... ah ! c'est que je m'y connais !... depuis quelque temps, le prétendu se brosse beaucoup dans cette maison !... Ces pauvres jeunes gens... ils arrivent tout pimpants, ils se croient sûrs de leur affaire... et au bout de quelques jours... vlan ! M. de Vancouver les fiche à la porte comme si c'étaient des orgues de Barbarie !... et mademoiselle Isménie reste fille ! (Posant l'habit sur une chaise, près de la porte à droite.) Voilà toujours l'habit du jeune homme... Il dort encore... c'est pas étonnant, il est arrivé hier soir de Paris...

Aujourd'hui, monsieur lui fera voir la cathédrale...
demain, l'embarcadère du chemin de fer... et après-
demain, bon voyage, M. Dumollet !

VANCOUVER, ouvrant mystérieusement la porte vitrée
de gauche.

Chiquette ! Chiquette !

CHIQUETTE.

Tiens ! monsieur qui est déjà levé !

VANCOUVER.

Oui, je ne tiens pas en place. — Est-il réveillé ?

CHIQUETTE.

Qui ça ?

VANCOUVER.

M. Dardenbœuf.

CHIQUETTE.

Le Parisien ? pas encore.

VANCOUVER.

Tu es entrée dans sa chambre ?

CHIQUETTE.

Oui, monsieur, pour prendre ses habits.

VANCOUVER.

Eh bien... comment le trouves-tu?... affreux,
n'est-ce pas ?

CHIQUETTE.

J'ai pas regardé... il était dans son lit.

VANCOUVER.

Bécasse ! on regarde toujours.

CHIQUETTE.

Impossible, monsieur, je m'ai mis sur les rangs pour être rosière.

VANCOUVER.

Ronfle-t-il ?... Horriblement ! tant mieux.

CHIQUETTE.

Je ne sais pas.

VANCOUVER.

Porte-t-il un bonnet de coton ?... Jusqu'au menton... tant mieux !

CHIQUETTE.

Mais je ne le sais pas.

VANCOUVER.

Ah ! quelle brute !... elle ne sait jamais rien !

CHIQUETTE.

Puisque je m'ai mis sur les rangs...

VANCOUVER.

Va-t'en !... tu m'inspires de l'aversion !

Elle sort à gauche.

SCÈNE II

VANCOUVER, seul.

Il pousse un soupir.

Heu !... je suis triste !... c'est au point que je ne connais pas dans les murs de Châteauroux un Berrichon plus triste que moi... Ma position n'est pas tenable... je me promène avec un ver dans le cœur... (Au public.) Pardon... avez-vous vu jouer *Geneviève ou la Jalousie paternelle* ?... Non ?... Eh bien, voilà mon ver !... la jalousie !... Je suis père... j'ai une fille âgée de vingt-quatre printemps à peine... et ils prétendent que c'est l'âge de la marier !... à vingt-quatre ans ! Mais je ne me suis conjoint qu'à trente-huit, moi !... et j'étais précocé !... Alors, ma maison est assaillie par un tas de petits gredins en bottes vernies... qu'on intitule des prétendus, et que j'appelle, moi, la bande des habits noirs !... car enfin, ce sont des escrocs... je ne leur demande rien, je ne vais pas les chercher... qu'ils me laissent tranquille... avec mon Isménie !... C'est incroyable !... on se donne la peine d'élever une fleur... pour soi tout seul... on la cultive, on la protège, on l'arrose de petits soins... de gants à vingt-neuf sous, de robes à huit francs le mètre... on lui apprend l'anglais, à cette fleur !... la musique, la géographie, la cosmographie... et, un beau matin, il vous arrive par le chemin de fer une espèce de savoyard, que vous

n'avez jamais vu... il prend votre fleur sous son bras et l'emporte en vous disant : « Monsieur, voulez-vous permettre ? nous tâcherons de venir vous voir le dimanche ! » Et voilà !... vous étiez père, vous n'êtes plus qu'une maison de campagne... pour le dimanche ! Infamie ! brigandage !... Aussi, le premier qui a osé me demander la main d'Isménie... j'ai peut-être été un peu vif... je lui ai donné mon pied !... Malheureusement, ma fille veut se marier... elle pleure... elle grogne même... Je ne sais plus comment la distraire... tantôt je lui fais venir de la musique nouvelle... tantôt des prétendus difformes... auxquels je donne des poignées de main... les cosaques ! Je les examine, je les scrute, je les pénètre, je leur trouve une infinité de petits défauts... dont je fais d'horribles vices ! et, au bout de quelques jours, je leur donne du balai... poliment. (Regardant la porte à droite.) Dans ce moment, j'attends l'animal qui est arrivé hier au soir... c'est ma sœur qui l'a présenté, celui-là ; il faudra prendre des mitaines, et dorer le manche à balai... Elle est riche, ma sœur... demoiselle et pas d'enfants ! c'est à considérer. (Regardant la porte de droite.) Ah çà ! est-ce que cette grande patraque ne va pas se lever ? Sept heures et demie !... Grand lâche ! gros patapouf !... J'éprouve un besoin féroce de l'éplucher !... Je veux le gratter comme un salsifis !... (Apercevant l'habit sur la chaise.) Tiens ! son habit !... si je l'interrogeais ? Montesquieu l'a dit : « C'est souvent dans la poche des hommes qu'on trouve l'histoire de leurs passions ! » Fouillons, furetons, mouchardons ! (Il s'approche de la chaise pour prendre l'habit, mais un bras sort

de la porte de droite et s'en empare.) C'est lui!... le voleur!... mais je le repincerai !

SCÈNE III

VANCOUVER, ISMÉNIE.

ISMÉNIE, entrant par la gauche.

Bonjour, papa !

VANCOUVER, l'embrassant.

Bonjour, ma fille... ma fleur, mon héliotrope !
(Au public.) Je vous présente mon héliotrope.

ISMÉNIE.

Est-ce vrai ce que ma tante m'a dit ?

VANCOUVER.

Quoi donc ?

ISMÉNIE.

Qu'un nouveau prétendu était arrivé, hier au soir, de Paris ?

VANCOUVER, tristement.

Hélas ! oui... j'avais demandé le *Carillonneur de Bruges*... pour piano... et l'on m'a envoyé un autre objet... plus lourd.

ISMÉNIE.

Comment ! un autre objet ?

VANCOUVER.

Voyons, mon enfant, nous sommes seuls, parle-moi franchement... C'est donc bien vrai que tu veux te marier ?

ISMÉNIE.

Dame ! papa...

VANCOUVER.

C'est donc bien vrai que tu veux quitter ton petit *pèpère* ?

ISMÉNIE.

Écoutez donc, j'ai vingt-quatre ans !

VANCOUVER.

Argutie !... ta tante en a bien quarante-neuf !

ISMÉNIE.

Mais je ne veux pas rester fille comme ma tante... Avez-vous vu le prétendu ? Quel âge a-t-il ?

VANCOUVER.

Je ne sais pas... je n'ai pas encore regardé ses dents...

ISMÉNIE.

Ses dents ?... vous le comparez à un cheval !

VANCOUVER.

Oh non ! car le cheval est le roi des animaux !

ISMÉNIÉ.

Je le vois bien... voilà déjà que vous le prenez en grippe !

VANCOUVER.

Moi ? du tout ! je l'attends... ce cher ami... En grippe ? je sens que je l'aime déjà comme un fils !... le scélérat !... Qu'est-ce que je veux, moi ?... te voir heureuse !

ISMÉNIÉ.

Et mariée !

VANCOUVER.

Parbleu ! (A part.) Elle y tient !

ISMÉNIÉ, câlinant son père.

Que vous êtes gentil ! que vous êtes bon !

VANCOUVER, la caressant.

Vous a-t-elle des petits bras !... montre tes petits bras ? (A part.) A peine s'ils sont formés... et ils parlent de la marier !

ISMÉNIÉ.

C'est égal... ma tante dit que ça ne vous fait pas plaisir, les prétendus.

VANCOUVER.

Moi ? s'il est possible !... mais j'en cherche partout ! je les fais tambouriner... car enfin je t'en ai déjà présenté huit depuis le commencement de l'année... et nous ne sommes qu'en août... un par

mois ! il y a bien des demoiselles qui s'en contenteraient !

ISMÉNIE.

Oui, mais vous les renvoyez...

VANCOUVER.

Si celui-là ne te convient pas, j'en a un autre tout prêt... M. Oscar de Buzenval. (A part.) Un petit être cagneux... et très velu... imitant parfaitement l'araignée.

ISMÉNIE.

Est-il bien ?

VANCOUVER.

Charmant ! charmant !... Il parle anglais comme un Turc !... Il est bien mieux que ce Dardenbœuf, qui a l'air d'un charcutier appauvri par les veilles.

ISMÉNIE.

Mais vous ne le connaissez pas...

VANCOUVER.

Je l'ai entrevu hier, aux lumières... il m'a paru fané.

ISMÉNIE.

C'est le voyage.

VANCOUVER.

Non. (Mystérieusement.) Je lui crois des vices.

ISMÉNIE.

Ah ! vous allez recommencer ! (Pleurant.) Je vois bien que vous ne voulez pas me marier !...

VANCOUVER.

Mais si !... mais si !... Embrasse-moi... encore !... là !... Est-ce que tu n'es pas heureuse comme ça ?

ISMÉNIE.

Certainement !

VANCOUVER.

Eh bien, qu'est-ce que tu peux désirer de plus ?

ISMÉNIE.

Tiens !

VANCOUVER.

Je te ferai venir autant de *Carillonneurs de Bruges* que tu en désireras.

ISMÉNIE, avec sentiment.

Ah ! papa... il n'y a pas que la musique dans le monde !

VANCOUVER.

Ah ! tu crois ? (A part.) Parole profonde qui ne serait pas déplacée dans la bouche d'une grande personne !

SCÈNE IV

VANCOUVER, ISMÉNIE, GALATHÉE.

GALATHÉE, entrant par la salle à manger, à la cantonade.

Le couvert dans le grand salon... Vous servirez tous les plats d'argent et le sucrier en vermeil !

VANCOUVER.

Ah ! mon Dieu ! que de cérémonies !... est-ce que vous attendez le roi de Prusse ?

GALATHÉE.

Ce cher Dardenbœuf !... c'est pour lui !... Savez-vous s'il aime la fraise de veau ?

VANCOUVER.

Ma foi, non.

GALATHÉE.

Ah ! vous ne vous inquiétez de rien !... vous êtes là comme un gros inutile.

VANCOUVER.

Que diable ! je ne peux pas aller réveiller ce monsieur pour lui dire : « Pardon, aimeriez-vous la fraise de veau ? » Il grincerait dans son bonnet de coton !

ISMÉNIE.

Comment ! il porte un bonnet de coton ?

VANCOUVER.

Avec une mèche longue comme ça !... C'est Chiquette qui l'a vu ; il paraît qu'il est effroyable !
(A part.) Je le pose !

GALATHÉE.

Taisez-vous donc !... au lieu de chercher à dépoétiser votre gendre...

VANCOUVER.

Mon gendre ? d'abord, il ne l'est pas encore...

GALATHÉE, avec solennité.

Octave, écoutez-moi.

VANCOUVER.

Oui, Galathée.

GALATHÉE.

Je jouis d'une belle fortune... vous le savez...

VANCOUVER, à part.

Nous y voilà !

GALATHÉE.

Quoique jeune encore et d'un physique...

VANCOUVER.

Agaçant.

GALATHÉE.

Imposant !... je me suis vouée au célibat, pour assurer l'avenir d'Isménie. (Poétiquement.) J'ai consenti à rester sur la rive... semblable au pauvre nautonier...

VANCOUVER, à part.

Cristi ! qu'elle est embêtante !

GALATHÉE.

Mais à une condition !... j'entends et je prétends marier cette chère enfant.

VANCOUVER.

C'est mon vœu le plus formel... mais encore faut-il trouver un parti.

GALATHÉE.

Je l'ai trouvé !... Le jeune Dardenbœuf est modeste, sobre, patient...

VANCOUVER, à part.

Toutes les vertus de l'âne !

GALATHÉE.

Enfin j'ai su le distinguer et je répons de lui comme de moi-même.

VANCOUVER.

Certainement... présenté par vous...

GALATHÉE.

J'ose espérer que vous ne l'accueillerez pas comme les autres...

ISMÉNIE.

Que vous avez tous congédiés sans que nous sachions pourquoi.

VANCOUVER.

Des pleutres ! des Auvergnats ! des hommes d'argent !... Le dernier, M. de Glissenville, ne trouvait pas la dot assez forte...

MON ISMÉNIE !

GALATHÉE.

C'est faux !

VANCOUVER.

Je vous jure...

GALATHÉE, vivement.

Je vous ai écouté par la fenêtre du salon.

VANCOUVER, étonné.

Ah !... (A part.) Une autre fois, je la fermerai.

GALATHÉE.

M. de Glissenville vous offrait d'épouser Isménie sans dot.

ISMÉNIE.

Comment !

GALATHÉE.

Et vous lui avez répondu qu'il déplaisait à votre fille.

ISMÉNIE, vivement.

Ah ! par exemple !

VANCOUVER, à part.

Pincé ! *pinçatus est !*

GALATHÉE.

Eh bien, monsieur ?

VANCOUVER.

Eh bien... c'est vrai !... mais j'avais appris sur cet homme des choses... des choses !

GALATHÉE.

Lesquelles ?

VANCOUVER.

Ça ne peut pas se dire devant des dames !...
Sortez toutes les deux... et je suis prêt à vous les
confier...

GALATHÉE.

Oh ! je ne suis pas votre dupe !... et cette fois...
je ne vous perdrai pas de vue.

ISMÉNIE.

Moi non plus !

GALATHÉE.

Il s'agit du jeune Dardenbœuf... un ange, mon-
sieur, un ange !

VANCOUVER.

Ah ! vous allez ! vous fabriquez des anges !...
Tout ce que je vous demande, c'est de l'examiner
sans enthousiasme... froidement.

GALATHÉE, regardant vers la porte de droite.

Le voici !

ISMÉNIE, étourdiement.

Ah ! qu'il est bien !

VANCOUVER.

Ma fille... de la tenue !

SCÈNE V

LES MÊMES, DARDENBŒUF.

GALATHÉE, présentant Darbenbœuf.

Mon frère... permettez-moi de vous présenter
M. Eusèbe Dardenbœuf.

DARDENBŒUF, saluant.

Bachelier ès-lettres... et principal clerc de maître
Carotin, avoué.

VANCOUVER, saluant froidement.

Monsieur... (A part.) J'avais raison... il a l'air
d'un charcutier appauvri par les veilles.

GALATHÉE, présentant Isménie.

C'est ma nièce, monsieur.

DARDENBŒUF, saluant.

Tant de grâce, de fraîcheur !

A Isménie avec galanterie.

AIR du *Curé de Pomponne*.

Quel est donc ce pays charmant ?
Mon cœur est dans le doute !
Le conducteur assurément
M'a fourvoyé de route !
En voyant des attraits si doux,
Je devine la chose :
J'étais parti pour Châteauroux...
Je suis à Château-Rose !

ISMÉНИЕ.

Ah ! monsieur !

GALATHÉE, s'extasiant.

Charmant ! ravissant ! (A part.) Il a le sourire d'une jeune fille !...

VANCOUVER, à part.

Attends ! je vais t'apprendre à faire des mots ! (Haut.) Château-Rose !... très joli !... mais il est vieux... je l'ai lu dans l'almanach de 1828.

DARDENBŒUF, à part.

Tiens ! je croyais l'avoir fait dans le chemin de fer !

GALATHÉE.

J'espère, monsieur, que vous nous ferez le plaisir de passer quelques jours avec nous ?

DARDENBŒUF, regardant Isménie avec passion.

Pour que je m'en aille, je sens déjà... qu'il faudra employer la force armée !

VANCOUVER, à part.

Ma botte me démange !

ISMÉНИЕ.

Êtes-vous musicien ?

DARDENBŒUF.

Je clarinette un peu... le dimanche.

GALATHÉE.

Ah ! tant mieux !

AIR du *Parnasse des Dames*.

Avec notre chère Isménie
 Vous pourrez faire un concerto,
 Elle est folle de mélodie
 Et joue à ravir du piano...
 C'est touché... par les doigts de l'âme !...

DARDENBŒUF, galamment.

Mon cœur par avance alléché
 Me dit que le piano, madame,
 Ne sera pas le seul... touché !

GALATHÉE.

Ah ! délicieux !... c'est d'un à-propos !

VANCOUVER.

Très joli !... très joli !... mais je l'ai lu dans l'al-
 manach... de 1829.

DARDENBŒUF.

Ah ! (A part.) C'est drôle ! je l'ai encore fait dans
 le chemin de fer.

GALATHÉE, bas, à Vancouver.

Comment le trouvez-vous ?

VANCOUVER, bas.

Des mains de blanchisseuse et les pieds en
 dedans.

GALATHÉE.

Mais son esprit ?

VANCOUVER, bas.

Un esprit de clerc d'avoué... extrait du code civil... titre : *De l'absence !*

GALATHÉE, avec humeur.

Ah ! vous êtes toujours le même... (A Dardenbœuf.) A propos, vous n'avez pas eu froid, cette nuit ?... vous a-t-on fait du feu ?

DARDENBŒUF.

Oh ! je ne suis pas frileux... pourvu que j'aie la tête couverte...

GALATHÉE, riant.

Ah ! oui... nous savons...

ISMÉNIE.

C'est égal... pour un jeune homme, c'est une bien vilaine coiffure...

DARDENBŒUF.

Quoi ?

GALATHÉE.

Un bonnet de coton !... fi !

DARDENBŒUF.

Moi ?... je ne porte que des madras !...

ISMÉNIE.

Ah bah !

GALATHÉE, regardant Vancouver.

Mais, on nous avait dit...

VANCOUVER.

C'est Chiquette ! c'est Chiquette ! (A part.) Pincé !
pinçatus sum ! gredin !

GALATHÉE, à Dardenbœuf.

Vous devez avoir faim ? nous allons presser le
 déjeuner.

DARDENBŒUF.

Ne vous gênez pas pour moi... je resterai avec
 cet excellent M. Vancouver...

VANCOUVER, très froidement.

Non, monsieur : nous sommes obligés, ma fille et
 moi, de descendre à la cave... nous nous reverrons
 tout à l'heure... tout à l'heure !

CHŒUR.

AIR de *Mon Tricot* (valse d'Émile Viallet).

VANCOUVER, GALATHÉE, ISMÉNIE.

Pour vous point de cérémonie,
 Nous vous traitons comme un ami.
 Ainsi que chez vous, je vous prie,
 Veuillez, monsieur, agir ici.

DARDENBŒUF.

Pour moi point de cérémonie,
Veuillez me traiter en ami ;
Ne vous gênez pas, je vous prie,
Sur l'honneur, j'en serais marri.

Vancouver et Isménie sortent par le fond ; Galathée, par la salle
à manger.

SCÈNE VI

DARDENBŒUF, seul.

Allons ! me voilà installé... Je ne sais pas si je me trompe... Mais ce père ne paraît pas me porter très avant dans son cœur... Dès que je lâche un mot, crac ! il l'a lu dans l'almanach... et j'ai l'air d'un imbécile... ce qui est complètement faux... Quant à la fille, elle est charmante !... quelle santé ! quel coloris ! (Mettant avec fatuité les deux mains dans les poches de son gilet.) Ah ! je ne crois pas que nos enfants soient réformés pour vice de constitution. (Tirant un médaillon de sa poche.) Tiens !... qu'est-ce que c'est que ça ?... Ah ! j'y suis !... un médaillon... que je compte offrir à ma prétendue... je l'ai acheté neuf francs chez un bric-à-brac... c'est le portrait de la belle Gabrielle... une farceuse du temps d'Henri IV... Je leur donnerai ça comme une allégorie représentant l'Amour contenu par l'Éducation !... ça fera bien... ça me posera !... C'est qu'il s'agit de jouer serré : un prétendu doit boutonner ses petits défauts... à vrai dire, je ne m'en connais que deux... Je suis... (Hésitant.) je ne sais comment

dire cela... je suis d'une faiblesse extrême avec le beau sexe... Oui, dès qu'une femme me regarde d'une certaine façon, en m'appelant : Eusèbe !... je cesse d'être un homme... je deviens un feu d'artifice !... j'ai du Rugierri dans les veines !... Quant à mon second défaut, j'en demande pardon aux dames... mais je prise... j'aime à me fourrer du tabac dans le nez. (Tirant mystérieusement une tabatière.) Voilà l'objet !... Pendant que je suis seul... j'ai bien envie...

Il ouvre la tabatière et y plonge les doigts.

SCÈNE VII

DARDENBŒUF, VANCOUVER.

Vancouver paraît au fond avec un panier à bouteilles et une chandelle allumée.

DARDENBŒUF, l'apercevant.

Oh !

Il cache sa tabatière et laisse tomber sa prise.

VANCOUVER, s'approchant et montrant le tabac qui est à terre.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

DARDENBŒUF, jouant l'étonnement.

Ça ?... quoi donc ? (Vancouver se baisse avec sa chandelle pour examiner. — Se baissant aussi.) Vous avez perdu quelque chose ?

VANCOUVER, se relevant

Du tabac !

DARDENBŒUF.

Oui... c'est du tabac... c'est mademoiselle votre sœur qui aura renversé sa tabatière.

VANCOUVER.

Ah ! c'est possible !... (A part, reportant son panier et sa chandelle.) Il est malin, mais je le repincerai.

DARDENBŒUF, à part.

J'ai paré quarte... zing !

VANCOUVER, à part, revenant.

Approfondissons l'animal... grattons le salsifis !

DARDENBŒUF, à part.

Je crois que nous allons faire assaut... c'est le moment de mettre les masques.

VANCOUVER, d'un air bonhomme.

Mon cher monsieur Dardenbœuf... je suis heureux... mais bien heureux de vous voir dans mes pénates.

DARDENBŒUF.

Mon cher monsieur Vancouver... je suis heureux... mais bien heureux... de me voir dans vos pénates. (A part.) Comme ça, je ne me compromets pas.

VANCOUVER.

Ma sœur m'a fait part du but de votre visite... je l'approuve... (Lui serrant la main.) Touchez là !... vous êtes mon gendre

MON ISMÉNIE !

DARDENBŒUF, à part.

Il m'a dit ça d'un drôle d'air ! (Haut.) Votre sœur vous a fait part du but de ma visite... vous l'approuvez... (Lui serrant la main.) Je touche là!... je suis votre gendre !

VANCOUVER, à part.

Ah çà ! mais c'est un perroquet. (Haut.) Je ne vous cacherai pas que, dans le principe, je vous ai été hostile... très hostile !

DARDENBŒUF.

Vraiment ?

VANCOUVER.

Oui ! les renseignements n'étaient pas tout à fait... Ah ! vous avez eu une jeunesse orageuse, mon gaillard !

DARDENBŒUF.

Oh ! oh ! (A part.) Gros malin ! tu veux me faire jaser.

VANCOUVER.

Votre dernière intrigue surtout avec la petite... la petite... vous l'appellez ?

DARDENBŒUF.

Qu'importe le nom ?

VANCOUVER.

En avez-vous fait des folies pour cette créature-là !

DARDENBŒUF.

Oh ! oh !

VANCOUVER.

Et des dettes donc ! combien ?

DARDENBŒUF.

Oh ! oh !

VANCOUVER.

Ah çà ! j'espère que vous avez rompu ?... (Le prenant sous le bras.) Voyons, contez-moi ça, mauvais sujet.

DARDENBŒUF, d'un ton pénétré.

Monsieur Vancouver... au moment d'entrer dans votre famille, je serais un grand gueux si je vous cachais quelque chose... Je vais donc vous faire ma confession tout entière.

VANCOUVER, avec bonhomie.

Allez donc ! je suis un ancien bandit !

DARDENBŒUF.

Dans ma vie... j'ai aimé deux femmes...

Il remonte comme pour s'assurer que personne n'écoute.

VANCOUVER, à part.

Je le tiens !

DARDENBŒUF, confidentiellement.

J'ai aimé maman... et ma nourrice !

VANCOUVER, désappointé.

Comment ! voilà tout ?

DARDENBŒUF.

Exactement !

VANCOUVER, à part.

Je ne le tiens pas !... il est très fort, cet animal-là ! (Haut, tirant une tabatière de sa poche.) Moi, c'est différent... j'en ai adoré trente-neuf, non compris ma nourrice : la première était une Alsacienne...

DARDENBŒUF.

Qui vendait des petits balais...

VANCOUVER.

Oui, qui vendait des petits balais... (Lui offrant une prise négligemment.) Vous en prenez, je crois ?

DARDENBŒUF, s'oubliant et avançant la main.

Pardon... (Se ravisant.) Merci !... j'ai horreur du tabac !

VANCOUVER, à part.

Très fort ! très fort ! mais je le repincerai ! (Haut avec effusion.) Tenez, Dardenbœuf... excusez cet épanchement prématuré... mais vous me plaisez !... vous avez un air de franchise ! Ah ! vous êtes bien le mari que j'ai rêvé pour ma fille... (Avec intention.) parce qu'avec son caractère...

DARDENBŒUF.

Quel caractère ?

VANCOUVER.

Oh ! charmant ! charmant ! c'est un ange ; mais

elle est parfois un peu lunatique... Oui, quand on dit *blanc* elle dit *noir*, cette chère enfant !

DARDENBŒUF, inquiet.

Ah !

VANCOUVER.

Et d'un entêtement ! elle tient de la mule, cette chère enfant !

DARDENBŒUF, à part.

Un père qui dit du mal de sa fille... je ne gobe pas ça.

VANCOUVER.

Il vaut mieux tout de suite se dire ses petits défauts, n'est-ce pas ?

DARDENBŒUF.

Certainement !... la franchise avant tout ! Si j'en avais, je vous en ferais part.

VANCOUVER.

Je ne sais si je dois vous dire... elle est boudeuse... maussade... bavarde... dépensière... acariâtre...

DARDENBŒUF, avec le plus grand sérieux.

C'est extraordinaire ! voilà précisément les qualités essentielles que je recherche dans une demoiselle !

VANCOUVER, stupéfait.

Ah ?

DARDENBŒUF.

Oui, monsieur.

VANCOUVER.

Enchanté ! enchanté ! (Ils se serrent les mains avec effusion. — A part.) Ce chinois-là arrive en droite ligne du congrès de Vienne !

DARDENBŒUF, à part.

Ça t'apprendra à faire joujou avec un avoué !

VANCOUVER, avec effusion.

Adieu, mon cher Dardenbœuf.

DARDENBŒUF, de même.

Adieu, mon cher Vancouver...

VANCOUVER, à part, se dirigeant vers le fond.

Je vais le pincer, méfiez-vous ! (Tout à coup, tâtant ses poches.) Ah ! sapristi !... ah ! sapristi !

DARDENBŒUF.

Quoi donc ?

VANCOUVER.

J'ai oublié mon étui... donnez-moi donc un cigare ? (Dardenbœuf fouille vivement à sa poche. — A part.) Je le tiens ! (Dardenbœuf tire lentement son mouchoir et se mouche. — A part.) Je ne le tiens pas ! (Tristement.) Pincé !... *Pinçatus sum* !... Décidément, il est trop fort !... Je vais écrire au jeune Buzenval, un petit être cagneux et sans malice. (Haut.) Je vais m'occuper du contrat... Adieu, bon !

DARDENBŒUF.

Adieu, cher !

SCÈNE HUITIÈME

177

VANCOUVER.

AIR : Polka d'Hervé.

Comptez sur mon consentement,
Gendre charmant.

A part.

Comme je le raille
Et le gouaille !

Haut.

Car la nature, en vérité,
Vous a doté
D'esprit, de grâce et de beauté.

DARDENBŒUF.

Comptez sur mon attachement,
Papa charmant.

A part.

Il me raille,
Mais je le gouaille.

Haut.

Vous me comblez, en vérité,
D'aménité,
De bienveillance et de bonté.

Vancouver sort.

SCÈNE VIII

DARDENBŒUF, puis ISMÉNIE.

DARDENBŒUF, seul.

Roulé, le beau-père !... En voilà un assaut !... Je n'ai fait qu'une faute... c'est quand il a ouvert sa tabatière... Là, j'ai été médiocre... je me suis trop

fendu !... Mais c'est si bon une prise... surtout quand le nez vous picote... dans ce moment, par exemple... cristi ! (Regardant autour de lui.) Personne ! savourons mon second défaut... le numéro deux !...

Il ouvre sa tabatière et y puise.

ISMÉNIE, par le fond apportant un bouquet, entrant et s'adressant à la cantonade.

Tout de suite, ma tante.

DARDENBŒUF, à part, laissant tomber sa prise à terre.
Mâtin !... il n'a pas de chance le numéro deux !

ISMÉNIE.

Ah ! vous voilà, monsieur...

Elle place les fleurs dans un vase à gauche.

DARDENBŒUF, à part, l'admirant.

Quel coloris !... la palette de Rubens !... allons !... conversation Ruggieri ! (Haut, avec passion.) Ah ! mademoiselle !... non, ce n'est pas du feu... c'est de la lave !

ISMÉNIE.

Pardon... vous avez causé avec mon père ?

DARDENBŒUF.

Oui... nous sommes d'accord... il est plein de rondeur... (Reprenant avec feu.) Mademoiselle... (A part.) C'est peut-être le moment de lui offrir le médaillon... la belle Gabrielle.

ISMÉNIE.

Il ne vous a rien dit relativement à votre départ !

DARDENBŒUF, étonné.

Mon départ ?... rien.

ISMÉNIE, à part.

Ce sera pour demain...

DARDENBŒUF.

Dans ce moment, il s'occupe du contrat.

ISMÉNIE.

Déjà ?

DARDENBŒUF.

Ah ! voilà un mot qui n'est pas... gentil !... mais, quand vous me connaîtrez mieux... J'ai des défauts, sans doute, je suis...

ISMÉNIE, vivement.

Chut ! on ne vous les demande pas, vos défauts.

DARDENBŒUF.

Comment ?

ISMÉNIE.

Cachez-les !... un prétendu... c'est son état !

DARDENBŒUF, étonné.

Ah bah !... mais à vous...

ISMÉNIE.

A moi ni à personne !... je ne vous dis pas les miens, ainsi...

DARDENBŒUF.

Oh ! c'est inutile... Monsieur votre père a eu l'obligeance de m'en donner la note détaillée...

ISMÉNIE.

Comment ?

DARDENBŒUF, souriant.

Laide, maussade, bavarde, dépensière, acariâtre...

ISMÉNIE.

Par exemple !... Mais ce n'est pas vrai, monsieur !... Ce n'est pas vrai !

DARDENBŒUF.

Soyez donc tranquille... je connais assez la botanique pour distinguer une rose... d'un chardon.

ISMÉNIE, le remerciant.

Ah ! monsieur !

DARDENBŒUF, triomphant, à part.

Je ne crois pas qu'on l'ait lu dans l'almanach, celui-là.

ISMÉNIE.

Ainsi vous n'avez pas cru... ?

DARDENBŒUF.

Moi, mademoiselle?... j'ai cru que vous étiez belle, douce, charmante.

ISMÉNIE, avec reconnaissance.

Merci ! monsieur Eusèbe, merci !

DARDENBŒUF, à part.

Elle m'appelle Eusèbe !... Cristi... j'ai des pétards dans les veines ! (Haut, avec passion.) Mademoiselle... non !... ce n'est pas du feu... non ! ce n'est pas de la lave !... non, ce n'est pas... permettez !... voilà ce que c'est...

Il lui embrasse la main à plusieurs reprises.

SCÈNE IX

LES MÊMES, VANCOUVER.

VANCOUVER, entrant par le fond et voyant Dardenbœuf embrasser la main de sa fille.

Ciel !... ma fille. (S'avançant sur Dardenbœuf, furieux.)
Monsieur !... c'est une lâcheté !... c'est un vol...
Vos armes ? vos armes ?...

DARDENBŒUF.

Plaît-il ?

ISMÉNIE.

Mon père !

VANCOUVER, étreignant sa fille.

Mon Isménie !... ma fleur ! (Prenant la main d'Isménie

et essuyant la place des baisers avec sa manche.) Un cloporte s'est promené sur ma fleur !

DARDENBŒUF, à part, le regardant.

Qu'est-ce qu'il fait là ?

VANCOUVER, à Isménie.

Ta pauvre âme a dû bien souffrir ?

ISMÉNIE.

Mais non, papa !

DARDENBŒUF.

Puisque je dois l'épouser !

VANCOUVER, éclatant.

Toi ! gros limousin ! gros paquet de procédure !

DARDENBŒUF, offensé.

Ah ! mais, monsieur Vancouver...

VANCOUVER.

Sors de mes yeux !... je te chasse... ma fille te déteste !

ISMÉNIE, voulant protester.

Mais, papa...

VANCOUVER, à Dardenbœuf.

Tu l'entends... elle te déteste !... Va faire ta valise...

DARDENBŒUF.

Mais...

SCÈNE DIXIÈME

183

VANCOUVER.

Va prendre tes haillons, mendiant !

DARDENBŒUF, perdant patience.

Ah !... fichtre ! monsieur... fichtrre !

CHŒUR.

AIR : *C'est assez de retard. (Coulisses, acte deuxième.)*

VANCOUVER.

Va-t'en ! sors de ces lieux,
Monstre d'incandescence !
Porte ailleurs ta présence
Et tes écarts fougueux !

DARDENBŒUF.

C'en est trop ! je ne peux
Digérer cette offense !
Assez de violence !
— Recevez mes adieux !

ISMÉNIE.

C'en est trop ! et je veux
Prendre ici sa défense !
Il n'a rien fait, je pense,
De coupable à mes yeux.

Dardenbœuf entre dans sa chambre.

SCÈNE X

VANCOUVER, ISMÉNIE, GALATHÉE.

GALATHÉE, paraissant par la salle à manger.

Bon Dieu ! quel tapage !

ISMÉNIE, pleurant.

C'est papa qui vient de congédier M. Dardenboeuf...

GALATHÉE, à Vancouver.

Comment ! monsieur... mon protégé ?

VANCOUVER.

C'est un polisson ! un être sans moralité ! Ne pleure pas... j'en ai un autre... plus cagneux. (Se reprenant.) C'est-à-dire... non !...

GALATHÉE.

Qu'a-t-il fait ?

VANCOUVER.

Ce qu'il a fait ?... non ! ça ne peut pas se dire devant des dames... Il s'est permis...

GALATHÉE.

Eh bien ?

VANCOUVER.

Il s'est permis d'embrasser la main d'Isménie... sans gants !... sans gants !...

ISMÉNIE, vivement.

Il en avait, papa...

VANCOUVER.

Oui, mais tu n'en avais pas, toi !... et son souffle impur...

GALATHÉE

Ah ça ! où est le mal ?

VANCOUVER.

Comment ! (A part.) Je ne connais rien d'indécent comme les vieilles filles ! (Haut.) Une main que je préserve depuis vingt-quatre ans !... et le butor a osé !... Non ! je lui ai dit de partir, il partira...

GALATHÉE, se montant.

Ah ! c'est comme ça ?... On n'a pas plus de procédés pour moi ?... Eh bien, moi aussi, je partirai... Il fait sa valise ! je vais faire mes malles !... Nous sortirons ensemble.

Elle remonte.

VANCOUVER.

Ma sœur !

ISMÉNIE.

Ma tante !

GALATHÉE.

Je n'écoute rien !... Et quant à ma fortune... je suis capable... de me marier !...

VANCOUVER, saisi.

Oh !

GALATHÉE, marchant sur Vancouver.

Et d'avoir des héritiers !

VANCOUVER, vivement, et d'un ton caressant.

Tu ne feras pas cela... Galathée !...

GALATHÉE.

Laissez-moi !

VANCOUVER, câlinant. .

Méchante seu-sœur !... qui veut quitter son petit n'Octave...

ISMÉNIE.

Ah ! ma petite tante !

GALATHÉE, faiblissant.

Êtes-vous câlins !

ISMÉNIE.

Vous restez ? Ah !

GALATHÉE.

Oui, mais à deux conditions !... La première... M. Dardenbœuf ne s'en ira pas.

VANCOUVER, à part.

Cristi !

ISMÉNIE.

C'est trop juste...

GALATHÉE.

La seconde... vous lui devez des excuses, vous les lui ferez.

VANCOUVER.

Moi ?... que le tonnerre m'écrase !...

GALATHÉE.

Très bien !... je vais faire mes paquets !

VANCOUVER, l'arrêtant.

Un instant, que diable !

ISMÉNIE.

Le voici ! il sort de sa chambre...

GALATHÉE, à Vancouver.

Des excuses... ou je pars...

SCÈNE XI

VANCOUVER, GALATHÉE, ISMÉNIE,
DARDENBŒUF, puis CHIQUETTE.

DARDENBŒUF, sort de sa chambre avec sa valise sous le bras.

Mesdames... (A Vancouver avec dignité.) Monsieur... je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération la plus réservée !

VANCOUVER, sèchement.

Monsieur, je suis le vôtre !...

GALATHÉE.

Voilà tout ? (A la cantonade.) Chiquette !

ISMÉNIE.

Papa !

VANCOUVER, vivement.

Monsieur Dardenbœuf !... j'aurais quelques mots à vous dire !

DARDENBŒUF, froidement.

Je vous écoute, monsieur !

VANCOUVER, à part.

Galopin ! (Haut.) Eh quoi ! vous nous quittez si tôt ? Asseyez-vous donc ! le chemin de fer ne part que dans trente-cinq minutes...

DARDENBŒUF, froidement.

Merci, monsieur !... Il y a des circonstances où la dignité de l'homme... lui fait un devoir d'attendre à l'embarcadère !

VANCOUVER.

Vous le voulez !... je n'insisterai pas davantage...
Dardenbœuf remonte.

GALATHÉE.

Ah ! vous n'insistez pas... (Elle remonte.) Partons !

VANCOUVER, à part.

Crédié ! (Haut.) Monsieur Dardenbœuf !... j'aurais encore quelques mots à vous dire !

DARDENBŒUF, froidement.

Je vous écoute, monsieur !

VANCOUVER, lui donnant une petite tape sur la joue.

Eh ! eh ! petit méchant... nous ne voulons donc pas prendre le café avec papa Vancouver ?

DARDENBŒUF.

Non, monsieur... vous m'avez appelé Limousin...

VANCOUVER.

Je vous croyais de Limoges, vrai !

DARDENBŒUF, avec fierté.

De Courbevoie, monsieur !

VANCOUVER.

Oh ! c'est bien différent... Vous êtes Courbevoisien... (A sa sœur.) Monsieur est Courbevoisien !... (A Dardenbœuf.) Alors, veuillez agréer mes... mes regrets, pour cette erreur... purement géographique ! (Prenant la valise de Dardenbœuf.) Permettez que je vous dévalise...

Il va la poser au fond.

GALATHÉE.

A la bonne heure !

ISMÉNIE.

Bravo !

GALATHÉE, à Dardenbœuf.

Pour sceller la réconciliation... je veux qu'il embrasse ma nièce !

DARDENBŒUF.

Avec fougue !

VANCOUVER.

Non !... monsieur !... ma fille ! (Dardenbœuf embrasse Isménie.) Ça y est ! oh !...

Il prend une chaise et la jette par terre.

GALATHÉE.

Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc ?

MON ISMÉNIE !

VANCOUVER.

Moi ? rien !... c'est cette bête de chaise... Je savoure ce tableau de famille !... (A part.) Je voudrais être enragé pour mordre cet animal-là !

CHIQUETTE, entrant.

Monsieur, le déjeuner est servi !

Elle sort.

GALATHÉE, à Dardenbœuf.

Allons, monsieur, le bras à ma nièce. (A Vancouver.) Venez-vous ?

CHŒUR.

AIR : *Valse allemande.*

VANCOUVER et DARDENBŒUF.

Il n'est rien qui réconcilie
Comme la table et le bon vin.
Que la plus douce sympathie
Nous rende à tous un front serein.

GALATHÉE et ISMÉNIE.

Allons ! à table ! et qu'on oublie
Un léger instant de chagrin.
Que la plus douce sympathie
Prenne sa place à ce festin.

Dardenbœuf, Isménie et Galathée passent dans la salle à manger.

SCÈNE XII

VANCOUVER, puis CHIQUETTE.

VANCOUVER, à lui-même.

Ça va mal ! Si je le laisse faire... cet ostrogoth est

capable d'épouser ma fille... Il marche, il s'avance sur Isménie... comme autrefois les barbares sur l'Empire romain !

CHIQUETTE, rentrant.

Monsieur ne déjeune pas ?

VANCOUVER.

Non !... tu m'ennuies !... je n'ai pas faim !... je fais de l'histoire !... Comment arrêter cet Alaric ?... (Tout à coup.) Chiquette !

CHIQUETTE.

Monsieur ?

VANCOUVER, lui indiquant la salle à manger.

Tu vois bien ce Burgonde qui déjeune là-bas ?

CHIQUETTE.

Le prétendu de mademoiselle ?

VANCOUVER.

Tais-toi !... je te défends de prononcer ce nom-là !... Il faut que tu te fasses embrasser par lui...

CHIQUETTE.

Moi... monsieur ? Oh ! pas aujourd'hui !... je m'ai mis sur les rangs pour être rosière.

VANCOUVER.

Qu'est-ce que ça fait ? Qu'elle est bête !... Voilà quarante francs...

CHIQUETTE.

Mais, monsieur...

VANCOUVER.

S'il ne t'embrasse pas, je te chasse !...

CHIQUETTE, prenant la pièce.

Ah ! alors !...

VANCOUVER.

Va, accroche-toi à lui, ne le lâche pas !...

CHIQUETTE, regardant la pièce d'or que lui a donnée
Vancouver.

Monsieur... elle est bonne au moins ?

VANCOUVER.

Oui... fille des champs ! va !

CHIQUETTE, à part, sortant.

En voilà une commission !

SCÈNE XIII

VANCOUVER, GALATHÉE.

GALATHÉE.

Ah ça ! mon frère, avez-vous perdu la tête ?

VANCOUVER.

Quoi donc ?

GALATHÉE.

Et le déjeuner ? nous laisser seules avec ce jeune homme !

VANCOUVER, la prenant par la main et l'amenant.

Je viens de faire une découverte horrible !... Ça m'a coupé l'appétit.

GALATHÉE, effrayée.

Ah ! mon Dieu !

VANCOUVER.

M. Dardenbœuf est un être complètement... dévergondé !...

GALATHÉE.

Ah ! encore...

VANCOUVER.

Primo : il a l'œil d'un satyre... Secondo : il en conte à Chiquette !... une fille de la plus basse extraction.

GALATHÉE.

Ce n'est pas possible !

VANCOUVER.

Elle-même vient de m'en faire l'aveu... Ce matin, il lui a donné quarante francs pour se faire mettre sa cravate.

GALATHÉE.

Ça prouve qu'il est généreux !

VANCOUVER.

Et il l'embrasse dans tous les coins de la maison !... Est-ce de la générosité, ça ?

GALATHÉE.

Monsieur Vancouver, si vous me faites voir cela...

VANCOUVER.

Eh bien ?

GALATHÉE.

J'abandonne M. Dardenbœuf !

DARDENBŒUF, en dehors.

Ah ! ah !... gaillarde !...

VANCOUVER, remontant.

Chut !... il vient de ce côté... Chiquette rôde autour de lui... entrons là...

Il indique la terrasse.

GALATHÉE.

Comment ' un espionnage ?

VANCOUVER.

Montesquieu l'a dit !... « C'est souvent derrière les portes des hommes qu'on apprend l'histoire de leurs passions. »

SCÈNE QUATORZIÈME

195

ENSEMBLE.

AIR du *Neveu du mercier*.

Là, de cette embuscade,
Guettons, surveillons ce luron ;
Après cette incartade,
Point de rémission !

GALATHÉE.

Si l'on me persuade,
Il sortira de la maison :
Après cette incartade,
Point de rémission !

Ils entrent sur la terrasse et referment la porte vitrée.

SCÈNE XIV

DARDENBŒUF, puis CHIQUETTE, puis
VANCOUVER et GALATHÉE.

CHIQUETTE, en dehors.

Monsieur n'achève pas la bouteille ?

DARDENBŒUF, de même.

Comment donc !...

Il entre, un verre à champagne à la main ; Chiquette le suit.

ENSEMBLE.

Suite de l'air.

Verse, verse rasade,
Gente soubrette à l'œil fripon !
Le beau-père est maussade,
Mais son champagne est bon !

MON ISMÉNIE !

CHIQUETTE, versant, à part.

Encore une rasade !
Et si j'en crois son œil fripon,
Bientôt le camarade
M'embrass'ra sans façon.

DARDENBŒUF, un peu animé.

(A part.) Elle a un drôle de petit nez, la soubrette!
(Haut.) Est-ce qu'il a été fabriqué dans ce pays-ci?

CHIQUETTE.

Le champagne ?

DARDENBŒUF.

Non... ton nez ?... Tu es de Châteauroux ?...

CHIQUETTE.

De La Châtre...

DARDENBŒUF.

Ah ! tu es de La Châtre ?... gaillarde !... (Tendant son verre et chantant.) Verse, verse, rasade ! (A part.) Drôle de petit museau !

CHIQUETTE, à part.

On dirait qu'il me reluque !

DARDENBŒUF.

Quel âge as-tu ?

CHIQUETTE.

J'aurai dix-neuf ans aux noisettes.

DARDENBŒUF.

Eh ! eh !... j'aimerais à t'y accompagner... aux noisettes !

Il lui rend le verre.

CHIQUETTE.

Vous les aimez ?

Elle se verse à boire dans le verre que lui a rendu Dardenbœuf.

DARDENBŒUF.

Énormément !... Et à quoi te destines-tu ?

CHIQUETTE.

Dans ce moment, je me destine à être rosière.

Elle boit.

DARDENBŒUF.

Ah ! tu te destines... à être... ? (La voyant boire.)
Gaillarde !

CHIQUETTE.

Tiens, on a une timbale et un couvert d'argent !

Elle pose à gauche la bouteille et le verre.

DARDENBŒUF.

Comme au mât de cocagne !... mais c'est plus difficile...

CHIQUETTE, revenant à lui.

Ensuite on est embrassée par M. le maire...

DARDENBŒUF, avec indifférence.

Oh ! ça !... j'aimerais mieux la timbale... Est-il un peu joli, ton maire ?...

CHIQUETTE.

Ah ! je vous en réponds !... il vous ressemble !

DARDENBŒUF, à part.

Fichtre !... mais c'est une déclaration ! (Haut.)
Ah ça ! tu me trouves donc passable ?

CHIQUETTE, baissant les yeux.

Je ne m'y connais pas... mais, dès que je vous ai vu... ça m'a donné un coup de poing dans l'estomac !

DARDENBŒUF, à part.

Nom d'un petit Ruggieri !... si j'étais sûr de ne pas être vu ?

Il remonte et regarde vers la salle à manger.

CHIQUETTE, à part.

Eh bien, il s'en va !

DARDENBŒUF, revenant à Chiquette.

Ah ! ça t'a donné un coup de poing dans l'estomac ! (Au moment où il va l'embrasser, il aperçoit la tête de Vancouver qui paraît à la porte de la terrasse et disparaît aussitôt. — A part.) Oh !... Vancouver !... un piège ! (Prenant gravement la main de Chiquette et descendant la scène avec elle.) Ma fille, écoutez-moi !...

Vancouver et Galathée sortent de la terrasse et écoutent au fond.

CHIQUETTE, à part.

Il va m'embrasser !

SCÈNE QUINZIÈME

199

DARDENBŒUF, sentencieusement.

De tout temps, la vertu fut honorée chez les anciens... Les Romains avaient élevé un temple à la chasteté.

CHIQUETTE, étonnée.

Oui, monsieur...

DARDENBŒUF.

Les Égyptiens la consacraient dans leurs mystères...

CHIQUETTE, abasourdie.

Oui, monsieur...

DARDENBŒUF, avec force.

Et les Hébreux avaient coutume de dire qu'une femme sans retenue... était une noisette sans amande !

SCÈNE XV

DARDENBŒUF, CHIQUETTE, GALATHÉE,
VANCOUVER, puis ISMÉNIE.

GALATHÉE, avec éclat.

Ah ! que c'est bien !... Ah ! que c'est joli !... Une noisette sans amande !...

VANCOUVER, ahuri.

Oui... je l'ai encore lu dans l'alma... (A part.)
Gredin ! gredin ! gredin !

GALATHÉE.

Et vous avez pu l'accuser ?

VANCOUVER.

Moi ?... c'est Chiquette !... (Bas, à Chiquette.) Petite idiote !... rends-moi mes quarante francs !

CHIQUETTE.

Tiens !... c'est pas ma faute !...

Elle sort par la gauche.

GALATHÉE, à Dardenbœuf.

Ah ! vous êtes un ange !... (A Vancouver.) N'est-ce pas, mon frère ?

VANCOUVER.

Sans doute !... sans doute !... (Bas.) Mais j'ai une inquiétude...

GALATHÉE.

Laquelle ?

VANCOUVER.

Je crains qu'il ne soit froid.

GALATHÉE.

Ah ! voilà autre chose ! (A Isménie qui entre par la gauche.) Arrive donc, mon enfant !... Si tu avais entendu parler ton prétendu...

ISMÉNIE.

Sur quoi ?

SCÈNE QUINZIÈME

201

VANCOUVER, raillant.

Sur les Hébreux !... et les noisettes !... c'est charmant... Voici ma fille... Reparlez-nous des Hébreux !... encore les noisettes !... encore les Hébreux !

DARDENBŒUF.

Avec plaisir... Chez ce peuple, vraiment sage, il existait une coutume...

VANCOUVER, ironiquement à sa fille.

Tu vas voir... il est plein d'érudition !

DARDENBŒUF, continuant.

Quand un jeune homme demandait une demoiselle en mariage...

VANCOUVER.

Hein ?...

DARDENBŒUF.

L'usage était de fixer incontinent le jour des noces...

GALATHÉE.

Mais il a raison !

VANCOUVER.

Permettez !... permettez !...

GALATHÉE.

Voyons, fixons le jour des noces !...

VANCOUVER.

Cependant...



GALATHÉE.

Trois mois ?

VANCOUVER.

Jamais !

DARDENBŒUF.

Deux ?

VANCOUVER.

Encore moins !

DARDENBŒUF.

Encore moins ?... Un ?...

VANCOUVER.

Pourquoi pas ce soir ?

GALATHÉE.

Alors, fixez vous-même...

VANCOUVER.

Eh bien... dans dix-huit mois !

DARDENBŒUF, se récriant.

Dix-huit mois !...

GALATHÉE.

Pourquoi ça ?

VANCOUVER.

Je n'ai pas d'habit noir.

GALATHÉE, avec solennité.

Octave... écoutez-moi...

VANCOUVER.

Oui, Galathée...

GALATHÉE.

Je jouis d'une belle fortune, vous le savez...

VANCOUVER, à part.

Cristi ! qu'elle est embêtante ! Allons !... dix mois !... n'en parlons plus !... (A part.) D'ici là...

TOUS.

Dix mois !...

GALATHÉE, outrée.

Dix mois !... c'est une mauvaise plaisanterie !... Venez, ma nièce. (Les deux femmes remontent ; à Vancouver.) Réfléchissez-y bien !... Songez à ce que vous allez faire !...

Elles sortent.

SCÈNE XVI

DARDENBŒUF, VANCOUVER.

DARDENBŒUF, à Vancouver, lui tapant sur le ventre.

Voyons, beau-père... dix mois, c'est l'éternité !... c'est presque jamais !

VANCOUVER, froidement.

Monsieur... je vous offre une partie de billard, c'est tout ce que je peux faire pour vous.

DARDENBŒUF, avec impatience.

Ah ! le billard !... (Frappé d'une idée.) Tiens !... j'accepte... à une condition.

MON ISMÉNIE !

VANCOUVER.

Laquelle ?

DARDENBŒUF.

Je vous joue huit mois en dix points !...

VANCOUVER, à part.

Cristi !... si je pouvais le gagner !

DARDENBŒUF, à part.

Il a l'air assez galette, le beau-père ! (Haut.) Vous acceptez ?

VANCOUVER.

Non... (A part.) Il me l'offre, donc il est fort ! (Haut.) Un autre jeu moins aléatoire.

DARDENBŒUF.

Lequel ?

VANCOUVER.

Pair ou impair !...

DARDENBŒUF.

Ça va !

VANCOUVER.

Je fais ! (Il plonge la main dans sa poche et la retire. — A part.) Si je pouvais gagner... Huit et dix... dix-huit mois ! (Tendant sa main fermée.) Qu'est-il ?

DARDENBŒUF, à part.

Je joue de trac !... (Haut.) Pair ! (Vancouver ouvre

la main. — Prenant les pièces et les montrant.) Deux pièces !... J'ai gagné !

VANCOUVER, les reprenant et les montrant.
Vingt et un sous... vous avez perdu !

DARDENBŒUF.
Deux pièces, c'est pair !

VANCOUVER.
Non ! vingt et un sous, c'est impair !

DARDENBŒUF.
Non, monsieur !...

VANCOUVER.
Si, monsieur !...

DARDENBŒUF.
Non, monsieur !

VANCOUVER.
Alors, coup nul !

DARDENBŒUF, plongeant ses deux mains dans ses poches,
à part.

Coup nul, coup nul !... Attends, attends ! (Haut.)
A moi de faire. (Il présente sa main droite.) Qu'est-il ?

VANCOUVER, après avoir hésité.
Impair !

DARDENBŒUF, mettant sa main droite dans sa poche
et ouvrant la gauche.

Il est pair !

VANCOUVER.

Monsieur !... c'est l'autre main !

DARDENBŒUF.

Non, monsieur.

VANCOUVER.

Si, monsieur.

DARDENBŒUF.

Non, monsieur.

VANCOUVER.

Si, monsieur !

DARDENBŒUF.

Alors, coup nul !

VANCOUVER, à part.

Nous n'en sortirons pas ! (Haut.) Monsieur, un
autre jeu encore beaucoup moins aléatoire.

DARDENBŒUF.

Je fais !

VANCOUVER.

Non, monsieur ! Je vous joue au premier fiacre
qui passera... ils ont des numéros... Pair ou impair ?

DARDENBŒUF.

Ça va !... pair !

VANCOUVER.

Impair !

Ils remontent près de la fenêtre, l'ouvrent et regardent dans la rue avec des lorgnons.

DARDENBŒUF.

En voici un !... 44 ! j'ai gagné !

VANCOUVER, criant.

Alors, coup nul ! (Tombant sur une chaise au fond.)
Ruiné ! anéanti ! démoli !

SCÈNE XVII

LES MÊMES, ISMÉNIE, GALATHÉE.

DARDENBŒUF, allant au-devant des dames.

Venez, mesdames... je viens d'obtenir de ce bon M. Vancouver que le mariage se ferait dans deux mois.

GALATHÉE, avec joie.

Deux mois ! c'est à peine si nous avons le temps d'acheter le trousseau, de préparer nos toilettes,

VANCOUVER, à part, se levant.

Je roule dans un torrent !

GALATHÉE.

Vite ! nos chapeaux !... Nous allons commencer nos acquisitions.

MON ISMÉNIE !

ISMÉNIE.

Tout de suite !

DARDENBŒUF.

Moi, je cours à la mairie, pour les publications.

VANCOUVER, à part.

Il va publier ma fille ! (A Galathée.) Ma sœur, il faut que je vous parle seul à seul.

GALATHÉE.

Ah ! mon Dieu ! quelle figure !

CHŒUR.

AIR de la *Fille bien gardée*.

VANCOUVER, à part.

J'ai, pour saper dans le vif
 Cette chaîne
 Qui me peine,
 Un moyen superlatif !
 Mais positif.

DARDENBŒUF, GALATHÉE, ISMÉNIE.

A plus d'un préparatif
 Cette chaîne
 Nous entraîne,
 Soyons tous, pour ce motif,
 Expéditifs !

Isménie entre à gauche. Dardenbœuf sort par le fond.

SCÈNE XVIII

VANCOUVER, GALATHÉE.

GALATHÉE.

Mon frère, je vous écoute.

VANCOUVER, très mystérieusement.

Chut !... assurons-nous d'abord que personne ne peut nous entendre.

Il remonte et regarde aux portes.

GALATHÉE, à part.

Quel est ce mystère ?

VANCOUVER, à part.

Voudra-t-elle avaler un aussi gros morceau ?

GALATHÉE.

Eh bien ?

VANCOUVER.

Chut ! (Il la prend par la main et l'amène sur l'avant-scène.)
Seu-sœur, ce mariage est devenu... imperpétrable !

GALATHÉE.

Pourquoi ?

VANCOUVER.

L'homme a des faiblesses !... Nous étions en Espagne...

MON ISMÉNIE !

GALATHÉE.

Vous ?... vous n'avez jamais fait qu'un voyage... à Melun.

VANCOUVER.

Chut !... je t'ai dit que j'allais à Melun... mais nous étions en Espagne... c'est un raffinement !

GALATHÉE, sans comprendre.

Eh bien ?...

VANCOUVER, à part.

Elle avale ! (Haut.) Nous habitons la petite ferme de las Badayos don Caramente y Fuentes... (A part.) C'est plein de couleur locale... (Haut.) Sur les bords fleuris de la Bidassoa... où elle était venue pour prendre les eaux...

GALATHÉE, étonnée.

Elle !... qui ?

VANCOUVER.

Tout à coup, un incendie se déclare !...

GALATHÉE.

Où ça ?

VANCOUVER.

Dans la Bidassoa... non ! dans la petite ferme de las Badayos don Caramente... et cætera !... et cætera !... Quelle nuit !... les éclairs déchiraient la nue aux franges d'argent... le tonnerre grondait...

GALATHÉE, frémissante.

Ah !...

VANCOUVER.

Un tonnerre d'Espagne !... Sais-tu ce que c'est
qu'un tonnerre d'Espagne ?...

GALATHÉE, avec terreur.

Oh !... ça doit être horrible !

VANCOUVER, poétiquement.

J'étais jeune... elle était belle... belle !... comme
une grenade en fleur !... Que te dirai-je ?

GALATHÉE.

Assez !...

VANCOUVER.

C'est juste !... tu es demoiselle !... Et voilà... voilà
comment ce jeune homme... est mon fils.

GALATHÉE.

M. Dardenbœuf ?

VANCOUVER.

Totalement !

GALATHÉE.

Ah ! mon Dieu !

VANCOUVER, à part.

Elle avale parfaitement !

GALATHÉE.

Mais comment as-tu pu découvrir cet étrange
mystère ?

VANCOUVER.

Tout à l'heure... à pair ou non... en voyant passer un fiacre. Et maintenant, je te le demande... pouvons-nous marier le frère avec la sœur?... le pouvons-nous ?

GALATHÉE.

Oh ! non !... jamais !

VANCOUVER, s'oubliant.

Alors, campons-le à la porte... et gaiement !

GALATHÉE.

C'est votre fils !...

VANCOUVER

C'est juste ! (Avec sentiment.) Ah ! Galathée ! le voir, et ne pouvoir l'embrasser !

GALATHÉE.

Pauvre frère !... Mais nous aurons soin de lui... car, après tout, il est mon neveu.

VANCOUVER.

C'est mon fils !

GALATHÉE.

Il a droit à la moitié de ma fortune.

VANCOUVER, vivement.

Ah ! diable ! Non ! non !

SCÈNE DIX-NEUVIÈME

213

GALATHÉE.

Pourquoi ?...

VANCOUVER.

Parce que... (A part.) Elle avale trop ! (Haut.) Nos bienfaits pourraient lui donner des soupçons... Il ne faut pas qu'il pénètre le secret de sa naissance.

GALATHÉE.

Oh ! non !... pour lui !... pour sa mère !

VANCOUVER.

La malheureuse !... Galathée ! tu me jures de ne révéler à personne cette mystérieuse épopée ?

GALATHÉE.

Je te le jure !

VANCOUVER.

Très bien ! (A part, gaiement.) Maintenant, je suis tranquille !

SCÈNE XIX

GALATHÉE, VANCOUVER, ISMÉNIE,
puis DARDENBŒUF.

ISMÉNIE, entrant.

Ma tante, voilà votre chapeau.

GALATHÉE, à part.

Ah ! mon Dieu ! pauvre enfant ! (Haut.) C'est inutile... je ne sors plus.

Elle s'assied.

MON ISMÉNIE !

ISMÉNIE.

Comment ?

VANCOUVER.

Une crampe dans le pied gauche !... c'est signe de pluie.

DARDENBŒUF, rentrant vivement et joyeux.

C'est fait !... je viens de la mairie !

VANCOUVER, à part.

Attends ! je vais t'en donner de la mairie ! (Haut.)
Dardenbœuf, mon ami... ta main ! (Se reprenant.)
Votre main !

GALATHÉE, à part, se levant.

Il va se trahir !

DARDENBŒUF, donnant sa main à Vancouver.

La voici !

VANCOUVER, la serrant avec transport.

Oh ! merci ! Oh ! merci !

DARDENBŒUF, à part.

Qu'est-ce qu'il a ?

VANCOUVER, lui rendant sa main.

Ça suffit !... Ma sœur aurait une petite communication à vous faire.

DARDENBŒUF.

A moi ?

GALATHÉE.

Oui, monsieur. (A part.) C'est étonnant comme il lui ressemble. (Haut, avec émotion.) M. Dardenbœuf... mon ami... le ciel m'est témoin que je ne vous veux pas de mal... au contraire... parce que... si vous pouviez savoir...

VANCOUVER, toussant.

Hum ! hum !

DARDENBŒUF, à part.

Le vieux tousse... il y a encore quelque chose !

GALATHÉE.

Enfin, ce mariage... qui devait faire notre bonheur... est devenu tout à fait impossible !

DARDENBŒUF, à part.

Vlan ! j'allais le dire !

ISMÉNIE.

Impossible !... comment... ma tante !... et c'est vous !...

VANCOUVER, à Isménie.

Laisse-nous... laisse-nous... Va ôter ton chapeau.

ISMÉNIE.

Non ! c'est trop fort, à la fin !... Si vous ne voulez pas me marier, dites-le !

VANCOUVER.

Ma fille ! ma fille !... je t'ordonne d'aller ôter ton chapeau.

MON ISMÉNIE !

ISMÉNIE.

Oh ! j'en mourrai !... et ça sera bien fait !

Elle sort vivement par la gauche.

SCÈNE XX

GALATHÉE, DARDENBŒUF, VANCOUVER,
puis ISMÉNIE.

DARDENBŒUF, à part.

A nous trois, maintenant !

GALATHÉE, le saluant.

Monsieur !...

VANCOUVER.

Serviteur !...

DARDENBŒUF, les ramenant tous deux par la main.

Oh ! pardon ! pardon ! ça ne peut pas finir
comme ça.

VANCOUVER.

Que demandez-vous ?

DARDENBŒUF.

Je demande le mot !... Ordinairement quand on
met les gens à la porte, l'usage est de leur dire
pourquoi.

GALATHÉE.

Adressez-vous à mon frère.

SCÈNE VINGTIÈME

217

VANCOUVER.

Non... à ma sœur !

DARDENBŒUF, à Galathée.

Madame ?

GALATHÉE.

Ne m'interrogez pas !

DARDENBŒUF, à Vancouver.

Monsieur...

VANCOUVER.

Moi non plus !

DARDENBŒUF, à part.

C'est une partie de volant. (Haut, à Galathée.) Est-ce que les renseignements ne sont pas bons ?

GALATHÉE.

Oh ! si !

DARDENBŒUF, à Vancouver.

Aurais-je eu le malheur de vous déplaire ?

VANCOUVER.

Oh non !

DARDENBŒUF.

Eh bien ?

GALATHÉE.

Ne m'interrogez pas !

VANCOUVER.

Moi non plus !

MON ISMÉNIE !

DARDENBŒUF, s'emportant.

Ah !... je perds patience à la fin !... On ne berne pas un prétendu comme ça ! sacrebleu !

VANCOUVER.

Monsieur !...

GALATHÉE.

Jeune homme !...

DARDENBŒUF, s'exaspérant.

Non ! non ! non !... il me faut un éclaircissement !... et je l'aurai !

VANCOUVER.

Jamais !

DARDENBŒUF, le menaçant.

Quand je devrais vous en demander raison !...
(Le prenant au collet.) Quand je devrais...

GALATHÉE, éperdue.

Malheureux !... c'est ton père !

DARDENBŒUF.

Qui ça ?... lui !!!

VANCOUVER, à part.

Patatras !... je vais prendre un bain !

Il remonte.

DARDENBŒUF.

Un instant !... Ah ! c'est vous qui êtes mon papa ?

SCÈNE VINGTIÈME

219

VANCOUVER, très troublé.

Oui... oui... oui... en grande partie...

GALATHÉE.

Souvenez-vous de la ferme de Badayos !...

DARDENBŒUF.

La ferme de Blaguayos ?...

VANCOUVER, barbotant.

Don Caramente... y Fuentes...

GALATHÉE.

Donc, le mariage est impossible !

DARDENBŒUF.

Minute ! (Il tire le médaillon de sa poche, le baise avec émotion, puis, le présentant à Vancouver.) La reconnaissez-vous ?

VANCOUVER, s'attendrissant sur la miniature.

Oh oui !... oh oui !... pauvre amie !... voilà bien ses traits chéris !... C'est bien ma grenade en fleur... je sens un pleur.

DARDENBŒUF.

Vieux farceur !... c'est la belle Gabrielle !

VANCOUVER.

Crédié !...

GALATHÉE.

Vertuchoux !...

MON ISMÉНИЕ !

DARDENBŒUF, gouaillant.

Pourvu que ça n'arrive pas aux oreilles d'Henri IV !...

GALATHÉE, indignée.

Ah !... mon frère !... un pareil subterfuge !...

Elle le pince avec colère.

VANCOUVER, à part, se frottant le bras.

Pincé... *pinçatus sum* !...

GALATHÉE, à Isménie qui entre.

Ma nièce, voici ton mari... La noce se fera dans deux mois.

ISMÉНИЕ, joyeuse.

Est-il possible !...

VANCOUVER, à part, tristement.

C'en est fait de l'Empire romain !... je n'ai pas assez gratté le salsifis !...

CHŒUR FINAL.

AIR d'Hervé.

VANCOUVER.

Chantons cet hymen déplorable
Qui, par un troc malencontreux,
M'enlève une fille adorable
Et me donne un gendre odieux.

GALATHÉE et DARDENBŒUF.

Chantons en ce jour mémorable
Ce doux hymen qui rend heureux
La future la plus aimable,
Le futur le plus amoureux.

SCÈNE VINGTIÈME

221

ISMÉNIÉ.

Notre bonheur sera durable.
Oui, cet hymen doit être heureux,
Car j'ai, par un choix favorable,
Le futur le plus amoureux.

FIN

100
100

**UN MONSIEUR
QUI A BRÛLÉ UNE DAME**

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du PALAIS-ROYAL,
le 29 novembre 1858.

COLLABORATEUR : ANICET-BOURGEOIS

PERSONNAGES

MISTRAL.

LOISEAU.

BOURGILLON.

BLANCMINET.

ANTOINE.

UN POSTILLON.

La scène se passe chez Bourgillon, notaire à Vitry-le-Brûlé
(Champagne).

UN MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

Le théâtre représente un jardin. Grille d'entrée au fond ; à droite, l'étude ; à gauche, un pavillon servant à serrer des instruments de jardinage et à loger Loiseau ; chaises de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

BLANCMINET, puis ANTOINE, puis BOURGILLON, puis LOISEAU.

Au lever du rideau, Blancminet sonne à la grille du fond, personne ne répond ; il ouvre la porte avec effort.

BLANCMINET, entrant.

Ah çà ! il n'y a donc personne ?... Voyons si à l'étude... (Il frappe à la porte sur laquelle on lit : ÉTUDE.) Fermée !... Eh bien, il se donne du bon temps maître Bourgillon... le notaire de Vitry-le-Brûlé ! (Appelant en frappant sur une table.) A la boutique ! à la boutique !

226 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

ANTOINE, paraissant au rez-de-chaussée de droite, la figure barbouillée de savon.

Quoi qu'y a?... Tiens ! c'est M. Blancminet, l'horloger !

BLANCMINET.

Pharmacien !... je suis pharmacien !

ANTOINE.

Oui, mais vous raccommodez aussi les montres !...

BLANCMINET.

Que veux-tu ! ils se portent comme des bœufs dans ce pays-ci !... Alors, voyant que la pharmacie languissait... j'ai joint une seconde corde à mon arc... la corde de l'horlogerie !

ANTOINE.

Un fameux métier !

BLANCMINET.

Pas mauvais ! malheureusement, il n'y a que cinq montres dans tout le village... mais je m'arrange pour qu'il y en ait toujours trois en réparation...

ANTOINE.

Ah ! vous êtes un malin, vous !... aussi vous avez du foin dans vos bottes !

BLANCMINET.

J'ai de quoi vivre... Ah çà ! tout le monde est donc sorti aujourd'hui ?

ANTOINE.

Non, monsieur... je vas vous dire... c'est dimanche !... alors l'étude se fait la barbe...

BLANCMINET.

Mais tu n'es pas de l'étude, toi, tu es jardinier ?

ANTOINE.

Je suis jardinier... et second clerc !... Je plante les choux et je porte les dossiers... J'ai aussi ajouté une corde !...

BLANCMINET.

J'aurais bien voulu parler à ton patron.

ANTOINE.

Il est là... dans sa chambre... Appelez-le !... moi, je vas m'achever ma barbe.

Il rentre.

BLANCMINET, appelant.

Ohé ! Bourgillon !... Bourgillon !

BOURGILLON, paraissant à la fenêtre de droite, la figure barbouillée de savon.

Quoi ?... qu'est-ce que c'est ?

228 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

BLANCMINET.

Descendez !... j'ai du nouveau... je viens d'en apprendre des belles sur le receveur !

BOURGILLON.

Le receveur ?... attendez-moi une minute !

BLANCMINET.

Tiens ! vous vous faites la barbe ?

BOURGILLON.

Oui... c'est dimanche... Appelez Loiseau, mon premier clerc, il vous tiendra compagnie.

Il disparaît.

BLANCMINET, seul.

Loiseau ! c'est un jeune homme de Paris... qui a un lorgnon... ça m'intimide ! On dit qu'il va traiter de l'étude... Notaire à Vitry-le-Brûlé !... une commune de cent quarante-huit habitants ! c'est un beau parti ! J'ai prié Bourgillon de le sonder pour ma fille... mais je n'ose espérer... il est si dédaigneux avec son lorgnon ! Si je pouvais le tâter adroitement... (Appelant à la fenêtre de gauche.) Monsieur Loiseau... (Parlé.) C'est drôle, je suis ému... l'idée qu'il va paraître ! (Appelant.) Monsieur Loiseau...

LOISEAU, paraissant à la fenêtre de gauche, la figure barbouillée de savon.

Qui est-ce qui m'appelle ?

BLANCMINET.

C'est moi... (Très haut.) Bonjour... bonjour, monsieur Loiseau !

LOISEAU.

Que le diable vous emporte !... vous avez failli me faire couper ! Qu'est-ce que vous voulez ?...

BLANCMINET.

Rien...

LOISEAU.

Alors adressez-vous au second clerc... il est là-bas qui ratisse...

BLANCMINET.

J'étais venu simplement pour avoir l'honneur de vous souhaiter le bonjour...

LOISEAU.

Et c'est pour ça que vous me dérangez ?... un dimanche de barbe !... Bonjour ! bonjour !

Il disparaît.

BLANCMINET, seul.

Qu'il est imposant et dédaigneux !

SCÈNE II

BLANCMINET, BOURGILLON.

BOURGILLON, entrant très endimanché.

Me voilà, père Blancminet... vous me disiez que le receveur ?...

BLANCMINET.

Il y a longtemps que je vous le dis, c'est notre ennemi ! J'en ai la preuve !

BOURGILLON.

Qu'est-ce qu'il a encore fait, cet intrigant-là ?

BLANCMINET.

Hier... je suis certain de ce que j'avance... il a donné un grand dîner !

BOURGILLON.

Bigre !

BLANCMINET.

Et je n'en étais pas !

BOURGILLON.

Ni moi non plus.

BLANCMINET.

Il avait invité toute sa coterie... Basin le coiffeur...

BOURGILLON.

Qui est dentiste en même temps !...

BLANCMINET.

Encore un qui a ajouté une corde !

BOURGILLON.

Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites ?

BLANCMINET.

On a mangé des huîtres !... j'ai vu les coquilles à la porte ! Voici l'échantillon !

Il montre une coquille d'huître.

BOURGILLON.

Mâtin !... étaler ses coquilles d'huître !...

BLANCMINET.

Pour nous narguer !... il nous dit : « Je mange des huîtres, vous n'en mangez pas ! »

BOURGILLON.

C'est une déclaration de guerre !

BLANCMINET.

Et, le soir, on a été en procession prendre le café chez Basin...

BOURGILLON.

Un petit drôle !

BLANCMINET.

Un polisson... Eh bien, qu'est-ce que vous dites de tout cela ?

BOURGILLON.

Père Blancminet, il faut nous venger !... On nous attaque, nous allons tirer le canon !... Il me vient une idée des plus énergiques...

BLANCMINET.

Parlez !

BOURGILLON.

Suivez-moi bien... Vous allez donner un grand dîner aujourd'hui même...

BLANCMINET.

Moi ?... pourquoi pas vous ?

BOURGILLON.

Impossible !... j'ai mal à l'estomac... et puis ma femme est absente... Vous inviterez l'huissier... vous m'inviterez moi, le notaire !... et puis Loiseau.

BLANCMINET.

Avec son lorgnon ?...

BOURGILLON.

Enfin tout le barreau de Vitry-le-Brûlé !

BLANCMINET.

Ce sera magnifique !

BOURGILLON.

Et au dessert... nous mangerons des huîtres, nom d'un petit bonhomme !

BLANCMINET.

Mazette !... c'est bien hardi.

BOURGILLON.

Et nous éparpillerons les coquilles !... nous en ferons un trottoir devant votre porte !... et le receveur sera obligé de marcher dessus tous les soirs en allant faire son whist !

BLANCMINET, effrayé.

Diable ! diable ! diable !... nous allons nous faire bien des ennemis !

234 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

BOURGILLON.

Vous reculez ?

BLANCMINET.

Non !... mais, si vous n'aviez pas eu mal à l'estomac... j'aurais préféré que ce fût vous... Enfin !... on se mettra à table à trois heures précises...

BOURGILLON.

J'y serai à deux...

BLANCMINET.

Ah ! tenez, voilà votre montre... C'est quarante sous... c'était la chaîne qui accrochait...

BOURGILLON.

Encore ! mais la semaine dernière...

BLANCMINET.

La semaine dernière, c'était la roue... nous avons la chaîne et la roue...

BOURGILLON, à part.

Il est un peu apothicaire, l'horloger !

BLANCMINET.

Ah çà ! causons de notre grande affaire... Avez-vous parlé à M. Loiseau pour ma fille ?

BOURGILLON.

Oui... je ne comprends rien à ce garçon-là !... Au premier mot, il m'a pris la main, avec son lorgnon, et m'a dit : « N'insistez pas, de grâce... il m'est impossible de me marier ! »

BLANCMINET.

Impossible !... est-ce qu'il serait malade ?

BOURGILLON.

Je pense qu'il a un mauvais estomac... quand il est avec moi, il bâille toujours...

BLANCMINET.

Avec moi aussi.

BOURGILLON.

Avec ma femme, c'est un autre genre... Il lui lance des regards... et ne lui parle que de légumes... de haricots verts, de petits pois... Je crois qu'il ne peut pas la souffrir !

BLANCMINET.

C'est probable.

BOURGILLON.

D'abord, s'il ne se marie pas... mon étude lui passera devant le nez... Il n'est pas assez riche...

BLANCMINET.

Et s'il n'a pas l'étude, il n'aura pas ma fille !

BOURGILLON.

Ne dites rien !... j'attends un autre clerc de Paris depuis quinze jours pour traiter.

BLANCMINET.

Ah bah !... Alors je le prends pour gendre !

BOURGILLON.

Attendez donc !... vous ne le connaissez pas !

BLANCMINET.

Ça m'est égal, s'il achète l'étude, je le prends pour gendre... car, voyez-vous, mon rêve depuis vingt ans, c'est de marier ma fille au notaire de Vitry-le-Brûlé, quel qu'il soit !... J'ai juré de ne pas mourir sans être le beau-père de cette étude !...

BOURGILLON.

Ambitieux !

BLANCMINET.

Vous n'êtes pas jeune... eh bien, si vous deveniez veuf, je vous prendrais !

BOURGILLON.

Oh ! merci ! si je devenais veuf... je ne me remarierais pas...

BLANCMINET.

Oh ! je sais pourquoi ! Vous avez toujours aimé à courtiser les petites mères !

BOURGILLON.

J'avoue que je suis amateur... les femmes me sont sympathiques !...

BLANCMINET.

Et ce n'est pas pour des prunes qu'on vous appelle le beau Bourgillon !

BOURGILLON, avec modestie.

Le fait est qu'à Vitry-le-Brûlé on a des bontés pour moi !

BLANCMINET.

Ah ça ! si votre jeune homme arrivait, vous me feriez prévenir... Je viendrais l'inviter à dîner...} il verrait ma fille, qui revient aujourd'hui de chez sa tante...

BOURGILLON.

Soyez tranquille !

BLANCMINET.

A tantôt !... on dînera à trois heures très précises.
(A part.) C'est égal, les huitres... c'est bien hardi !

SCÈNE III

BOURGILLON, LOISEAU.

LOISEAU entre par la gauche, très endimanché ; il tient une canne dans une main et un parapluie dans l'autre.

Quel temps fait-il ?... Patron, faut-il prendre une canne ou un parapluie ?

BOURGILLON.

Où allez-vous donc ?

LOISEAU.

Je vais me promener sur la grande place... c'est dimanche...

BOURGILLON.

Pourquoi faire ?...

LOISEAU.

Dame ! je ne sais pas... Tous les dimanches... on se promène sur la grande place... on règle sa montre !

BOURGILLON, à part.

C'est drôle, s'il n'était pas de Paris, je le croirais bête... mais il est de Paris ! (Haut.) Vous savez que nous sommes invités à dîner chez Blancminet. (Bas.) Il y aura des huîtres !

LOISEAU.

Des huîtres ?... Cristi !... est-ce que c'est sa fête ?

BOURGILLON.

Non, c'est pour vexer le receveur... qui s'est permis d'en manger hier.

LOISEAU, stupéfait.

Le receveur en a mangé hier ?

BOURGILLON.

Il a invité Basin, le perruquier...

LOISEAU.

Ah ! oui !... le... qui a un si beau salon de coiffure... à l'instar de Paris...

BOURGILLON.

Et toute la coterie...

LOISEAU, ravi.

Ah !

BOURGILLON.

Et aujourd'hui Blancminet lui riposte !

LOISEAU.

Eh bien, Blancminet est un homme de cœur !...

BOURGILLON.

Voyons, Loiseau... pourquoi ne voulez-vous pas épouser sa fille? (Loiseau bâille. — A part.) Encore son estomac!... (Haut.) La petite est gentille... Elle a trente-cinq mille francs de dot qui serviraient à payer une partie de votre charge... Je vous donnerais du temps pour le reste. (Loiseau bâille. — A part.) Quel fichu estomac! (Haut.) Voyons, répondez.

LOISEAU, mettant son pince-nez.

Monsieur Bourgillon... le mariage est un contrat synallagmatique...

BOURGILLON, à part.

Il me récite le Code!

LOISEAU.

Qui, pour être parfait, demande le consentement des deux parties.

BOURGILLON.

Article 146...

LOISEAU, continuant.

Les époux doivent être libres... français... et de sexe différent...

BOURGILLON.

Eh bien?

LOISEAU.

Eh bien ? je suis lié par des serments antérieurs et supérieurs...

BOURGILLON.

Vous êtes marié ?

LOISEAU.

Non !

BOURGILLON.

Alors ?...

LOISEAU.

De grâce, n'insistez pas... ce serait me désobliger.

Il ôte son lorgnon.

BOURGILLON, à part.

Mais qu'est-ce qu'il a ?

LOISEAU.

Quand revient madame Bourgillon ?

BOURGILLON.

Olympe?... elle est chez sa marraine... Je l'attends d'un jour à l'autre... Tiens ! ça me fait penser que j'ai reçu une lettre d'elle il y a trois jours !... Je ne l'ai pas encore décachetée !...

LOISEAU, indigné.

Oh !

BOURGILLON.

Quoi ?

LOISEAU.

Rien !

BOURGILLON, tirant une lettre de sa poche.

La voici !... Voyons ce qu'elle me chante.

LOISEAU, à part.

« Me chante ! » Butor !

BOURGILLON, parcourant la lettre.

« Mon cher ami, je pense toujours à toi... ton image me suit sans cesse. » (Parlé en tournant la page.)
Tra la la ! (Lisant.) « Ah ! que l'absence est longue !... »
(Tournant la page.) Tra la la !

LOISEAU, à part.

Tra la la ! une si belle blonde !...

BOURGILLON, lisant.

« *Post-scriptum.* — Tu diras à M. Loiseau que les potirons sont mûrs. »

LOISEAU.

O bonheur !

BOURGILLON.

Quoi ?... Pourquoi dites-vous : « O bonheur ! »

SCÈNE QUATRIÈME 243

LOISEAU, embarrassé.

Parce que... parce que les potirons sont mûrs, et, comme je les aime... (A part.) Une phrase convenue qui veut dire : « Je vous aime toujours, ô Loiseau ! » (Haut, à Bourgillon.) Quand vous répondrez à madame, voudrez-vous avoir l'obligeance de lui dire de ma part que les épinards montent à graine ?

BOURGILLON.

Pourquoi ça ?

LOISEAU.

Ça lui fera plaisir !

BOURGILLON, à part.

Sont-ils bêtes avec leurs légumes !

LOISEAU, à part.

Réponse ingénieuse pour lui dire que **mon amour** n'a plus de bornes !... Nous empruntons aux légumes leur innocent langage !

SCÈNE IV

BOURGILLON, LOISEAU, MISTRAL.

MISTRAL, entrant très précipitamment.

Au feu !... de l'eau !... de l'eau !...

244 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

BOURGILLON.

Ah ! mon Dieu !

LOISEAU, perdant la tête.

Le feu ! où ça ? (Le reconnaissant.) Tiens ! c'est Mistral !

BOURGILLON, à part.

Le jeune homme que j'attends !

MISTRAL, à part.

Cet imbécile de Loiseau !...

BOURGILLON.

Eh bien, mais, et ce feu ?

MISTRAL.

Ne vous inquiétez pas... il brûle... toujours sur la grand'route.

BOURGILLON.

Vous avez incendié la grand'route ? c'est bien invraisemblable !

LOISEAU.

On brûle bien le pavé.

MISTRAL.

Tel que vous me voyez, messieurs, je viens de mettre le feu à la patache.

LOISEAU.

Ah bah !

BOURGILLON.

Sapristi ! on venait de la faire repeindre !

MISTRAL.

J'étais monté près du conducteur pour fumer un cigare... il y avait sur l'impériale des pièces d'artifice pour un imbécile de bourgeois de l'endroit... mon amadou a volé dessus... et pif ! paf ! pan ! fsst !...

LOISEAU.

Un feu d'artifice ! Oh ! que ça devait être joli.

MISTRAL.

Je n'ai eu que le temps de me jeter à bas... On a pu dételer les chevaux, mais la voiture est en cendres !

LOISEAU.

Plus de patache !... à la bonne heure ! voilà des nouvelles !

BOURGILLON, se frottant les mains.

Oui, c'est charmant ! c'est charmant !

MISTRAL, à Bourgillon.

Comment ! ça vous fait rire ?

BOURGILLON.

Dame ! nous en avons si peu l'occasion.

MISTRAL.

C'est égal... voilà un cigare qui va me coûter cher ! J'attends le conducteur... je lui ai demandé l'addition...

LOISEAU.

Quelle addition ?

MISTRAL.

Puisque j'ai consommé un berlingot, il faut bien que je le paye !

BOURGILLON, à part.

Il est honnête ! (Haut.) Jeune homme, vous restez quelques jours avec nous... vous prendrez connaissance des affaires de l'étude... qui est très forte... J'occupe deux clercs... (Montrant Loiseau.) Voici le premier... Quant à l'autre, dans ce moment, il plante des ciboules !

MISTRAL.

Comment ?

BOURGILLON.

Oui, il est à deux fins... Je vous laisse avec Loiseau.

AIR :

Je vais écrire à mon amour de femme
 Que je ne fais que geindre et que jeûner,
 Que j'ai du noir... enfin du vague à l'âme,
 Puis nous irons gaillardement dîner.

LOISEAU.

Ah ! dites-lui que sa trop longue absence
 Attriste tout, même le potager ;
 Puis ajoutez que le concombre avance :
 A revenir, ça pourra l'engager.

BOURGILLON.

Qu'ils sont bêtes avec leurs légumes !...

ENSEMBLE.

BOURGILLON.

Je vais écrire, etc.

MISTRAL.

Ce mari-là se passe de sa femme
 Et sans, je crois, ni geindre ni jeûner ;
 C'est un farceur ; honni soit qui le blâme,
 Entre garçons, j'aime fort à dîner.

LOISEAU.

Homme sans cœur, il rit loin de sa femme,
 Moi, je voudrais, hélas ! toujours jeûner,

248 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

Mais, pour cacher le secret de mon âme,
Il me faudra, comme eux, très bien dîner.

Bourgillon sort par la droite.

SCÈNE V

LOISEAU, MISTRAL.

LOISEAU.

Ce cher Mistral !... tu vas donc devenir mon patron.

MISTRAL.

Oh ! ce n'est pas encore fait...

LOISEAU.

Voilà quinze jours que le Bourgillon t'attend... Tu as flâné...

MISTRAL.

Ne m'en parle pas ! j'ai fait en route la rencontre d'une blonde charmante... ça m'a retardé.

LOISEAU, avec passion.

Oh ! les blondes !

MISTRAL.

Plaît-il ?

LOISEAU.

Rien... continue...

MISTRAL.

C'est une veuve... elle n'a jamais voulu me dire son nom... mais, en me quittant, elle m'a donné une bague de ses cheveux... Aimes-tu les blondes, toi ?

LOISEAU, avec passion.

Oh ! les blondes !

MISTRAL.

Eh bien, « Oh ! les blondes !... » après ?

LOISEAU.

Ah ! mon ami, si tu savais !... Les épinards montent à graine.

MISTRAL.

Hein ?

LOISEAU.

Ah ! non ! tu ne comprends pas... Oh ! ma foi ! tant pis... il y a trop longtemps que je renferme mon secret dans le double fond de mon cœur... Ce secret si doux et si cher, je ne pouvais le confier qu'au nuage qui passe, qu'à la feuille que le vent emporte ; mon pauvre cœur va pouvoir enfin s'épancher, ouvre-moi le tien, Mistral, ouvre-le à deux battants, car ce secret, c'est toute ma vie... Mon ami, je suis un scélérat... j'ai abusé de la confiance de cet honnête Bourgillon, je lui ai dérobé ce qu'il avait de plus précieux.

250 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

MISTRAL.

Hein... tu as forcé sa caisse ?

LOISEAU, indigné.

Oh !... non...

MISTRAL.

Qu'est-ce que tu lui as pris ?

LOISEAU.

L'amour de son Olympe, oui, j'ai eu l'indécatesse d'allumer une passion tropicale dans le cœur de ma patronne...

MISTRAL.

Comment ! madame Bourgillon ?

LOISEAU.

Chut !... J'ai juré de lui consacrer tous les jours qui me restent... de ne jamais me marier, pour être à jamais son premier clerc ! Voilà pourquoi je ne veux pas épouser mademoiselle Blancminet !

MISTRAL.

Qu'est-ce que c'est que ça, Blancminet ?

LOISEAU.

Un horloger qui vend des sangsues !... Ah ! je suis crânement pincé, va !

MISTRAL.

Au moins es-tu récompensé de ta fidélité ?

LOISEAU.

Oh ! non, c'est une chaste femme !... je ne possède encore que son cœur...

MISTRAL.

Aïe !... Alors tu poses !

LOISEAU.

Du tout !... Avant de partir, elle m'a donné une bague de ses cheveux !

MISTRAL.

Tiens !

LOISEAU.

Et, ce matin encore, elle m'écrivait : « Les potirons sont mûrs. »

MISTRAL.

Quels potirons ?...

LOISEAU.

Ah ! non ! tu ne comprends pas !

BOURGILLON, entrant.

Antoine !...

LOISEAU, apercevant Bourgillon qui entre.

Chut ! le mari !

SCÈNE VI

LOISEAU, MISTRAL, BOURGILLON,
ANTOINE.

BOURGILLON, appelant.

Antoine !... Antoine !

ANTOINE, entrant avec un rateau.

Voilà, patron !

BOURGILLON.

Ote ton tablier ! je vais te présenter. (A Mistral.) Je vous présente mon second clerc...

MISTRAL.

C'est un fort joli cavalier...

BOURGILLON, à Antoine.

Remets ton tablier... et va me porter cette lettre à la poste... C'est pour ma femme.

LOISEAU.

Avez-vous pensé à lui dire... ?

BOURGILLON.

Que la chicorée monte à graine ?...

LOISEAU.

La chicorée ?... Les épinards ! pas la chicorée !

BOURGILLON.

Ah ! qu'est-ce que ça fait ?

LOISEAU, à part.

Sacrebleu ! la chicorée, c'est la tiédeur !

BOURGILLON, bas à Loiseau.

Faites-moi le plaisir de courir chez Blancminet...
et de lui dire que le jeune homme est arrivé.
(A Antoine.) Et toi, cours à la poste !

LOISEAU, à part.

Sapristi ! elle va me trouver tiède. C'est très ennuyeux.

SCÈNE VII

MISTRAL, BOURGILLON.

BOURGILLON.

Maintenant que nous voilà seuls... causons un peu de votre affaire.

MISTRAL.

De l'étude ? Volontiers...

BOURGILLON.

Je suis rond ; pour vous, ça vaut cinquante mille francs.

MISTRAL.

Diable !

BOURGILLON.

Vous dites ?

MISTRAL.

C'est raide !

BOURGILLON.

J'occupe deux clercs !

MISTRAL.

Oui... mais il y en a un qui plante des ciboules.

BOURGILLON.

Le dimanche seulement... Vous vous plairez beaucoup ici... les promenades sont délicieuses... et le sexe donc ! Elles ont toutes le nez retroussé... ce qui est un signe.

MISTRAL.

Diable !... vous êtes un gaillard, vous !

BOURGILLON.

Je ne m'en cache pas !... les femmes me sont sympathiques... C'est même pour cela que je vends mon étude... parce qu'un notaire qui délire... ça fait jaser... mais, une fois retiré... je serai libre !

MISTRAL.

Ah çà ! et madame Bourgillon ?

BOURGILLON.

Elle est chez sa marraine.

MISTRAL.

Oui, mais elle reviendra... et si elle apprenait...

BOURGILLON.

Elle ? allons donc ! elle n'y voit que du feu... je l'entretiens dans une douce erreur... je lui dis des mots d'amour... des bêtises... nous nous faisons de petits cadeaux... Avant de partir, elle m'a donné une bague de ses cheveux. (La montrant.) La voilà !

MISTRAL, à part.

C'est drôle ! elle ressemble à la mienne.

BOURGILLON.

De mon côté, je lui ménage une surprise... (Tirant

256 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

un petit cadre de sa poche.) Je lui ai fait encadrer ce daguerréotype... c'est un tableau de famille... me voici sur le devant avec ma femme, Loiseau dans le fond...

MISTRAL.

Ah ! Loiseau en est ?

BOURGILLON.

Pour faire la perspective.

MISTRAL.

La femme, le mari, et... le premier clerc !... c'est complet !

BOURGILLON, lui mettant le cadre sous les yeux.

C'est gentil, n'est-ce pas ?...

MISTRAL, regardant.

Ah ! fichtre !

BOURGILLON.

Quoi donc ?

MISTRAL.

Cette dame ?

BOURGILLON.

C'est madame Bourgillon !

MISTRAL, à part.

Ma veuve ! la belle blonde !

SCÈNE HUITIÈME

257

BOURGILLON.

C'est une femme très sévère... je vous présenterai à elle !

MISTRAL, s'oubliant.

Ah ! ce pauvre Loiseau !

BOURGILLON.

Quoi ?... ce pauvre Loiseau !

MISTRAL.

Rien ! (A part et tout à coup.) Eh bien, et le mari donc !

SCÈNE VIII

MISTRAL, BOURGILLON, BLANCMINET.

BLANCMINET, entrant vivement, à part.

Loiseau vient de me dire qu'il était arrivé !... (Apercevant Mistral.) Le voici !

BOURGILLON, à Mistral.

M. Blancminet, un voisin...

MISTRAL, mettant son pince-nez et saluant.

Monsieur... enchanté !

258 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

BLANCMINET, à part.

Sapristi ! il a aussi un lorgnon !... ça m'intimide.

BOURGILLON.

Monsieur possède une fille charmante à marier...

MISTRAL.

Ah !

BLANCMINET, très ému, à Mistral.

Et même je ne vous cacherai pas que mon ambition... (A part.) Diable de lorgnon ! (Haut.) serait de lui faire épouser un notaire.

BOURGILLON.

Le notaire de Vitry-le-Brûlé ?

BLANCMINET.

Si c'était possible !...

MISTRAL, à part.

Ah ça ! est-ce qu'il va m'offrir sa fille ?

Il ôte son pince-nez.

BLANCMINET, à part.

Ah ! il l'a ôté ! (Haut, prenant courage.) Monsieur, je n'ai qu'un enfant... je lui donne trente-cinq mille francs... et, si par hasard vous étiez dans l'inten-

tion de traiter... on pourrait faire les deux affaires ensemble.

MISTRAL, à part, gaiement.

Décidément, on me demande en mariage. (Haut.)
Monsieur...

Il veut remettre son pince-nez.

BLANCMINET.

Non !... ne le remettez pas !

MISTRAL.

Pourquoi ça ? (Reprenant.) Monsieur, votre demande m'honore... mais, n'ayant jamais eu la bonne fortune de rencontrer mademoiselle votre fille... je demande à la voir un peu.

BLANCMINET.

Oh ! c'est tout mon portrait !

MISTRAL.

Merci ! ça suffit !

BOURGILLON.

Son portrait... allons donc !

BLANCMINET.

Au reste, vous la verrez... si vous voulez nous

260 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

faire le plaisir de dîner avec nous... (A Bourgillon.)
J'ai fait acheter des écailles d'huître...

BOURGILLON.

Comment, des écailles ?

BLANCMINET.

Oui, c'est une idée qui m'est venue... nous les jetons à la porte... et, pour le receveur, ça fera le même effet !

BOURGILLON, à part.

Vieux rat !

BLANCMINET.

Nous nous mettons à table à trois heures précises...

MISTRAL, tirant sa montre.

Il en est deux !

BLANCMINET.

Tiens, vous avez une montre ! (A part.) Ça fera six ! (Haut.) Va-t-elle bien ?

MISTRAL.

Elle ne se dérange jamais !

BLANCMINET.

Soyez tranquille ! nous dérangerons... (Se reprenant.)

nous arrangerons ça ! Venez, Bourgillon, nous avons à causer du contrat.

MISTRAL.

Mais, permettez...

BLANCMINET.

Si, si !... j'aime à mener les affaires rondement.

Blancminet et Bourgillon entrent à droite.

SCÈNE IX

MISTRAL, puis UN POSTILLON.

MISTRAL, seul.

Ah çà ! mais il me confisque !... c'est une souricière que ce beau-père-là !

LE POSTILLON, entrant par le fond.

Monsieur ?

MISTRAL.

Ah ! c'est le conducteur de la patache !... Tu m'apportes l'addition ?

LE POSTILLON, lui remettant un papier.

Voilà, monsieur.

MISTRAL, lisant.

« Pour une patache repeinte à neuf : six cent

262 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

vingt francs. » (Parlé.) C'est salé! mais ça n'arrive pas tous les jours! Nous disons six cent vingt francs?

LE POSTILLON.

Ce n'est pas tout, monsieur.

MISTRAL.

Quoi?

LE POSTILLON.

Lisez...

MISTRAL, lisant.

« Plus, pour une dame brûlée... » (S'interrompant.)
Comment, une dame?

LE POSTILLON.

Qui était dans l'intérieur.

MISTRAL.

Qu'est-ce que tu me chantes?

LE POSTILLON.

Je ne chante pas! elle est portée sur la feuille...
Il paraît qu'elle était montée à Reims... et au relais mon camarade m'a recommandé d'en avoir bien soin!...

MISTRAL, avec agitation.

Sapristi ! j'aurais brûlé une dame ! Pourquoi ne l'as-tu pas sortie de là ?...

LE POSTILLON.

J'ai songé d'abord à mes chevaux ; les chevaux, ça passe avant tout.

MISTRAL.

Vite ! courons... il est peut-être encore temps !...

LE POSTILLON, froidement.

Ah ! monsieur... c'est inutile... J'ai cherché dans les cendres... et je n'ai retrouvé que son dé. (Le lui donnant.) Le voici !...

MISTRAL.

Un dé ! voilà tout ce qu'il en reste ! (Au postillon.) Mais cours donc, imbécile !... Informe-toi de son nom !... qui elle est ? d'où elle vient ?... Cent francs pour toi !... va ! va !

Le postillon sort vivement.

SCÈNE X

MISTRAL, puis BLANCMINET.

MISTRAL, seul.

Nom d'une bobinette !... me voilà bien !... Une femme brûlée... Si je filais ?...

264 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

BLANCMINET.

Ah ! je suis bien aise de vous voir...

MISTRAL.

Moi aussi... Vous ne pourriez pas me prêter un cabriolet ?

BLANCMINET.

Non... je viens de causer avec Bourgillon pour son étude.

MISTRAL.

Oui... oui... (A part.) Si j'avais seulement un cheval ?

BLANCMINET.

Il vous demandera cinquante mille francs... offrez-en quarante mille.

MISTRAL, à part.

Avec une selle.

BLANCMINET.

A tout à l'heure, à dîner !

MISTRAL.

Merci... je n'ai pas faim.

BLANCMINET.

Vous verrez ma fille... elle doit être arrivée aujourd'hui par la patache.

MISTRAL.

Hein ?

BLANCMINET.

Avec un melon et un feu d'artifice.

MISTRAL.

Un feu d'artifice !

BLANCMINET.

Je vais faire servir !

Il sort.

SCÈNE XI

MISTRAL, puis BOURGILLON, puis LOISEAU,
puis ANTOINE.

MISTRAL, seul.

C'est elle !... c'est sa fille ! ah !

Il tombe en défaillance sur une chaise.

BOURGILLON, entrant, des papiers à la main.

Voici notre petit projet de traité... Eh bien,

266 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

qu'est-ce qu'il a? il se trouve mal? (Appelant.)
Loiseau ! Loiseau !

LOISEAU, entrant par le fond.

Quoi, patron ?

BOURGILLON.

Vite ! du sel ! du vinaigre !

LOISEAU.

Vous voulez faire une salade ?

BOURGILLON.

Une salade ! imbécile ! (Montrant Mistral.) Regarde-
le donc.

LOISEAU.

Ah ! mon Dieu ! comme il est pâle... (Lui tapant
dans les mains.) C'est l'émotion... une première entre-
vue...

MISTRAL, revenant à lui.

Non ! ce mariage n'est plus possible.

BOURGILLON.

Pourquoi ?

MISTRAL.

Pourquoi ? Monsieur Bourgillon, je viens de
brûler ma future !

LOISEAU.

Hein ?

BOURGILLON.

Comment ?

MISTRAL.

La malheureuse était dans l'intérieur... le feu d'artifice en haut... consumée !... plus rien !... Il est joli, mon voyage !

BOURGILLON.

Sapristi ! quel événement !

ANTOINE, entrant.

Monsieur !...

BOURGILLON.

Quoi ?...

ANTOINE.

C'est M. Blancminet qui envoie dire que la soupe est servie.

Il sort.

MISTRAL, vivement.

Je n'irai pas !

BOURGILLON.

Voyons, du courage !... il compte sur vous...

LOISEAU.

Ce serait impoli...

MISTRAL.

Non... je ne peux pas aller manger sa soupe et lui dire au dessert : « Vous savez bien, votre fille ?... Eh bien !... » Non, c'est impossible !

BOURGILLON.

Diable !... alors il faudrait le faire prévenir, ce pauvre Blancminet... lui annoncer l'accident... Loiseau !

LOISEAU.

Ah ! non ! pas moi !... vous, patron !

BOURGILLON.

J'ai mal à l'estomac ! il faut quelqu'un d'adroit pour lui raconter ça doucement... Allez... Loiseau, allez !

MISTRAL.

Allez, Loiseau.

LOISEAU.

Comme c'est agréable !... dire doucement à quelqu'un que sa fille est en cendres ! (Mettant son pince-nez avant de sortir.) Enfin ! j'y vais !... (A part.) En voilà un dimanche !

Loiseau sort par le fond et Antoine rentre à droite.

SCÈNE XII

MISTRAL, BOURGILLON.

BOURGILLON, à Mistral.

Voyons, du courage !... Voulez-vous prendre une cerise ? Ça vous remettra...

MISTRAL.

Merci ! je n'ai pas le cœur aux cerises !

BOURGILLON.

Certainement... c'est un malheur... mais ce n'est pas votre faute... Ensuite, êtes-vous bien sûr?... car, enfin, une femme ne brûle pas comme ça... totalement !

MISTRAL.

Trop sûr, hélas ! (Lui montrant le dé.) Voici ce qu'il en reste !

BOURGILLON, vivement.

Hein?... un dé?... le dé de ma femme ! je reconnais son chiffre... O. B., Olympe Bourgillon... C'est ma femme !

Il tombe en défaillance sur une chaise.

MISTRAL.

Allons, bon !... c'est sa femme à présent !

SCÈNE XIII

MISTRAL, BOURGILLON, LOISEAU,
puis ANTOINE.

LOISEAU, rentrant gaiement.

Bonnes nouvelles ! ta future n'est pas brûlée !...
Je viens de la rencontrer... avec un melon ! Elle
avait pris le messenger...

MISTRAL.

Ce n'est plus elle !... c'est bien plus affreux !

LOISEAU.

Qui donc ?

MISTRAL, lui montrant le dé.

Regarde !

LOISEAU.

La patronne !... il a brûlé la patronne !

Il tombe sur une chaise de l'autre côté.

MISTRAL.

Et de deux !... Au secours !

Il prend la carafe et les asperge alternativement pour les
faire revenir.

BOURGILLON.

Une si bonne femme !... si fidèle !...

LOISEAU.

Qui nous aimait tant !

BOURGILLON.

Je ne m'en consolerais jamais !

Il embrasse sa bague.

LOISEAU, pleurant.

Ni moi !

Il embrasse sa bague.

MISTRAL.

Ni moi !

Il embrasse sa bague.

ANTOINE, entrant.

M. Blancminet renvoie dire que la soupe est servie...

BOURGILLON.

Tu nous ennuies !

MISTRAL.

Animal !

LOISEAU.

Nous ne sommes pas en train de manger !

BOURGILLON.

Oh ! non ! (Très attendri.) Je souperai... mais je ne dînerai pas !

Antoine sort.

LOISEAU.

Quant à moi... je ne souperai plus... et je ne dînerai plus !... je sais ce qu'il me reste à faire...

Loiseau entre dans le pavillon à gauche.

SCÈNE XIV

MISTRAL, BOURGILLON.

BOURGILLON, pleurant.

Heu !... heu !... rester veuf à la fleur de l'âge !

MISTRAL.

Il y a des douleurs qu'il ne faut pas chercher à consoler.

BOURGILLON.

Oh ! c'est bien vrai !... et je n'ai pas d'enfants encore ! Il me faudra rendre la dot ! (Pleurant.) Éheu !... éheu !...

MISTRAL, étonné.

Hein ?

BOURGILLON, très ému.

Une si bonne femme !... Je veux faire recueillir ses cendres... et leur élever un monument !

MISTRAL.

Ça me regarde !

BOURGILLON, larmoyant.

Oui... vous payerez le marbre... et moi... je fournirai l'épitaphe... éheu ! heu !

MISTRAL, cherchant à le consoler.

Voyons, monsieur Bourgillon !... du courage !... vous vous rendrez malade !

BOURGILLON, éclatant en sanglots.

C'est plus fort que moi !... Je sais bien que, quand je me désolerai... ça n'y changera rien... Aussi... (Se calmant tout à coup et mettant son mouchoir dans sa poche.) Voyons !... causons de la petite indemnité, maintenant ?

MISTRAL, étonné.

Quelle indemnité ?

BOURGILLON.

L'indemnité d'Olympe !... Est-ce que vous croyez qu'on a le droit de brûler une femme sans la rembourser à son mari ?

MISTRAL.

Comment !... mais il est de ces pertes qu'on ne peut réparer !

274 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

BOURGILLON, pleurant.

Oh ! si !... on peut !...

MISTRAL.

Oh ! non !

BOURGILLON.

Oh ! si... vous comprenez que, si je me portais partie civile, j'obtiendrais de jolis dommages-intérêts.

MISTRAL.

Un procès !

BOURGILLON.

Non !... pas de procès ! respectons son ombre ! Il vaut toujours mieux s'entendre à l'amiable... Ce n'est pas parce que Olympe était ma femme, monsieur... mais elle valait son pesant d'or !...

MISTRAL, à part.

Diable ! ce sera cher.

BOURGILLON.

Elle était belle, spirituelle, gracieuse, élancée.

MISTRAL.

Élancée !... c'est-à-dire...

BOURGILLON.

Qu'en savez-vous ?

MISTRAL.

Mais... j'ai vu son daguerréotype !

BOURGILLON, *vivement*.

Il n'est pas ressemblant !... le daguerréotype grossit !... et puis je l'aimais !... oh ! oui !... je l'aimais !...

MISTRAL.

Vous l'aimiez !... ça ne vous empêchait pas de lui faire des traits !

BOURGILLON.

Moi !... la tromper !... un ange !... Vous parlerai-je de sa vertu ?

MISTRAL, *vivement*.

Oh !

BOURGILLON.

Quoi ?

MISTRAL.

Rien !

BOURGILLON.

Une femme qui ne s'occupait que de son mari... et de son potager !... Demandez à Loiseau !... ils ne parlaient que de légumes.

MISTRAL.

Oh ! Loiseau !

276 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

BOURGILLON.

Quoi ?

MISTRAL.

Rien ! (A part.) Saprستي !

BOURGILLON, sanglotant tout à coup.

Et vous croyez qu'un trésor pareil peut se payer ?

MISTRAL, vivement.

Non !... je ne le crois pas !

BOURGILLON.

Voyons !... qu'est-ce que vous proposez ?

MISTRAL.

Mais dame !... (A part.) Voilà une situation ! (Haut.)
Pensez-vous que dix mille francs... ?

BOURGILLON, sanglotant.

Éheu ! heu ! allez toujours !

MISTRAL, à part.

Fichtre ! (Haut.) Voyons... vingt mille !...

BOURGILLON, sanglotant plus fort.

Éheu ! heu !... allez toujours !

MISTRAL.

Ah ! mais non !... je n'irai plus !... En voilà assez !

BOURGILLON.

Alors rendez-moi ma femme chérie... ma moutonnette !

MISTRAL.

Ce n'est pas ma faute aussi !... Pourquoi n'a-t-elle pas appelé, crié ?... Que diable !... quand on brûle, on crie !

BOURGILLON.

Je suis sûr que le feu aura pris à ses jupes... et elle n'aura pas osé se montrer en cet état-là !... Quelle vertu !... Vous avez la petitesse de m'offrir vingt mille francs pour un pareil trésor... mais il ne serait pas payé trente mille.

MISTRAL.

Sapristi ! c'est tout ce que je possède... je ne pourrai pas vous acheter votre étude !

BOURGILLON.

Ah ! ça m'est égal... je la vendrai à un autre...

MISTRAL.

Trop bon !

278 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

BOURGILLON.

Avez-vous les fonds ?

MISTRAL.

Oui...

BOURGILLON.

Je vais rédiger la petite quittance...

MISTRAL, résistant.

Permettez.

BOURGILLON, lui prenant les mains.

Ah ! vous êtes un honnête jeune homme !... je vous pardonne ! (Il sort en poussant un petit gémissement.)
Hai !

SCÈNE XV

MISTRAL, LOISEAU.

MISTRAL, seul.

Trente mille francs, sans compter la patache !...
Décidément je ne fumerai plus... les cigares sont trop chers !

LOISEAU entre, un réchaud de charbon sous le bras et une bougie allumée à la main ; il est en grand deuil et très sombre ; à part.

Impossible d'exécuter mon projet par là... il y

manque des carreaux... (S'attendrissant.) Madame Bourgillon m'avait promis de faire venir le vitrier !... et maintenant la pauvre femme !... (Il pleure.) Ah ! ah !...

MISTRAL, se retournant.

Loiseau !... (Montrant la bougie allumée.) Tu vas à la cave ?

LOISEAU, très sombre.

Oui... à la grande cave !

MISTRAL.

Ah ! mon Dieu ! ce réchaud !

LOISEAU.

Quand reviendra la pâle aurore... Loiseau sera remonté vers les cieux !

MISTRAL.

Ah ! bon ! voilà autre chose !

LOISEAU.

C'est plus fort que moi, vois-tu !... Je ne peux pas lui survivre, à cette femme !... Si tu avais connu toutes ses qualités...

MISTRAL.

Elle en avait trente mille !...

280 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

LOISEAU, avec force.

Elle en avait cent mille !...

MISTRAL, lui mettant vivement la main sur la bouche.

Tais-toi donc !... si on t'entendait !... (A part.) Il n'est pas chargé de les payer, lui !

LOISEAU.

Une femme qui, hier encore, m'écrivait : « Les potirons sont mûrs. »

MISTRAL.

Eh bien ?

LOISEAU.

Et qui me donnait des bagues de ses cheveux !

MISTRAL.

Oh ! si ce n'est que ça !

LOISEAU, lui montrant sa main.

La voici !

MISTRAL, même jeu.

La voilà !... les deux font la paire !

LOISEAU.

Hein ?... la même nuance !... que signifie ?...

MISTRAL.

Cela signifie que madame Bourgillon et la veuve

que j'ai rencontrée ne font qu'une seule et même blonde !... grand imbécile !

LOISEAU.

Sapristi !...

Il souffle le bougeoir de toutes ses forces.

MISTRAL.

A la bonne heure !

LOISEAU.

La coquette ! la perfide ! deux bagues !

MISTRAL.

Qu'est-ce que tu veux ! il y a des femmes qui ont trop de cheveux !

SCÈNE XVI

LOISEAU, MISTRAL, BOURGILLON,
puis ANTOINE.

BOURGILLON, entrant, à *Mistral*.

Mon ami... voici la petite quittance...

MISTRAL.

Saprédié !... en y réfléchissant... c'est bien cher !

282 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

BOURGILLON.

Bien cher !... il marchande !... (Sanglotant.) Éheu !
heu !

ANTOINE, accourant.

Monsieur !...

TOUS.

Qu'est-ce qu'il y a ?...

ANTOINE.

C'est une lettre de madame...

BOURGILLON.

Ma femme ! (Regardant le timbre.) Datée d'aujourd'hui...

LOISEAU.

Comment ?

MISTRAL.

Elle n'est donc pas brûlée !...

BOURGILLON, très froidement.

Ah ! je suis bien heureux... bien heureux !... mon Dieu ! que je suis heureux ! (Lisant.) « Mon cher ami, je ne reviendrai que dans huit jours... Fais-moi le plaisir de réclamer mon dé d'or, que je crois avoir laissé tomber dans la patache... en la quittant à Reims. »

MISTRAL, avec joie.

Ah !

BOURGILLON.

« *Post-scriptum*. Surtout, n'oublie pas de dire à Loiseau que les potirons sont très mûrs... »

LOISEAU.

Ça m'est bien égal ! (A Bourgillon, avec dignité.)
Veuillez lui dire qu'il a gelé blanc sur les épinards !

BOURGILLON.

Mon Dieu ! qu'ils sont bêtes avec leurs légumes.

MISTRAL.

Mais cette dame que j'ai brûlée ?... car enfin j'en ai brûlé une, à qui est-elle ?

ANTOINE.

Elle est à Basin... le perruquier.

MISTRAL.

Ah ! le pauvre homme !

ANTOINE.

Il m'a chargé de vous remettre sa note.

Il donne un papier.

MISTRAL, à Bourgillon.

Voyons ! s'il est plus raisonnable que vous. (Lisant.) « Pour une femme brûlée : soixante francs. »

284 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

LOISEAU et BOURGILLON.

Soixante francs !...

MISTRAL.

A la bonne heure !... il est modéré !... il y a du plaisir à faire des affaires avec cet homme-là !

ANTOINE.

Il ne veut pas gagner sur vous... il dit que c'est le prix de facture ?

MISTRAL.

Comment, le prix de facture ?

ANTOINE.

Mais oui ! c'est une femme en cire.

BOURGILLON.

Ah ! j'y suis !... une vertu décolletée... pour son salon de coiffure, et tournant sur pivot... comme ça.

MISTRAL, avec joie.

Ah ! sapristi !... je l'échappe belle !

SCÈNE XVII

LES MÊMES, BLANCMINET.

BLANCMINET, entrant furieux.

Ah ça ! venez-vous dîner, oui ou non ?

BOURGILLON.

Est-ce que nous sommes en retard ?

BLANCMINET.

Je vous avais dit à trois heures précises... et il en est sept !... la soupe est froide et le melon est chaud !

LOISEAU.

Allons !

BOURGILLON.

Un instant !... avant de partir, signons l'acte de vente pour l'étude !

MISTRAL.

Au fait !... j'aime mieux signer ce papier-là que l'autre !... Donnez-moi la plume.

BOURGILLON, apercevant la bague de Mistral.

Tiens ! vous avez une bague qui ressemble à la mienne.

MISTRAL, à part.

Bigre !... (Haut, tout en signant.) Oui... ce sont des cheveux de ma tante !... qui est blonde !

BOURGILLON, tendant la plume à Loiseau.

Signez, Loiseau... comme témoin.

LOISEAU.

Volontiers...

286 MONSIEUR QUI A BRÛLÉ UNE DAME

BOURGILLON, apercevant la bague de Loiseau.

Encore une bague qui ressemble à la mienne !

LOISEAU, à part.

Mâtin ! (Haut.) Ce sont des cheveux de mon oncle
qui est blonde... (Se reprenant.) blond !... blond !...

TOUS.

A table !... à table !

CHŒUR.

AIR :

Cet incendie effroyable
N'est qu'un tout petit malheur ;
Courons oublier à table
Notre commune douleur.

FIN

**J'AI
COMPROMIS MA FEMME**

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

**Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASÉ,
le 13 février 1861.**

PERSONNAGES

VERDINET, agent de change.

GALINOIS, ancien notaire.

ERNEST DE MONNERVILLE.

HECTOR DE MARBEUF.

JEAN.

MADAME DÉSAUBRAIS.

HENRIETTE VERDINET.

La scène se passe à Bagnères-de-Bigorre, dans un hôtel.

J'AI COMPROMIS MA FEMME

Le théâtre représente un salon commun de l'hôtel ; deux portes au fond ; portes à droite et à gauche ; piano à droite, deuxième plan ; fauteuils, chaises, canapé, table, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DÉSAUBRAIS, HENRIETTE,
GALINOIS, HECTOR, puis JEAN.

Au lever du rideau, madame Désaubrais et Henriette sont assises à gauche, près d'une table. Madame Désaubrais fait de la tapisserie, et Henriette attache des rubans à son chapeau de paille. Hector est debout près du piano et feuillette un album ; Galinois, assis, lit le journal.

MADAME DÉSAUBRAIS, à Galinois.

Est-ce tout, monsieur ?

GALINOIS.

Absolument tout, madame... Ah ! non, il y a

encore la dernière page, la liste des voyageurs arrivés cette semaine à Bagnères.

HENRIETTE.

Y sommes-nous, monsieur ?

GALINOIS.

En tête, mademoiselle.

HENRIETTE, bas à madame Désaubrais.

Mademoiselle !... Si mon mari l'entendait !

HECTOR, à part, regardant Henriette.

Comme elle est jolie sans chapeau !

GALINOIS, lisant.

« Madame Désaubrais et sa nièce, de Paris... »

MADAME DÉSAUBRAIS.

C'est bien cela.

HECTOR.

Et moi, monsieur ?

GALINOIS.

Vous y êtes aussi, jeune homme. (Lisant.) « Monsieur Hector Marbeuf... de Paris. »

HECTOR.

Comment, Marbeuf ? Ils n'ont pas mis *de* ?

GALINOIS.

Si, ils ont mis « de Paris ».

HECTOR.

Non ; ils n'ont pas mis « de Marbeuf »

GALINOIS.

Non, ils ont économisé la particule.

HECTOR.

Ça ne m'étonne pas... j'ai des ennemis dans la presse, mais je réclamerai.

GALINOIS.

Tiens ! ils m'ont estropié aussi. (Lisant.) « Monsieur Gatinois, ancien notaire. » (Parlé.) Je m'appelle Galinois... mais je ne réclamerai pas.

HENRIETTE, se levant et mettant son chapeau, dont elle noue les rubans.

Là !... Maintenant je puis défier le vent.

HECTOR, à part.

Elle est encore plus jolie avec son chapeau.

MADAME DÉSAUBRAIS, se levant, et à Henriette.

Il est bientôt midi... Si nous allions à la poste ?

HENRIETTE.

Volontiers ! (Bas, à sa tante.) Nous y trouverons sans doute une lettre de mon mari.

HECTOR, à part.

Toute réflexion faite, j'ai envie de risquer ma demande en mariage.

JEAN, entrant par la porte du fond, à gauche. A Galinois.

Monsieur, on envoie dire de l'établissement que votre bain est prêt.

GALINOIS.

C'est bien... J'y vais.

JEAN.

Je vous engage à vous dépêcher, parce que, vu l'affluence, on n'accorde qu'une demi-heure à chaque baigneur.

GALINOIS, se levant.

Je le sais parbleu bien !... La demi-heure expirée, crac ! on ouvre la soupape et vous êtes à sec !

JEAN.

C'est le règlement.

GALINOIS.

Hier, j'ai échoué dans ma baignoire.

MADAME DÉSAUBRAIS, saluant.

Messieurs...

HECTOR.

Mesdames, voulez-vous me permettre de vous accompagner ?

MADAME DÉSAUBRAIS.

Avec plaisir.

294 J'AI COMPROMIS MA FEMME

HECTOR, à part.

Je prends le bras de la tante... et, en route, je lui fais ma demande.

ENSEMBLE.

AIR de Mangeant (*Monsieur va au Cercle*).

GALINOIS.

Du temps il faut qu'on profite,
Chaque moment est compté ;
Au bain, rendons-nous bien vite,
Car le bain, c'est la santé !

JEAN.

Du temps il faut qu'on profite,
Chaque moment est compté ;
Au bain rendez-vous bien vite,
Car le bain, c'est la santé !

HECTOR, à part.

Lorsque la tante m'invite
Par un regard de bonté ;
Sachons profiter bien vite
Du bonheur d'être écouté.

HENRIETTE et MADAME DÉSAUBRAIS.

A la poste allons bien vite ;
De ce Paris regretté,
Une lettre a le mérite
De nous rendre la gaieté.

Hector sort par le fond, à gauche, en donnant le bras à madame Désaubrais ; Henriette les suit ; Galinois sort du même côté.

SCÈNE II

JEAN, puis MONNERVILLE, puis VERDINET.

JEAN, seul.

Midi !... la diligence de Tarbes doit être arrivée.

Monnerville entre par le fond, à droite, suivi d'un commissionnaire qui porte sa malle et son sac de nuit.

MONNERVILLE.

Garçon !

JEAN.

Un baigneur !... Monsieur désire une chambre ?

MONNERVILLE.

Mieux que cela, mon ami... un appartement.

JEAN, désignant une porte à droite.

Nous avons le numéro 7... Il communique avec le 8 et le 9... Deux chambres et un salon.

MONNERVILLE.

Très bien.

JEAN.

Un salon superbe, avec un portrait du patron peint par M. Jules... lui-même.

MONNERVILLE.

M. Jules?... Qu'est-ce que c'est que ça ?

JEAN.

C'est un peintre de Bagnères, qui nous devait cinquante francs.

MONNERVILLE, riant.

Ah ! je comprends ! (Au commissionnaire, lui indiquant la droite.) Par ici !

Il entre à la suite du commissionnaire.

VERDINET, paraît au fond à gauche, portant un sac de nuit et un paquet enveloppé dans du papier, qu'il tient soigneusement du bout des doigts.

Garçon !

JEAN.

Monsieur ! (A part.) Encore un baigneur ?

VERDINET.

Où est ma femme ?

JEAN.

Votre femme, monsieur ?... Je ne la connais pas...
Comment est-elle ?

VERDINET.

Elle est... très jolie !

JEAN.

Dans notre établissement, ces dames le sont
toutes.

VERDINET.

Je te demande madame Verdinet... Henriette
Verdinet !

JEAN.

Nous n'avons personne de ce nom-là.

VERDINET.

Ah !... Au fait, c'est juste... Alors, où est ma
tante ?

JEAN.

Quelle tante ?

VERDINET.

Madame Désaubrais !

JEAN.

Madame Désaubrais !... Ah ! oui, monsieur... elle
est ici... avec sa nièce... une charmante demoiselle.

VERDINET.

Eh bien, cette demoiselle-là, c'est ma femme !

JEAN.

Ah bah !... Alors, vous êtes son mari ?

VERDINET.

Naturellement... Où sont ces dames ?

JEAN.

Elles viennent de sortir pour aller à la poste.
(Indiquant la gauche.) Voici leur appartement.

VERDINET.

C'est bien ; je les attendrai... Ont-elles déjeuné ?

JEAN.

Non, monsieur, pas encore.

VERDINET.

Tu mettras un couvert de plus.

JEAN.

Si monsieur veut me donner son sac de nuit.

Il le prend, et veut s'emparer de l'autre paquet.

VERDINET.

Non, pas ça, c'est sacré !

Jean entre à gauche avec le sac de nuit.

SCÈNE III

VERDINET, puis HECTOR.

VERDINET, montrant le petit paquet.

Des meringues à la pistache que j'apporte à ma femme... C'est sa passion... Les meringues et moi, voilà tout ce qu'elle aime. Aussi, tous les jours, en sortant de la Bourse, j'entre chez Julien... le pâtissier du Vaudeville... et l'on peut me voir, entre quatre et cinq, avec ma ficelle au bout du doigt... Par exemple, c'est la première fois que je voyage avec cette frêle pâtisserie... ce n'est pas précisément commode... Je tiens cela à la main depuis Paris... je n'ai pas fermé l'œil... Cependant, à Mont-de-Marsan, je crois que je me suis oublié un moment... j'ai bien peur de m'être endormi dessus... Voyons un peu...

Il ouvre avec précaution un coin de papier pour s'assurer du dégât.

HECTOR, entrant par le fond à droite, et à part.

Mariée... elle est mariée ! Au moment où je me disposais à faire ma demande, j'ai appris que nous allions à la poste chercher une lettre de son mari.

VERDINET, à part.

J'ai positivement dormi... Il y en a une douteuse.
(Il pose ses meringues sur la table. Apercevant Hector.) Eh !
mais... je ne me trompe pas... M. Hector de Mar-
beuf, mon client !...

HECTOR.

M. Verdinet, mon agent de change !

Ils se serrent la main.

VERDINET.

Ah ! si je m'attendais à vous rencontrer dans les
Pyrénées...

HECTOR.

Et moi donc ! (Il pose son chapeau sur les meringues.)
Comme on se retrouve !... Qu'est-ce qu'on fait à
Paris ?

VERDINET.

On fait 69 70.

HECTOR.

Toujours agent de change ?

VERDINET.

Toujours !... Parlez, j'ai mon carnet.

Il le tire de sa poche.

HECTOR.

Comment ! d'ici ?

VERDINET.

Par le télégraphe... Nous disons deux cents Saragosse ; on lutine beaucoup les Saragosse, en ce moment.

HECTOR.

Oh ! merci ; je n'ai pas le cœur aux affaires : je suis amoureux.

VERDINET.

Amoureux ! (Remettant son carnet dans sa poche.) Rien à faire !

HECTOR.

Je n'ai pas de chance !... celle que j'aime est mariée...

VERDINET.

Eh bien, ça vous arrête ?



HECTOR.

Dame !

VERDINET.

Moi, ça ne m'arrêtait pas... au contraire !... J'avais la spécialité des femmes mariées... quand j'étais garçon.

HECTOR, riant.

Vraiment ?

VERDINET.

Ah ! j'étais un fier bandit, allez !... le bandit Verdinet !... Mais, maintenant, j'ai engraisé, je suis au parquet, je ne marivaude plus... qu'avec les Saragosse ! Vous n'y mordez pas ? Bonsoir !

Fausse sortie.

HECTOR, le retenant et lui offrant une chaise.

Un instant, que diable !... Peut-on demander à monsieur Verdinet... au bandit Verdinet, quelle arme il employait pour dévaliser les maris ?

VERDINET.

Eh ! je ne sais pas si je dois...

HECTOR.

Pourquoi ?

VERDINET.

Au fait... un client... (Ils s'asseyent.) D'abord, mon cher ami, quand vous voulez vous faufiler dans un ménage, ne vous présentez jamais comme garçon !

HECTOR.

Vraiment !... Pourquoi ça ?

VERDINET.

Voyez-vous... les maris ne connaissent qu'un ennemi... le célibataire... l'affreux célibataire ! Dès qu'il paraît, on ferme les portes, on lève la herse et l'on crie sur toute la ligne : « Sentinelles, prenez garde à vous !... » Tandis qu'un homme marié... c'est un confrère, un allié ; moi, j'étais toujours marié depuis six mois.

HECTOR.

C'est très joli... Mais, quand on demandait à voir madame Verdinet...

VERDINET.

Ah ! c'est là que mon triomphe commençait ! Je m'élevais véritablement à la hauteur de Machiavel ! Je rougissais... je balbutiais... et je finissais par avouer, en demandant le secret, que ma femme, la malheureuse... oubliant ses devoirs et ses serments...

HECTOR.

Hein ?

VERDINET.

Avait déserté le toit conjugal par un jour d'orage !...

HECTOR.

Comment ! vous vous donniez pour un mari ?...

VERDINET.

Complètement ! Ah ! dame, il faut du courage. Alors, il se passait dans le ménage que j'attaquais deux phénomènes très curieux... le mari devenait très gai, il pouffait de rire en me regardant... les maris sont étonnants pour rire de cela !

HECTOR.

Et la femme ?

VERDINET.

La femme prenait des teintes sérieuses... elle me regardait d'un air singulier qui voulait dire : « Pauvre garçon ! si jeune ! le voilà seul, abandonné, son avenir est brisé... » Moi, je poussais d'énormes soupirs ; il ne faut pas oublier ça ! Pour l'un, j'étais comique ; pour l'autre, intéressant. J'avais besoin d'être consolé... et, comme les femmes ont pardessus tout l'instinct de la consolation...

HECTOR.

Mais c'est très fort, cela !

VERDINET.

Tiens ! si vous croyez que les agents de change sont des imbéciles ! (Riant.) Je me souviens encore de ma dernière expérience... je l'ai pratiquée sur un notaire...

HECTOR, riant.

Oh ! un notaire !... vous ne respectez rien !

VERDINET.

J'étais à Plombières... il y a trois ans... juste un an avant mon mariage... Je m'ennuyais à boire de l'eau... lorsqu'un jour, je rencontrai au bras dudit notaire une petite femme... très gentille, ma foi !... une brunette avec des yeux bleus et des mains rouges... Ah ! par exemple, les mains rouges... me taquinaient !... Mais, en voyage... Le mari était jaloux, ombrageux... à ce point que, pour rompre la glace, je fus obligé de corser mon petit mélodrame conjugal... Je lui avouai que je m'étais appliqué cinq coups de couteau et treize gouttes de laudanum pour ne pas survivre à mon infortune !... il ne tarda pas à me prendre en amitié... et, quinze jours après, il m'appelait Edmond... et sa femme aussi ! Il m'obligea à venir habiter le même hôtel que lui, nous mangions ensemble, nous nous promenions ensemble... et sa femme aussi !... Il organisait des parties de plaisir pour me distraire... car il était bon, cet homme !... mais il ne savait pas monter à cheval... il nous suivait de loin... sur un âne... en portant les châles et les ombrelles...

HECTOR, riant.

C'était le tiers porteur !

VERDINET.

Ah ! très joli !... Au bout de deux mois, je voulus partir... impossible ! Il trouvait que je n'étais pas

assez consolé... et sa femme aussi ! Il voulait m'em-
mener chez lui, à sa campagne.

HECTOR.

Qu'avez-vous fait ?

VERDINET, se levant, ainsi qu'Hector.

Je m'en suis débarrassé en lui donnant mon
adresse... une fausse adresse... et je n'en ai plus
entendu parler !

HECTOR.

Ma foi ! j'ai bien envie d'essayer de votre recette...
qu'est-ce que je risque ?

VERDINET.

Marié et trompé ! tout est là !

HECTOR.

Adieu !

VERDINET.

Vous sortez ?

HECTOR.

Je vais boire mon second verre d'eau. (A part.) Je
 cours rattraper ces dames !

Il prend son chapeau, qu'il avait posé sur les meringues, et
 sort vivement par le fond, à gauche.

SCÈNE IV

VERDINET, puis GALINOIS.

VERDINET, seul.

Sac-à-papier ! il a mis son chapeau sur les meringues ! (Il prend le paquet et soulève un coin du papier avec précaution.) Ça y est !... Il y en a deux douteuses maintenant ! Posons-les là !

Il place le paquet sur le piano.

GALINOIS, entrant furieux du fond, à droite.

A sec !... ils m'ont encore laissé à sec ! je n'ai pas eu ma demi-heure !

Il pose sa canne avec colère sur le piano, et touche aux meringues.

VERDINET, se retournant.

Sapristi ! fais donc attention !

GALINOIS, le reconnaissant.

Tiens, vous, Edmond ?

VERDINET, à part.

Oh ! aïe ! mon notaire de Plombières !

GALINOIS, lui serrant les mains, avec effusion.

Mon ami... mon bon ami !...

VERDINET.

Ce cher Galinois ! si je m'attendais à le rencontrer...

GALINOIS.

Qu'êtes-vous devenu depuis trois ans ?

VERDINET.

Depuis trois ans...

GALINOIS.

Je suis allé pour vous voir... rue des Petites-Écuries...

VERDINET.

Vous ne m'avez pas trouvé ? J'ai déménagé !

GALINOIS.

Verdinet... je vous en veux de ne pas m'avoir écrit !

VERDINET.

Que voulez-vous !... j'ai voyagé...

GALINOIS.

Ah ! oui !... pour oublier... toujours vos chagrins domestiques... (Avec intérêt.) Voyons, êtes-vous plus heureux ?

VERDINET.

Oui... oui... le temps... les distractions...

GALINOIS.

Pauvre ami !... Et ce misérable, qu'est-il devenu ?

VERDINET.

Quel misérable ?

GALINOIS.

Ernest...

VERDINET.

Qui ça, Ernest ?

GALINOIS.

Eh bien, Monnerville... celui qui a séduit votre femme ?

VERDINET.

Chut ! plus bas ! (A part.) Un nom de station... ligne d'Orléans !... quatre kilomètres d'Étampes !

GALINOIS.

Qu'en avez-vous fait ?... Vous vouliez le tuer ?...

VERDINET.

Je m'en suis débarrassé...

GALINOIS.

Ah ! et comment ?

VERDINET.

Comment ? (A part.) Il m'ennuie, ce notaire ! (Haut.)
C'était un soir... sur le boulevard... devant Tortoni...
le temps était couvert... de gros nuages blafards
grimaçaient à l'horizon...

GALINOIS.

Ah ! c'est horrible !

VERDINET.

Il achetait la *Patrie*, le misérable ! D'un bond,
je suis près de lui, et, d'un geste...

GALINOIS.

Hein ?

VERDINET.

Je lui coupai la figure avec mon gant ! Vlan !
vlan !

GALINOIS.

Une provocation ! un duel !

VERDINET.

Rassurez-vous !... il a refusé de se battre !

GALINOIS.

Le lâche !... Et depuis ?...

VERDINET.

Je n'en ai plus entendu parler...

GALINOIS.

Il est parti ?

VERDINET.

Et il a bien fait... car si je le rencontrais !...

GALINOIS.

Je vous comprends...

VERDINET.

Mais ces détails m'attristent... et, si vous voulez me faire plaisir, Galinois, nous ne parlerons plus de ça !... plus jamais ! (Changeant de ton.) Êtes-vous pour longtemps à Bagnères ?

GALINOIS.

J'allais partir... ils ont une manière de baigner si désagréable... Mais vous voilà... je reste !

VERDINET, vivement.

Ne vous gênez pas pour moi... je vous en prie...

GALINOIS.

Du tout ! du tout ! je sais ce qu'on doit à l'amitié... je ne vous quitte plus !

VERDINET.

Excellent ami ! (A part.) Que le diable l'emporte !
(Haut, avec hésitation.) Et madame ? madame est-elle
avec vous ?

GALINOIS.

Non... cette année, je voyage seul.

VERDINET, à part.

Je respire... c'est bien assez du mari !

SCÈNE V

LES MÊMES, HENRIETTE, MADAME
DÉSAUBRAIS.

HENRIETTE, paraissant au fond, et à la cantonade.

Ma tante ! ma tante ! le voici !

VERDINET.

Henriette !

HENRIETTE.

Edmond !

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent.

GALINOIS, à part.

Tiens ! ils se connaissent !

MADAME DÉSAUBRAIS, entrant.

Mon neveu...

VERDINET, l'embrassant.

Chère tante !

HENRIETTE.

Mais que c'est donc gentil à toi d'être venu nous surprendre... Nous ne t'attendions que la semaine prochaine.

VERDINET.

Vous n'avez donc pas reçu ma lettre ?

MADAME DÉSAUBRAIS.

Elle nous arrive à l'instant.

HENRIETTE.

C'est égal... j'étais bien sûre que tu ne resterais pas huit jours encore loin de ta femme...

GALINOIS, surpris.

Hein ! sa femme ! (Bas, à Verdinet.) C'est votre femme ?

VERDINET, bas.

Oui... Plus bas !

GALINOIS, bas, à Verdinet.

Elle est donc revenue?... Vous l'avez donc reprise ?

VERDINET.

Oui... Plus bas !... Je vous expliquerai cela... (Haut, se retournant vers Henriette.) Ma bonne Henriette !

HENRIETTE.

Avez-vous bien pensé à moi, à Paris ?

VERDINET.

Oh ! ça !

GALINOIS, à part.

La petite gaillarde ! Je lui aurais donné le prix Montyon !

MADAME DÉSAUBRAIS.

Mon neveu... permettez-moi de vous présenter M. Galinois...

GALINOIS.

Ah ! c'est inutile ! nous nous connaissons depuis longtemps.

HENRIETTE.

Ah bah !...

GALINOIS.

J'ai été son confident à une époque...

VERDINET, bas.

Taisez-vous donc !

GALINOIS.

Enfin, je l'ai consolé dans ses malheurs.

HENRIETTE, à Verdinet.

Tu as eu des malheurs, mon ami ?

GALINOIS.

C'est vous qui le demandez !...

VERDINET, bas.

Mais taisez-vous donc ! (A part.) Il est fatigant, ce notaire-là ! (Prenant le paquet aux meringues, et le présentant à sa femme.) Tiens, chère amie, regarde...

HENRIETTE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

VERDINET.

Tu ne reconnais pas la ficelle ?

HENRIETTE.

Des meringues à la pistache !

VERDINET.

Que je t'ai apportées de chez Julien.

HENRIETTE.

Oh ! que tu es gentil !

GALINOIS.

Et il lui apporte des meringues à la pistache !
(Avec conviction.) Il est excellent, cet homme !

JEAN, entrant par la droite, le livre des voyageurs à la main,
à Verdinet.

Monsieur, votre déjeuner est servi...

VERDINET.

Allons !

JEAN.

Si monsieur veut inscrire son nom sur le livre des
voyageurs...

VERDINET.

Plus tard ! après déjeuner !

ENSEMBLE.

Air de Mangeant (des *Vestes*).

VERDINET et HENRIETTE.

Pour moi quel heureux jour !
J'oublie tout par ta présence ;
Les ennuis de l'absence
Font place aux plaisirs du retour.

GALINOIS, MADAME DÉSAUBRAIS, JEAN.

Pour eux quel heureux jour !
Tout s'oublie par sa présence ;
Les ennuis de l'absence
Font place aux plaisirs du retour.

Henriette, madame Désaubrais et Verdinet entrent par la gauche.

SCÈNE VI

GALINOIS, JEAN.

GALINOIS, à part.

Il paraît qu'il a pardonné, ce brave garçon !...

JEAN, tenant le livre des voyageurs à Galinois.

Monsieur... il vient de nous arriver un grand personnage... un monsieur qui prend pour lui tout seul deux chambres et un salon...

GALINOIS.

Ah !... Comment s'appelle-t-il ?

JEAN.

Attendez... il vient d'écrire son nom. (Lisant.)
« Ernest de Monnerville. »

GALINOIS.

Hein ? Monnerville ? (Il arrache le livre des mains de

318 J'AI COMPROMIS MA FEMME

Jean.) C'est bien cela !... Lui ! dans le même hôtel que Verdinet !

JEAN.

C'est un beau jeune homme... il m'a déjà donné cinq francs...

GALINOIS.

Pourquoi ?

JEAN.

Pour ma conversation... Il m'a demandé des renseignements sur toutes les personnes qui habitent l'hôtel... sur les dames surtout...

GALINOIS.

Ah ! il s'est informé des dames ?

JEAN.

Oui, il m'a l'air d'un amateur.

GALINOIS, à part, très exalté.

Plus de doute !... il a suivi madame Verdinet... il veut se rapprocher d'elle... Oh ! mais je ne dois pas souffrir cela ! Edmond est mon ami... Ce monsieur partira... à l'instant ! (Haut.) Jean !

JEAN.

Monsieur ?

GALINOIS.

Prie M. Monnerville de venir me parler.

JEAN.

A vous?... Oui, monsieur. (Voyant entrer Monnerville.) Le voici !

GALINOIS.

Laisse-nous.

Jean sort.

SCÈNE VII

GALINOIS, MONNERVILLE.

GALINOIS, à part, après un échange de saluts muets.

Il est beaucoup mieux que Verdinet. (Haut.) C'est à M. de Monnerville que j'ai l'honneur de parler ?

MONNERVILLE, étonné.

Oui, monsieur.

GALINOIS, appuyant.

Ernest de Monnerville ?

MONNERVILLE.

Oui, monsieur... Mais je n'ai pas l'honneur...

GALINOIS, à part.

C'est bien lui ! (Haut, d'un ton solennel.) Monsieur,

320 J'AI COMPROMIS MA FEMME

comme ami... comme confident... et j'oserai même ajouter, comme ancien notaire... il est de mon devoir de vous dire...

VOIX DE VERDINET, dans la coulisse.

Garçon ! garçon !

GALINOIS, effrayé, à part.

Ciel ! Verdinet... S'ils se rencontraient !...

MONNERVILLE.

Eh bien, monsieur ?

GALINOIS, troublé.

Il est de mon devoir de vous dire... qu'une personne, arrivée de Paris, vous attend sous le vestibule... à l'instant.

MONNERVILLE, étonné.

Comment ! déjà ?... je n'attendais que demain...
Merci, monsieur !

Ils se saluent ; Monnerville sort vivement par le fond.

SCÈNE VIII

VERDINET, GALINOIS.

VERDINET, paraissant par la gauche.

Garçon, du feu !

GALINOIS, à part.

Il était temps !

VERDINET.

Pendant que ma femme grignote ses meringues,
je vais fumer un cigare.

GALINOIS, à part.

Pourvu que l'autre ne revienne pas !

VERDINET.

Ah ! le livre des voyageurs... Il faut que j'ins-
crive mon nom.

Il prend le registre.

GALINOIS, le lui arrachant vivement.

Non, non !... c'est inutile !

VERDINET.

Quoi donc ?

GALINOIS.

Rien... Je viens de l'inscrire moi-même !... (A part.)
S'il voyait le nom de Monnerville !...

VERDINET.

Quel air tragique !

GALINOIS.

C'est le soleil... J'ai attrapé un coup de soleil.

322 J'AI COMPROMIS MA FEMME

VERDINET, prenant le journal resté sur la table.

Le journal de la localité. (Lisant.) « Liste des voyageurs... »

GALINOIS, le lui arrachant.

Non, non !

VERDINET.

Ah ça ! mais...

GALINOIS.

Je l'ai retenu avant vous !

VERDINET.

Oh ! je ne suis pas pressé !... Quelle figure féroce !

GALINOIS.

C'est le soleil !

VOIX DE MONNERVILLE, dans la coulisse.

C'est une mauvaise plaisanterie !

GALINOIS, à part, effrayé.

L'autre ! (A Verdinet.) Votre femme vous appelle.

VERDINET.

Moi ?... Je n'ai rien entendu.

GALINOIS.

Si, on vous demande... (Le poussant.) Allez ! allez !...
Verdinet entre à gauche, et Monnerville paraît au fond, à droite.

SCÈNE IX

GALINOIS, MONNERVILLE.

GALINOIS, à part.

Il était temps !

MONNERVILLE.

Ah çà, monsieur... c'est une mystification... per-
sonne ne me demande...

GALINOIS.

Chut !... Moins haut !... Je voulais vous éloigner.

MONNERVILLE.

Moi ?... Pourquoi ?

GALINOIS.

Il est ici.

MONNERVILLE.

Qui ?

GALINOIS.

Edmond !

MONNERVILLE

Quel Edmond ?

GALINOIS.

Le mari... Verdinet !

MONNERVILLE.

Verdinet ?... Je ne connais pas !

GALINOIS.

Bien ! jeune homme !... C'est très bien, d'être discret... mais je sais tout... tout !

MONNERVILLE.

Tout... quoi ? (A part.) Il m'ennuie, ce monsieur !

GALINOIS.

L'histoire de vos amours avec madame Verdinet .

MONNERVILLE, étonné.

Ah ! vous savez ?...

GALINOIS.

Qu'elle a quitté son mari pour vous.

MONNERVILLE.

Madame Verdinet ?

GALINOIS.

Il a bu du laudanum, lui, le malheureux !... Mais il l'a reprise... sa femme !... il a pardonné !

MONNERVILLE.

Oui.

GALINOIS.

Seulement, dès qu'il entend prononcer votre nom, il bondit !... Le passé lui remonte au cerveau, et, s'il vous rencontrait...

MONNERVILLE.

Eh bien ?

GALINOIS.

Vous ne voudriez pas voir se renouveler ici la scène de Tortoni ?

MONNERVILLE.

Quelle scène ?

GALINOIS.

Vous savez bien... pendant que vous achetiez la *Patrie*... le gant...

MONNERVILLE.

Le gant ?

GALINOIS.

Avec lequel il vous a coupé la figure...

MONNERVILLE.

Hein ?

GALINOIS.

Vous avez même refusé de vous battre... Je connais toute l'histoire.

MONNERVILLE.

Pardon, monsieur... De qui tenez-vous ces détails ?

GALINOIS.

Du mari lui-même... de Verdinet.

MONNERVILLE.

Ah ! c'est lui qui vous a dit que j'avais séduit sa femme ?

GALINOIS.

Oui.

MONNERVILLE.

Qu'il m'avait souffleté ?

GALINOIS.

Parfaitement.

MONNERVILLE.

Et que j'avais refusé de me battre ?

GALINOIS.

Naturellement.

MONNERVILLE.

Moi, Monnerville ?...

GALINOIS.

Oui, Ernest de Monnerville.

MONNERVILLE, à part.

Voilà qui devient curieux !

GALINOIS.

Monnerville, j'ai une prière à vous adresser... comme ami, comme confident... j'oserai même ajouter, comme ancien notaire... Ernest, soyez généreux !... Ne portez pas de nouveau le trouble dans un ménage que vous avez déjà... saccagé.

MONNERVILLE.

Soyez tranquille.

GALINOIS.

Je vous demande plus encore... Il faut vous éloigner.

MONNERVILLE.

Moi ?

GALINOIS.

Air : Partez, madame.

Par amitié, rendez-moi ce service,
Pour assurer mon repos, mon bonheur,
Accomplissez ce dernier sacrifice...
Il coûtera sans doute à votre cœur ;
Mais rendez-vous à la voix de l'honneur,
Obéissez... Dieu qui nous récompense,
Dans vos douleurs sera votre soutien,
Et vous aurez... là... votre conscience,
Qui vous dira : « Monnerville, très bien ! »

(Parlé.) C'est convenu... vous allez partir ?

MONNERVILLE.

Un instant !

GALINOIS.

Il le faut !... La chambre de Verdinet est là...
(Il indique la gauche.) Évitez surtout de le rencontrer...
La diligence part à quatre heures... rentrez... faites
vos paquets... Je vais retenir votre place.

MONNERVILLE.

Mais, permettez...

GALINOIS.

Allons, Ernest, du courage... du courage !... Je
vais retenir votre place.

Il sort vivement par le fond, à droite.

SCÈNE X

MONNERVILLE, puis VERDINET.

MONNERVILLE, seul.

Parbleu ! je suis curieux de connaître ce mari... qui m'a souffleté... Voici sa chambre. (Il se dirige vers la porte de gauche ; Verdinet paraît.) C'est lui, sans doute !

VERDINET, à part.

Ma femme ne m'appelait pas du tout.

MONNERVILLE, à part.

Je ne l'ai jamais vu. (Haut.) C'est à M. Verdinet que j'ai l'honneur de parler ?

VERDINET.

Oui, monsieur... Oserai-je vous demander à mon tour... ?

MONNERVILLE.

Ernest de Monnerville !

VERDINET, à part.

Tiens ! ma station existe... (Haut.) Enchanté, monsieur !... Monsieur vient prendre les eaux ?

MONNERVILLE.

Il paraît, monsieur, que j'ai séduit votre femme ?

VERDINET, étonné.

Comment ?

MONNERVILLE.

Ah ! ce n'est pas tout !... Il paraît que vous m'avez souffleté... et il paraît que j'ai refusé de me battre...

VERDINET.

Qui a pu vous dire... ?

MONNERVILLE.

Un de vos amis... un ancien notaire, qui me quitte à l'instant.

VERDINET, à part.

Il ne fait que des sottises, ce vieil animal-là !

MONNERVILLE.

Vous comprenez, monsieur, que tout cela demande une explication.

VERDINET.

Oh ! mon Dieu, monsieur... c'est bien simple... Vous allez rire...

MONNERVILLE, froidement.

Je ne crois pas, monsieur.

VERDINET.

J'étais jeune... j'étais garçon... comme vous, peut-être... Je courais un peu les femmes... les femmes mariées surtout... comme vous, peut-être.

MONNERVILLE, froidement.

Veillez continuer.

VERDINET, à part.

Il ne rit pas ! (Haut.) J'avais imaginé une ruse charmante... que je vais vous donner... vous pourrez en faire votre profit contre les maris... (Riant.) Ah ! ah ! les maris !

MONNERVILLE, froidement.

Après ?

VERDINET, à part.

Il n'est pas gai !... c'est un gandin... triste !... (Haut.) Je me faisais passer pour un mari trompé... cela inspirait de la confiance ; on s'intéressait à moi, on me plaignait... on me consolait... et vous savez... de la pitié à l'amour, il n'y a qu'un pas... (S'efforçant de rire.) un tout petit pas.

MONNERVILLE, sérieusement.

Pardon, monsieur... mais je ne vois pas ce que mon nom avait à faire dans tout cela.

VERDINET.

Voilà... Pour que ma femme fût séduite... il me fallait un séducteur... Alors, j'ai pris un nom en l'air, un nom de station... Monnerville... ligne d'Orléans... quatre kilomètres d'Étampes... Je me disais : « Cela n'existe pas... » Vous voyez, c'est bien simple ! bien innocent... Touchez là, monsieur !

Il lui tend la main.

MONNERVILLE, froidement.

Je n'ai pas à apprécier, monsieur, le plus ou moins de bon goût de vos ruses galantes... mais il n'en résulte pas moins que M. Ernest de Monnerville a reçu un soufflet et a refusé de se battre.

VERDINET.

Oh ! ça...

MONNERVILLE.

Et comme je suis seul à porter ce nom...

VERDINET, s'efforçant de rire.

Et la station ?... nous avons aussi la station !

MONNERVILLE, très sérieux.

Excusez-moi... mais je ne goûte pas cette plaisanterie...

VERDINET, à part.

Il ne rit pas !

MONNERVILLE.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il m'est impossible d'accepter la position que vous m'avez faite... Je vous prie donc de reconnaître publiquement que la scène de Tortoni est de pure invention...

VERDINET.

Publiquement?... et ma femme!... Je ne peux pas aller lui raconter...

MONNERVILLE.

C'est juste... mais je vous prie alors de la démentir auprès de monsieur votre ami.

VERDINET.

Galinois?... Parfaitement! (Se ravisant.) Ah! c'est-à-dire, non! c'est impossible!

MONNERVILLE.

Pourquoi?

VERDINET.

Je ne peux pas aller raconter... (A part.) Le mari!

MONNERVILLE.

C'est votre dernier mot?

VERDINET.

Oui... Si vous saviez... Vous allez rire...

MONNERVILLE.

N'en parlons plus... (Changeant de ton.) Il y a, je crois, grand concert ce soir au salon ?

VERDINET.

Oui.

MONNERVILLE.

Vous aimez la musique ?

VERDINET.

Beaucoup !... nous y serons tous... la Borghi chante...

MONNERVILLE.

Je compte y aller faire un tour... vers huit heures...

VERDINET, à part.

Il s'adoucit !... (Haut.) Enchanté !... j'aurai le plaisir de...

MONNERVILLE.

J'aurai l'honneur de vous marcher sur le pied... à huit heures un quart.

VERDINET.

Hein ?

MONNERVILLE.

Vous me ferez l'honneur de vous fâcher...

VERDINET.

Moi ?

MONNERVILLE.

Et j'aurai l'honneur de vous donner un soufflet...

VERDINET.

Un soufflet !...

MONNERVILLE.

Oh ! un soufflet... de bonne compagnie... avec le gant !...

VERDINET, à part.

Il m'offre ça comme une partie de dominos...
(Haut.) Mais, monsieur...

MONNERVILLE, le saluant.

A ce soir, monsieur... huit heures un quart.

Il se dirige vers la porte.

VERDINET, à part.

Plus souvent que j'irai !

SCÈNE XI

LES MÊMES, HENRIETTE, MADAME
DÉSAUBRAIS.

HENRIETTE, entrant.

Mon ami, une bonne nouvelle !

VERDINET.

Quoi ?

HENRIETTE.

Nous allons au concert ce soir... voici les billets !

VERDINET, à part.

Allons, bien !

MONNERVILLE, à part.

Ah ! c'est là sa femme?... Mais elle est char-
mante.

MADAME DÉSAUBRAIS, à Verdinet.

Quant à vos meringues, elle n'en a pas laissé une
seule.

HENRIETTE.

C'est vrai... j'ai tout mangé... même les...

VERDINET.

Douteuses !

MONNERVILLE, à part.

Quelle ravissante petite femme ! (Il s'approche de Verdinet.) Dites donc, j'ai changé d'avis... je ne vous marcherai pas sur le pied.

VERDINET, avec joie.

Hein ? vous renoncez au gant ?

MONNERVILLE.

J'y renonce.

VERDINET.

Ah ! cher ami !... Je disais aussi...

MONNERVILLE.

Savez-vous que vous avez une femme charmante ?

VERDINET.

N'est-ce pas ? Et en toilette !... vous la verrez ce soir...

MONNERVILLE.

Je l'espère bien !... ce soir... demain... tous les jours...

VERDINET, inquiet.

Comment, tous les jours !

MONNERVILLE.

Dame !... vous m'avez fait passer pour son séducteur...

VERDINET.

Chut !...

MONNERVILLE.

Et comme j'ai horreur du mensonge... je ferai tous mes efforts pour que vous n'ayez pas menti...

VERDINET.

Plaît-il ?

MONNERVILLE.

Présentez-moi...

VERDINET.

Ah ! mais non ! permettez !...

MONNERVILLE, avec menace.

Ah ! présentez-moi !

VERDINET, intimidé.

Oui... certainement... (Aux dames.) Mesdames, permettez-moi de vous présenter M. de Monnerville... une station... une connaissance...

MONNERVILLE.

Comment, une connaissance ! dites donc un ami...

(Passant devant Verdinet.) et un bon ami... (A Henriette.)
Vous me le devez, madame...

MADAME DÉSAUBRAIS.

Comment ?

HENRIETTE.

Je vous dois mon mari, monsieur ?

MONNERVILLE.

Oui, madame. Il y a trois ans, j'ai été assez heureux pour lui sauver la vie.

VERDINET, à part.

Hein ?... qu'est-ce qu'il chante ?...

MONNERVILLE.

Il pêchait à la ligne... au bord de la Marne.

MADAME DÉSAUBRAIS, riant.

Vous pêchez à la ligne ?

VERDINET.

Moi ?

HENRIETTE.

Tu ne m'avais jamais parlé de ce talent-là ! Oh !
que je voudrais donc te voir avec un grand bâton !

Elle rit.

VERDINET, à part.

Il me rend ridicule, à présent. (Haut.) Je pêche... c'est-à-dire...

MONNERVILLE, lui coupant la parole.

Il était sur un train de bois... comme ça... occupé à ne rien prendre... Tout à coup, le pied lui glisse, il disparaît...

HENRIETTE et MADAME DÉSAUBRAIS.

Ah ! mon Dieu !

VERDINET.

Mais non.

MONNERVILLE.

Hein ?... Vous aviez disparu !... Moi, rêveur au pied d'un saule, je regardais couler l'eau. A la vue de ce malheureux qui se débattait dans l'abîme, je me précipite, je plonge, je le ramène !

MADAME DÉSAUBRAIS et HENRIETTE.

Ah !

MONNERVILLE.

Il m'échappe !

HENRIETTE et MADAME DÉSAUBRAIS.

Ah ! mon Dieu !

MONNERVILLE.

Et redisparaît sous le train de bois... Il était perdu !...

VERDINET.

Mais...

MONNERVILLE.

Vous étiez perdu ! Je replonge, je le ressaisis par un bras, je le ramène encore... Sa main crispée m'entraîne dans les chairs... mais qu'importe ! je nage, je redouble d'efforts, j'arrive, enfin... il était sauvé !

VERDINET, à part.

Ah ça, quelle histoire leur fait-il là ?

HENRIETTE, à Monnerville.

Tant de courage ! tant d'abnégation ! (Lui tendant la main.) Permettez-moi de serrer la main d'un ami...

MONNERVILLE.

Ah ! madame !

Il lui embrasse la main.

VERDINET, s'interposant.

Mais, monsieur...

MONNERVILLE, bas, à Verdinet.

Charmante ! charmante !

MADAME DÉSAUBRAIS, à Verdinet.

Vous ne nous aviez jamais parlé de cette aventure.

HENRIETTE.

C'est vrai. Est-ce que vous seriez ingrat, mon ami ?

VERDINET.

Moi ? Mais...

MONNERVILLE.

Oh ! non, Verdinet n'est pas ingrat ! Si vous aviez été témoin de sa joie tout à l'heure, en me retrouvant... ce cher ami !...

Il lui serre la main.

VERDINET, *bas et vivement.*

Monsieur, je ne vous connais pas, je vous défends de me serrer la main !

MONNERVILLE.

Nous venions d'arranger une partie de cheval, en attendant le dîner.

VERDINET.

Une partie de cheval ?...

MONNERVILLE, *à Henriette.*

Si madame voulait nous faire l'honneur de se joindre à nous ?

HENRIETTE.

Oh ! bien volontiers !

VERDINET.

Non, c'est impossible !

HENRIETTE.

Pourquoi ?

VERDINET.

Parce que... le temps n'est pas sûr !

MADAME DÉSAUBRAIS.

Un soleil magnifique !

MONNERVILLE.

C'est convenu. Je vais commander les chevaux.
(Bas, à Verdinet.) Charmante ! charmante !
Monnerville sort par le fond, à droite.

SCÈNE XII

HENRIETTE, VERDINET, MADAME
DÉSAUBRAIS, puis GALINOIS.

VERDINET, avec humeur.

C'est ridicule ! On n'accepte pas ainsi une promenade avec un inconnu !...

HENRIETTE.

Comment, un inconnu ?

MADAME DÉSAUBRAIS.

Un homme qui s'est jeté dans la Marne !

HENRIETTE.

Un jeune homme distingué !

MADAME DÉSAUBRAIS.

Courageux !

HENRIETTE.

Dévoué !

VERDINET.

C'est cela !... montez-vous la tête ! Vous ne savez donc pas...

GALINOIS, entrant vivement par le fond, à gauche, un papier
à la main.

Voilà votre billet ! La diligence part à quatre heures...

VERDINET, remontant.

Quoi ? quel billet ?

GALINOIS, surpris.

Non... rien... un billet de concert. (A part.) Mon-nerville est rentré chez lui... je respire.

HENRIETTE, à Verdinet.

Mon ami, as-tu apporté tes éperons pour monter à cheval ?

VERDINET.

Oui, j'ai tout ce qu'il me faut. (A part.) Nous ne sommes pas encore partis !

GALINOIS.

Vous allez faire une promenade à cheval ?

HENRIETTE.

Un temps de galop, avant dîner.

GALINOIS, à part.

Bravo ! Pendant ce temps-là, j'embarquerai l'autre.

MADAME DÉSAUBRAIS.

Mais, j'y pense, nous aurons un cavalier de plus...

VERDINET, descendant.

Encore !... Qui cela ?

MADAME DÉSAUBRAIS.

Un pauvre jeune homme qui est bien triste... Tout à l'heure, en revenant de la poste, il nous a raconté ses malheurs...

HENRIETTE.

Il a tenté de se suicider avec du laudanum.

VERDINET, étonné.

Tiens !

MADAME DÉSAUBRAIS.

Parce qu'au bout de six mois de mariage, il a été trompé par sa femme.

VERDINET, étonné.

Tiens !

GALINOIS, bas, à Verdinet.

C'est comme vous.

VERDINET, bas.

Taisez-vous donc !

Il remonte.

GALINOIS, à part.

Ils se sont donc tous donné rendez-vous ici ?

MADAME DÉSAUBRAIS.

Comprend-on qu'une femme soit assez oublieuse de ses devoirs pour quitter le foyer conjugal !

GALINOIS, bas, à madame Désaubrais.

Vous avez tort de leur dire ça...

MADAME DÉSAUBRAIS.

Pourquoi ?

GALINOIS.

C'est maladroit !... On ne rappelle pas ces choses-là !

HENRIETTE, à Verdinet.

Nous allons te le présenter... Il devait venir ici à deux heures, pour faire de la musique.

GALINOIS.

Nous tâcherons de le distraire. (Bas, à Verdinet qui est descendu.) Un collègue !

VERDINET, à part.

Oh !... qu'il m'agace !...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, HECTOR DE MARBEUF.

Hector entre par le fond avec des cahiers de musique sous le bras.

HENRIETTE, l'apercevant.

Venez, monsieur, que je vous présente à mon mari.

VERDINET, saluant.

Monsieur... (Le reconnaissant.) Oh !

HECTOR, laissant tomber ses cahiers de musique.

Oh !

HENRIETTE.

Vous vous connaissez ?

VERDINET.

Beaucoup... ce cher Hector... un client ! (Bas.)
Comment ! je vous prête mon fusil... et vous tirez
sur moi !

HECTOR.

Je ne savais pas, je vous jure !

GALINOIS, à part.

Du reste, il a bien une tête à ça, le petit !

VERDINET, à part.

Ah ! tu fais la cour à ma femme, toi !... Je m'en
vais te couler. (Haut.) Il m'a bien souvent raconté
ses malheurs... ce pauvre ami ! mais, il faut être
juste. Hector... tous les torts ne sont pas du côté
de madame de Marbeuf.

TOUS.

Comment ?

VERDINET, à Hector.

Vous étiez vif, et parfois votre main s'oubliait
jusqu'à...

HENRIETTE et MADAME DÉSAUBRAIS.

Oh !...

GALINOIS.

Frapper une femme !

HECTOR, protestant.

Mais, monsieur...

VERDINET.

Vous n'étiez pas non plus un mari très exemplaire... la chronique parle d'une certaine danseuse...

HENRIETTE et MADAME DÉSAUBRAIS.

Oh !

GALINOIS.

Une sauteuse !...

HECTOR,

Permettez...

VERDINET, l'interrompant.

Avec laquelle vous fîtes un souper... célèbre !... Vous ne rentrâtes que le matin... encore fût-on obligé de vous rapporter... et dans quel état !...

HENRIETTE et MADAME DÉSAUBRAIS.

Oh !

GALINOIS.

Des amours alcooliques !

HECTOR.

Monsieur... mesdames... je vous jure...

MADAME DÉSAUBRAIS.

Assez !... Ma nièce, allons nous habiller !

HECTOR.

Mais...

HENRIETTE.

Assez !

Elle rentre à gauche avec madame Désaubrais.

VERDINET, à part.

En voilà un de blessé à mort... A l'autre, maintenant...

HECTOR, à Verdinet.

Ah ça ! monsieur, m'expliquerez-vous...

VERDINET.

Assez ! assez !

Il entre à gauche.

HECTOR, à part.

Ah ! c'est comme cela ! Eh bien, je me vengerai!...

Il veut sortir, Galinois le retient.

GALINOIS, avec une indignation contenue.

Monsieur, je suis un homme calme... je suis un ancien notaire... Je ne veux pas excuser madame votre épouse... mais je déclare qu'elle a parfaitement fait !

HECTOR.

Eh ! vous m'ennuyez !... (A part.) Verdinet me le payera !

Il sort furieux.

SCÈNE XIV

GALINOIS, puis JEAN, puis HENRIETTE.

GALINOIS.

Voilà la jeunesse dorée ! des danseuses et de l'alcool !... Monnerville doit avoir fermé ses malles... Je crains toujours une rencontre ! (Appelant.) Jean ! Jean ! (A Jean qui entre par la droite.) M. de Monnerville est dans sa chambre ?

JEAN.

Non, monsieur ; je l'ai aperçu tout à l'heure qui traversait le jardin.

GALINOIS, à part.

Entre chez lui et prends sa malle.

JEAN.

Comment, monsieur !...

GALINOIS.

Allons, dépêche-toi ! C'est convenu avec lui.

JEAN.

Ah !

Il entre à droite.

GALINOIS, seul.

Ses bagages une fois enregistrés, je ne le quitte pas jusqu'à l'heure du départ... (Regardant à sa montre.)
Encore trois quarts d'heure...

JEAN, reparaissant avec les bagages.

Voilà, monsieur.

GALINOIS.

Porte tout cela à la diligence.

JEAN.

Comment ! ce monsieur part ?...

GALINOIS.

Va... Il m'a chargé de payer sa note.

JEAN.

Ah ! il part !

Il sort par le fond, à gauche, au moment où Henriette entre par la gauche.

HENRIETTE, voyant sortir Jean.

Tiens ! qui est-ce qui part donc ? C'est vous, monsieur Galinois ?

GALINOIS.

Non... (Avec mystère.) C'est lui !... lui !

HENRIETTE.

Qui, lui ?

GALINOIS.

Ernest.

HENRIETTE, étonnée.

Ernest ?

GALINOIS, lui prenant la main.

Du courage !... plus tard, vous me remercirez !...
bien plus, vous me bénirez !

Il l'embrasse.

HENRIETTE, se défendant.

Moi !... et pourquoi ?

GALINOIS.

Je vais le faire enregistrer. Adieu ! (Revenant sur ses
pas, avec émotion.) Du courage ! du courage !...

Il sort par le fond, après l'avoir encore embrassée.

SCÈNE XV

HENRIETTE, puis MONNERVILLE, puis VER-
DINET et MADAME DÉSAUBRAIS,
puis GALINOIS.

HENRIETTE.

Mais qu'a-t-il donc ? Depuis ce matin, on dirait
qu'il devient fou... Au reste, tout est bouleversé

354 J'AI COMPROMIS MA FEMME

aujourd'hui : notre promenade à cheval, dont je me faisais une fête, mon mari a persuadé à ma tante qu'il n'était pas convenable de la faire avec un jeune homme que nous voyions pour la première fois... Quel ennui !...

MONNERVILLE, entrant par le fond.

Madame, tout est disposé, les chevaux nous attendent.

HENRIETTE.

Mon Dieu, monsieur, je suis désolée, mais il me faut renoncer à cette partie.

MONNERVILLE.

Comment ?

HENRIETTE.

Une migraine subite... Oh ! je souffre horriblement.

MONNERVILLE.

Ah ! (A part.) Il y a du mari dans cette migraine-là. (Haut.) Pauvre dame, je vous plains bien sincèrement... c'est un si vilain mal...

HENRIETTE, portant la main à sa tête.

Oh ! oui.

MONNERVILLE.

Mais, si j'osais vous prier...

HENRIETTE.

De quoi donc ?

MONNERVILLE.

De me confier votre main, je guéris les migraines...
(Il lui prend la main.) en quelques minutes... par le magnétisme.

HENRIETTE, riant.

Ah bah ! vraiment ?

MONNERVILLE.

Vous riez, cela va déjà mieux.

HENRIETTE.

Oh ! non.

MONNERVILLE.

Permettez !

Il lui tient une main et fait de l'autre des passes. — Verdinet et madame Désaubrais entrent.

VERDINET.

Hein ? que faites-vous donc ?

356 J'AI COMPROMIS MA FEMME

HENRIETTE, retirant vivement sa main et allant à Verdinet.

C'est... c'est monsieur qui prétend guérir les migraines par le magnétisme.

VERDINET, à part.

Est-ce qu'il voudrait endormir ma femme ?

MADAME DÉSAUBRAIS, à Monnerville.

Ah ! monsieur... j'aurai recours à vous, car j'ai aussi des migraines horribles.

VERDINET, vivement.

C'est ça, magnétisez ma tante. (Bas, à madame Désaubrais.) C'est un bon tour à lui jouer.

MADAME DÉSAUBRAIS, piquée.

Qu'appellez-vous un bon tour ?

VERDINET.

Non... ce n'est pas cela que je voulais dire.

MONNERVILLE.

Que viens-je d'apprendre, mesdames, il nous faut renoncer à notre partie ?

VERDINET.

Complètement. (Avec ironie.) Vous m'en voyez désespéré.

MONNERVILLE.

C'est une heure de plaisir dont vous me privez. (A madame Désaubrais.) Et je demande la permission de la passer auprès de vous.

MADAME DÉSAUBRAIS.

Mais, bien volontiers, monsieur. (Bas, à Verdinet.) Il est parfaitement élevé, ce jeune homme.

VERDINET, à Monnerville.

C'est ça, tenez compagnie à ma tante. Henriette et moi, nous allons faire un tour de jardin.

MADAME DÉSAUBRAIS, bas, à Verdinet.

Vous n'y pensez pas !

VERDINET, bas.

Quoi donc ?

MADAME DÉSAUBRAIS.

Me laisser seule avec ce jeune homme !

VERDINET, à part.

Ah ! sapristi ! si je m'attendais à celle-là ?...

Henriette touche quelques notes.

358 J'AI COMPROMIS MA FEMME

MONNERVILLE, allant à elle.

Ah ! madame est musicienne ?

HENRIETTE.

Oh ! comme tout le monde... Et vous, monsieur ?

MONNERVILLE.

Oh ! très peu, madame.

VERDINET, à part.

C'est-à-dire pas du tout. (Tout à coup.) Tiens ! si je le faisais chanter... un moyen de le couler. (Haut.) Ernest, chantez-nous donc quelque chose pour ces dames.

HENRIETTE et MADAME DÉSAUBRAIS.

Ah ! oui.

MONNERVILLE.

Moi ?... J'en suis incapable !

VERDINET.

Allons donc ! vous avez une voix charmante et une méthode...

MONNERVILLE.

C'est une plaisanterie !

VERDINET.

Vous nous avez ravis toute une soirée.

MONNERVILLE, étonné.

Quand donc ?

VERDINET.

Vous savez bien... le soir où vous m'avez repêché...
le soir du train de bois !

MONNERVILLE.

Ah ! oui... c'est vrai... je m'en souviens maintenant.

MADAME DÉSAUBRAIS.

Oh ! monsieur, je vous en prie...

HENRIETTE.

Voyons, ne vous faites pas prier.

VERDINET, insistant.

Oh ! Monnerville, Monnerville !

MONNERVILLE.

Allons, mesdames... puisque vous le voulez... mais
je plains vos oreilles.

VERDINET, à part.

Nous allons assister à quelque chose d'atroce.
(Haut.) Henriette, ton duo... ton nocturne... ton petit
duo de l'*Étoile*... (A part.) hérissé de difficultés !

Il s'assied près de la table, et madame Désaubrais sur le
canapé.

HENRIETTE, à Monnerville.

Le connaissez-vous ?

MONNERVILLE.

Je dois le connaître... Je suis à vos ordres, veuillez
commencer.

VERDINET, à part.

Je m'attends à un déluge de couacs !

DUO de Couder.

HENRIETTE, chantant.

Le ciel est pur, la nuit est belle,
L'ombre se fait autour de nous ;
Là-bas, une étoile étincelle
Fixant sur nous son œil jaloux.

VERDINET, applaudissant.

L'œil jaloux d'une étoile ! Très bien ! très bien !
(A part.) A lui, maintenant... nous allons rire !

MONNERVILLE, chantant.

Calme tes craintes, tes alarmes...

VERDINET, étonné.

Tiens !

MONNERVILLE, chantant.

Elle brillait, je m'en souvien,
Le soir, où, tout baigné de larmes,
Mon regard rencontra le tien.

VERDINET.

Brava ! brava ! (A part.) C'est-à-dire, non !... Il a
une voix charmante, l'animal.

MONNERVILLE.

Douce étoile de nos amours,
Brille longtemps, brille toujours !

MADAME DÉSAUBRAIS.

Oh ! très bien... très bien !

VERDINET, à part.

Sapristi ! je suis vexé de l'avoir fait chanter.

HENRIETTE et MONNERVILLE, ensemble.

Douce étoile de nos amours,
Brille longtemps, brille toujours !

GALINOIS, entrant.

Il est quatre heures. (S'arrêtant.) Hein ?... lui, avec
elle ?

362 J'AI COMPROMIS MA FEMME

MADAME DÉSAUBRAIS.

Chut ! Taisez-vous donc !

Il fait signe à Galinois de s'asseoir.

Ah ! ah ! ah ! ah !
Brille toujours,
Étoile de nos amours !

GALINOIS, bas, à Verdinet.

Mais c'est lui... Monnerville !

VERDINET.

Je le sais bien !

GALINOIS, à part, étonné.

Il lui a donc pardonné aussi ?

Le duo finit.

MADAME DÉSAUBRAIS, applaudissant.

Oh ! bravo ! charmant !

Elle va au piano ; Verdinet descend avec Galinois.

HENRIETTE, qui s'est levée.

Mais vous avez une voix remarquable... n'est-ce pas, mon ami ?

VERDINET.

Oh ! oh !

GALINOIS, l'imitant.

Oh ! oh !

VERDINET.

Ténor léger.

GALINOIS.

Trop léger !

MADAME DÉSAUBRAIS, à Monnerville.

J'ai entendu cet hiver une romance dont je raffole... et qui est tout à fait dans votre voix : *Les Adieux à Venise*.

HENRIETTE.

Je l'ai malheureusement laissée à Paris.

MONNERVILLE.

Je crois l'avoir apportée... et, si vous voulez me permettre... ?

MADAME DÉSAUBRAIS.

Oh ! je vous en prie... allez la chercher.

GALINOIS, à part.

La tante prête les mains à un commerce de romance ! oh !

MONNERVILLE, bas, à Verdinet, au fond.

Charmante ! charmante !

Il entre à droite.

SCÈNE XVI

MADAME DÉSAUBRAIS, VERDINET,
HENRIETTE, GALINOIS.

VERDINET, à part.

Il me faut prendre un parti... ça ne peut pas durer comme ça ! (Haut.) Vite, mesdames, vos malles, vos paquets !... Nous partons !

GALINOIS.

C'est ça, partez !

MADAME DÉSAUBRAIS.

Comment ! nous partons ?

HENRIETTE.

Et où allons-nous ?

VERDINET.

En Suisse... Non, en Italie !

HENRIETTE.

Comme cela... tout de suite ?

MADAME DÉSAUBRAIS.

Mais qu'est-ce qui vous prend ?

VERDINET.

C'est cette romance dont vous avez parlé...
Venise !... Je veux voir Venise !

GALINOIS.

Venezia la Bella !

HENRIETTE.

Mais nous connaissons l'Italie.

VERDINET.

L'ancienne !... pas la nouvelle !

GALINOIS.

Ça ne se ressemble pas.

VERDINET.

Allons !... vite, vite !

MADAME DÉSAUBRAIS.

Mais, mon neveu...

HENRIETTE.

Mais, mon ami...

VERDINET.

Vos malles ! vos paquets !

Elles sortent.

SCÈNE XVII

VERDINET, GALINOIS, puis JEAN.

VERDINET, avec animation.

Il marche, mon ami, il avance, il fait des progrès !

GALINOIS.

Mais il ne peut pas en faire plus qu'il n'en a fait.

VERDINET, étonné.

Hein ? Ah ! oui... c'est juste !

JEAN, entrant, un bouquet à la main, à Galinois.

Madame Verdinet n'est pas là ?

VERDINET.

Qu'est-ce que tu lui veux ? (Voyant le bouquet.) Un bouquet !... pour ma femme !

Il le prend.

JEAN.

Mais, monsieur...

VERDINET.

Laissez-nous... Sortez ! (Jean sort. Verdinet trouve un papier dans le bouquet.) Un billet !

GALINOIS.

Ce Monnerville est cynique... rien ne l'arrête.

VERDINET, ouvrant le billet.

Tiens ! ce n'est pas de lui !

GALINOIS.

Il y en a un autre ?

VERDINET, voyant la signature.

Hector de Marbeuf.

GALINOIS.

Le petit !

VERDINET, lisant.

« Madame, je vous aime trop pour vous tromper... (Parlé.) Ah ! le drôle, il payera pour tout le monde... Tenez, lisez !

Il remet le billet à Galinois.

368 J'AI COMPROMIS MA FEMME

GALINOIS, mettant son binocle et lisant.

« Madame, je vous aime trop pour vous tromper... je pars, mais je tiens à ne pas vous laisser de moi une opinion que je ne mérite pas... M. Verdinet m'a calomnié... »

VERDINET, très exalté.

Paltoquet !

GALINOIS, lisant.

« Je n'ai jamais été marié... ni trompé... »

VERDINET.

Ça, c'est vrai !

GALINOIS, lisant.

« C'était une ruse qui m'avait été suggérée par monsieur votre mari. »

VERDINET.

Exact !

GALINOIS, lisant.

« Et qui lui avait parfaitement réussi à Plombières... il y a trois ans. »

VERDINET.

Parfaitement!... Figurez-vous... (S'arrêtant en voyant Galinois.) Oh !

GALINOIS.

« Pour séduire la femme d'un imbécile de notaire... »

VERDINET, reprenant le billet.

Assez !... Donnez !

GALINOIS, cherchant.

Voyons donc?... Un imbécile de notaire, à Plombières, il y a trois ans ? mais il n'y avait que moi d'imb... de notaire à Plombières.

VERDINET, à part.

Patatras !

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, MONNERVILLE.

MONNERVILLE, sortant de sa chambre.

Garçon !... où diable sont mes malles ?

GALINOIS.

Sur l'impériale de la diligence !

MONNERVILLE.

Comment ?

GALINOIS.

Mais vous voilà, tout va s'éclaircir... Monsieur Monnerville, soyez franc : vous n'avez jamais connu madame Verdinet... vous n'avez jamais reçu de Tortoni sur la figure... c'est-à-dire, enfin... je sais tout.

MONNERVILLE.

C'est vrai !

GALINOIS.

Ainsi, cette comédie était inventée pour tromper un imbécile de notaire.

MONNERVILLE.

Ah bah !

GALINOIS.

Oui, monsieur, et c'était moi l'imb... le notaire.

MONNERVILLE, riant.

Comment ?

GALINOIS, à Verdinet, d'un air sombre.

Mais tout n'est pas fini, monsieur.

VERDINET, à Galinois.

Pas d'éclat !... Je suis à vos ordres !

GALINOIS, voyant entrer Henriette et madame Désaubrais.

Chut ! ces dames !

SCÈNE XIX

HENRIETTE, MADAME DÉSAUBRAIS.

MADAME DÉSAUBRAIS.

Nous voilà prêtes !

HENRIETTE.

Eh bien, partons-nous ?

VERDINET.

Plus tard !... Auparavant, j'ai une affaire à régler avec M. Galinois.

HENRIETTE et MADAME DÉSAUBRAIS, étonnées.

Tiens !

MONNERVILLE.

Puisque vous restez, mesdames, je vous demanderai la permission de vous présenter ma femme, qui arrive demain, avec sa mère.

VERDINET, HENRIETTE, MADAME DÉSAUBRAIS.

Vous êtes marié ?

MONNERVILLE.

Depuis quinze jours... et je suis venu pour retenir l'appartement de ces dames. •

372 J'AI COMPROMIS MA FEMME

VERDINET, à part.

Ah ! si je l'avais su !

MONNERVILLE, bas, à Verdinet.

Vous êtes bienheureux que je sois marié... sans cela...

VERDINET, lui serrant la main.

Cher ami, je vous comprends ! (A part.) Voilà une affaire réglée. A l'autre. (A Galinois.) Votre heure, monsieur ?

GALINOIS, bas.

Ah ! vous êtes bien heureux que je ne sois pas marié... sans cela...

VERDINET.

Comment, cette dame aux mains colorées...

GALINOIS, à l'écart.

Chut ! une faiblesse !

VERDINET, joyeux.

Ah bah ! c'était... ?

GALINOIS.

Une dame de compagnie... qui daignait, de temps à autre, me faire des petits plats sucrés.

VERDINET, à part.

Hein ?... sa cuisinière ?...

ENSEMBLE.

AIR de Couder.

La douce, l'heureuse existence
Chaque jour nous amène ici
Une nouvelle connaissance,
Qui, plus tard, devient un ami.

VERDINET, au public.

AIR d'*Yelva*.

J'ai fait ce soir un acte téméraire :
J'ai dévoilé mes ruses d'autrefois.
Pour s'en servir, plus d'un célibataire
Applaudira du geste et de la voix.
Mais les maris vont me trouver infâme.
Pas de fureur ! c'est assez, je le sais,
D'avoir osé compromettre ma femme
Sans compromettre encore le succès.
Je me dirai : « J'ai compromis ma femme ;
Mais je n'ai pas compromis le succès. »

FIN





LES
COLLECTIONS
NELSON

comprennent plus de
300 volumes
des meilleurs auteurs français
et étrangers.

TOUS LES GENRES LITTÉRAIRES
Y SONT REPRÉSENTÉS

Chaque volume contient de 280
à 575 pages.

Format commode.

*Impression en caractères très lisibles sur papier solide
et durable.*

Élégante reliure toile.

ÉDITION LUTETIA

DESCARTES. — **Discours de la Méthode, Méditations métaphysiques, Traité des Passions.** Introduction par ÉMILE FAGUET (*de l'Académie française*).

NODIER. — **Jean Sbogar et autres Nouvelles.** Introduction par ÉMILE FAGUET.

P.-L. COURIER. — **Lettres et Pamphlets.** Introduction par ÉMILE FAGUET.

MONTESQUIEU. — **Lettres Persanes, Grandeur et Décadence des Romains.** Introduction par ÉMILE FAGUET.

ANDRÉ CHÉNIER. — **Poésies.** Introduction par ÉMILE FAGUET.

LESAGE. — **Gil Blas.** Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

BEAUMARCHAIS. — **Théâtre choisi.** Introduction par ÉMILE FAGUET.

Le Barbier de Séville, Le Mariage de Figaro, La Mère coupable, Mélanges, Vers et Chansons.

AMYOT. — **Les Vies des Hommes illustres de Plutarque.** Introduction par ÉMILE FAGUET.

Tome I^{er}. Vies parallèles de Theseus et Romulus, Lycurgus et Numa Pompilius, Solon et Publicola. Glossaire.

Tome II. Vies parallèles de Themistocles et Furius Camillus, Pericles et Fabius Maximus, Alcibiades et Coriolanus. Glossaire.

ÉDITION LUTETIA

RACINE. — Théâtre. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

Tome I^{er}. La Thébàide, Alexandre le Grand, Andromaque, Les Plaideurs, Britannicus, Bérénice.

Tome II. Bajazet, Mithridate, Iphigénie en Aulide, Phèdre, Esther, Athalie.

CORNEILLE. — Théâtre choisi. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

Tome I^{er}. La Galerie du Palais, La Place Royale, L'Illusion, Le Cid, Horace, Cinna.

Tome II. Polyeucte, Pompée, Le menteur, Rodogune, Don Sanche d'Aragon, Nicomède.

LA FONTAINE. — Fables et Épîtres. Introduction par ÉMILE FAGUET.

MADAME DE LA FAYETTE. — La Princesse de Clèves. Introduction par l'Abbé J. CALVET.

CHATEAUBRIAND. — Atala, René, Le dernier Abencérage. Introduction par ÉMILE FAGUET.

PERRAULT, etc. — Choix de Contes de Fées. Introduction par Madame FÉLIX-FAURE GOYAU.

MADAME DE STAËL. — Corinne, ou l'Italie. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

ROUSSEAU. — Émile, ou de l'Éducation. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

PASCAL. — Pensées. Introduction par ÉMILE FAGUET.

MONTAIGNE. — Essais. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Trois volumes.)

ALFRED DE MUSSET. — Poésies. Introduction par ÉMILE FAGUET.

MADAME DE SÉVIGNÉ. — Lettres choisies. Introduction par ÉMILE FAGUET.

COLLECTION NELSON

LISTE ALPHABÉTIQUE

- | | |
|--|---|
| ABOUT, EDMOND.
Le Nez d'un Notaire.
Les Mariages de Paris. | Les Chouans.
Ursule Mirouët.
Le Père Goriot. |
| ABRANTÈS, MADAME D'.
Mémoires (extraits). (2 vol.). | BARRÈS, MAURICE.
Colette Baudoche.
Le Roman de l'Énergie
Nationale :
* Les Déracinés.
** L'Appel au Soldat.
*** Leurs Figures. |
| ACHARD, AMÉDÉE.
Belle-Rose.
Récits d'un Soldat. | BASHKIRTSEFF, MARIE.
Journal. (Extraits.) |
| ACKER, PAUL.
Le Désir de vivre. | BAUMANN, ÉMILE
La Fosse aux Lions. |
| ADAM, PAUL.
Stéphanie. | BAZIN, RENÉ.
De toute son Âme.
Le Guide de l'Empereur.
Madame Corentine.
La Barrière. |
| AICARD, JEAN.
L'Illustre Maurin.
Maurin des Maures.
Notre-Dame-d'Amour. | BENTLEY, E. C.
L'Affaire Manderson. |
| ANGELL, NORMAN.
La Grande Illusion. | BOJER, JOHAN.
La Puissance du Mensonge. |
| AVENEL, LE V^{te} G. D'.
Les Français de mon temps. | |
| BALZAC, HONORÉ DE.
Eugénie Grandet.
La Peau de Chagrin, Le
Curé de Tours, etc. | |

COLLECTION NELSON (suite)

- BORDEAUX, HENRY.**
La Croisée des Chemins.
La Robe de Laine.
L'Écran brisé.
Les Roquevillard.
Les Derniers Jours du Fort de Vaux.
Les Captifs délivrés.
- BOURGET, PAUL.**
Le Disciple.
Voyageuses.
- BOYLESVE, RENÉ.**
L'Enfant à la Balustrade.
Sainte-Marie-des-Fleurs.
- BRADA.**
Retour du Flot.
- BUCHAN, JOHN.**
Le Prophète au Manteau Vert.
Le Prêtre Jean.
Les Trente-neuf Marches et La Centrale d'Énergie.
Salut aux Coureurs d'Aventures.
- CAMPAN, MADAME.**
Mémoires sur la Vie de Marie-Antoinette. (Extraits.)
- CARO, MADAME E.**
Amour de Jeune Fille.
- CHATEAUBRIAND.**
Mémoires d'Outre-tombe.
- CHERBULIEZ, VICTOR.**
L'Aventure de Ladislas Bolski.
Le Comte Kostia.
Miss Rovel.
- CLARETIE, JULES.**
Noris.
Le Petit Jacques.
Les Huit Jours du Petit Marquis.
- CONSCIENCE, HENRI.**
Le Gentilhomme pauvre.
- COULEVAIN, PIERRE DE.**
Ève Victorieuse.
L'Île inconnue.
- CROCKETT, S. R.**
La Capote lilas.
- DAUDET, ALPHONSE.**
Contes du Lundi.
Lettres de mon Moulin.
Numa Roumestan.
- DICKENS, CHARLES.**
Aventures de Monsieur Pickwick (3 vol.).
- DUMAS, ALEXANDRE.**
La Tulipe noire.
Les Trois Mousquetaires (2 vol.).
Vingt Ans après (2 vol.).
Le Vicomte de Bragelonne (5 vol.).
Le Comte de Monte-Cristo (6 vol.).
La Reine Margot (2 vol.).
La Dame de Monsoreau (3 vol.).
Les Quarante-Cinq (3 vol.).
Joseph Balsamo (5 vol.).
Le Collier de la Reine (3 vol.).
Ange Pitou (2 vol.).
La Comtesse de Charny (6 vol.).
- DUMAS FILS, ALEX.**
La Dame aux Camélias.
Le Demi-Monde; Denise.
- FABRE, FERDINAND.**
Monsieur Jean.
- FEUILLET, OCTAVE.**
Histoire de Sibylle.
Un Mariage dans le Monde.
- FLAUBERT, GUSTAVE.**
L'Éducation sentimentale.
Trois Contes.

COLLECTION NELSON *(suite)*

- | | |
|--|--|
| <p>FRANCE, ANATOLE.
 Jocaste et Le Chat maigre.
 Pierre Nozière.
 Sur la Pierre blanche.</p> <p>S^t FRANÇOIS DE SALES.
 Introduction à la Vie dévote</p> <p>FRAPIÉ, LÉON.
 L'Écolière.</p> <p>FROMENTIN, EUGÈNE.
 Dominique.
 Les Maîtres d'Autrefois.</p> <p>GACHONS, J. DES.
 La Vallée Bleue.</p> <p>GAUTIER, THÉOPHILE.
 Le Capitaine Fracasse (2
 vol.).
 Le Roman de la Momie.
 Un Trio de Romans.</p> <p>GONCOURT, EDMOND DE.
 Les Frères Zemganno.</p> <p>GRÉVILLE, HENRY.
 Suzanne Normis.</p> <p>GUILLAUMIN, E.
 La Vie d'un Simple.</p> <p>GYP.
 Bijou.
 Le Mariage de Chiffon.
 Petit Bob.</p> <p>HALÉVY, LUDOVIC.
 Criquette.
 L'Abbé Constantin.</p> <p>HANOTAUX, GABRIEL.
 La France en 1614.</p> <p>HAY, IAN.
 Les Premiers Cent Mille.</p> <p>HÉMON, LOUIS.
 La Belle que voilà...</p> <p>IBAÑEZ, BLASCO.
 Arènes sanglantes.</p> <p>JEAN DE LA BRÈTE.
 Mon Oncle et mon Curé.
 Un Vaincu.</p> <p>KARR, ALPHONSE.
 Voyage autour de mon Jardin</p> | <p>KIPLING, RUDYARD.
 Simples Contes des Collines.
 Nouveaux Contes des Collines.</p> <p>LABICHE, EUGÈNE.
 Le Voyage de M. Perrichon,
 etc.</p> <p>LA BRUYÈRE, JEAN DE.
 Caractères.</p> <p>LAMARTINE.
 Geneviève.
 Raphaël ; Graziella.
 Jocelyn.</p> <p>LANG, ANDREW.
 La Pucelle de France.</p> <p>LE BRAZ, ANATOLE.
 Pâques d'Islande.</p> <p>LEMAÎTRE, JULES.
 Les Rois.</p> <p>LE ROY, EUGÈNE.
 Jacquou le Croquant.</p> <p>LÉVY, ARTHUR.
 Napoléon Intime.
 Napoléon et la Paix.</p> <p>LICHTENBERGER, ANDRÉ
 Gorri le Forban.</p> <p>LOTI, PIERRE.
 Figures et Choses qui passaient.
 Jérusalem.
 Le Roman d'un Enfant.</p> <p>LYTTON, BULWER.
 Les Derniers Jours de Pompéi</p> <p>MAETERLINCK, MAURICE.
 Morceaux choisis.</p> <p>MARK TWAIN.
 Contes choisis.</p> <p>MASON, A. E. W.
 L'Eau vive.</p> <p>MÉREJKOWSKY.
 Le Roman de Léonard de Vinci.</p> <p>MÉRIMÉE, PROSPER.
 Chronique du Règne de Charles IX.</p> |
|--|--|

COLLECTION NELSON (suite)

- | | |
|--|--|
| <p>MERRIMAN, H. SETON.
La Simiacine.
Les Vautours.</p> <p>MICHELET, JULES.
La Convention.
Du 18 Brumaire à Waterloo.</p> <p>MIGNET.
La Révolution Française.
(2 vol.)</p> <p>NOLHAC, PIERRE DE.
Marie-Antoinette Dauphine.
La Reine Marie-Antoinette.
Louis XV et Madame de
Pompadour.</p> <p>NOLLY, ÉMILE.
Hiên le Maboul.</p> <p>OLLIVIER, ÉMILE.
L'Expédition du Mexique.</p> <p>ORCZY, LA BARONNE.
Le Mouron Rouge.</p> <p>PÉLADAN.
Les Amants de Pise.</p> <p>PIÉCHAUD, MARTIAL.
La Dernière Auberge.</p> <p>POE, EDGAR ALLAN (trad.
BAUDELAIRE).
Histoires Extraordinaires.
Nouvelles Histoires Extra-
ordinaires.</p> <p>RENAN, ERNEST.
Souvenirs d'Enfance et de
Jeunesse.
Vie de Jésus.
Lettres intimes.</p> <p>ROD, ÉDOUARD.
L'Ombre s'étend sur la
Montagne.</p> <p>SAINT-PIERRE, B. DE.
Paul et Virginie.</p> <p>SAINT-SIMON.
La Cour de Louis XIV.</p> <p>SAND, GEORGE.
Jeanne.
Mauprat.</p> | <p>SANDEAU, JULES.
Mademoiselle de La Seiglière</p> <p>SARCEY, FRANCISQUE.
Le Siège de Paris.</p> <p>SCHULTZ, JEANNE.
Jean de Kerdren.
La Main de Ste-Modestine.</p> <p>SCOTT, WALTER.
Ivanhoe.</p> <p>SÉGUR, C^{te} PH. DE.
Mémoires d'un Aide de
Camp de Napoléon : De
1800 à 1812.
La Campagne de Russie.
Du Rhin à Fontainebleau.</p> <p>SIENKIEWICZ, HENRYK.
Quo Vadis ? (Édition expur-
gée.)</p> <p>SOUVESTRE, ÉMILE.
Un Philosophe sous les toits.
Le Foyer Breton.</p> <p>STENDHAL.
La Chartreuse de Parme.</p> <p>THEURIET, ANDRÉ.
La Chanoinesse.</p> <p>TILLIER, CLAUDE.
Mon Oncle Benjamin. (Édi-
tion expurgée.)</p> <p>TINAYRE, MARCELLE.
Hellé.
L'Ombre de l'Amour.</p> <p>TINSEAU, LÉON DE.
Un Nid dans les Ruines.
La Clef de la Vie.</p> <p>TOLSTOÏ, LÉON.
Anna Karèrine (2 vol.).</p> |
|--|--|

COLLECTION NELSON (suite)

TOURGUÉNEFF, IVAN.

Fumée.
Une Nichée de Gentils-
hommes.
Les Eaux Printanières.
Terres vierges.

VANDAL, LE COMTE A.

L'Avènement de Bona-
parte (2 vol.).

VAUDOYER, JEAN-LOUIS.

L'Amour masqué.

VIGNY, ALFRED DE.

Cinq-Mars.
Servitude et Grandeur Mili-
taires.
Poésies.
Stello.
Chatterton, etc.
Journal d'un Poète.

VOGUÉ, LE Vte E.-M. DE.

Jean d'Agrève.
Le Maître de la Mer.
Les Morts qui parlent.
Nouvelles Orientales.

WENDELL, BARRETT.

La France d'Aujourd'hui.

WEYMAN, STANLEY J.

La Cocarde Rouge.

YVER, COLETTE.

Comment s'en vont les
Reines.

ZOLA, ÉMILE.

Le Rêve.

ANTHOLOGIE DES POÈTES LYRIQUES FRANÇAIS.
L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

Nelson
Éditeurs
25, rue Denfert-Rochereau
Paris

Calmann-Lévy
Éditeurs
3, rue Auber
Paris

